



Université Panthéon-Assas

BANQUE DES MEMOIRES

Master recherche de Sécurité Défense

Dirigé par Monsieur le Professeur Olivier GOHIN

2012

Guerre et Polémologie
dans la pensée de Julien Freund

Jean-Baptiste PITIOT

Sous la direction de Monsieur Gilles ANDRÉANI

GUERRE ET POLÉMOLOGIE
DANS LA PENSÉE DE JULIEN FREUND

REMERCIEMENTS

Je souhaite en particulier remercier M. Andréani d'avoir accepté de diriger mon travail.

Pour leurs conseils, leurs lectures, leur soutien, je tiens à signifier mon amitié et mon affection à Amin Bou Ezzedine, Christian Pitiot et tous les camarades de mon foyer, en particulier Ambroise.

L'Université n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans le mémoire ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

Table des abréviations

EHESS : École des Hautes Études en Sciences Sociales

IFP : Institut Français de Polémologie

IPS : Institut de Polémologie de Strasbourg

ONG : Organisation Non Gouvernementale

ONU : Organisation des Nations Unies

SDN : Société des Nations

URSS : Union des Républiques Socialistes Soviétiques

SOMMAIRE

Introduction générale

TITRE I. LA GUERRE, AU CŒUR DU POLITIQUE

Chapitre 1. À la genèse de la pensée freudienne, dans l'antre du politique

Chapitre 2. La nature profonde de la guerre : vision inchoative et pérenne

TITRE II. GUERRE ET PRAXÉOLOGIE : JULIEN FREUND POLÉMOLOGUE

Chapitre 3. Contribution à la mise en place de la polémologie

Chapitre 4. La conception freudienne de la polémologie : de la science de la guerre à la science du conflit

Conclusion générale

« Mille ans de guerres consolidèrent l'Occident ; un siècle de "psychologie" l'a réduit aux abois »

E-M. Cioran, *Syllogismes de l'amertume*, p.63

« Les saisons se succédaient, l'hiver revenait puis l'été, et l'on se trouvait encore au combat. On s'était lassé et accoutumé au visage de la guerre ; mais c'est précisément cette accoutumance qui faisait apparaître tous les événements dans une lumière atténuée et insolite. On n'était plus vraiment aveuglé par la violence des phénomènes. On sentait aussi que l'esprit dans lequel on était monté au front s'était usé et ne suffisait plus. La guerre proposait les plus profondes de ses énigmes. Ce fut une époque étrange »

E. Jünger, *Orages d'acier*, p.343

INTRODUCTION GÉNÉRALE

SECTION I. PRÉSENTATION

Pour une redécouverte

Dans les « *limbes du monde intellectuel* »¹ se côtoient les oubliés qui méritent leur sort, ceux qui de toute façon n'ont pas leur place parmi les classiques de la pensée mais, à rebours, y sont parfois placés des personnages injustement négligés dont on peine à comprendre le dédain que la mémoire collective leur réserve. Ces derniers sombrent dans l'indifférence souvent après leur mort, au gré des mémoires défaillantes, de l'usure du temps et parfois par un mauvais dessein que dictent d'éphémères raisons. Julien Freund faisait partie de cette catégorie de délaissés et d'ostracisés. Lui-même n'aurait pas désapprouvé cette place s'il avait été assuré que la connaissance de ses travaux participait à rendre plus compréhensible le fonctionnement du monde.

Cette figure n'est pourtant pas sans postérité. Bénéficiant de l'impulsion de quelques exégètes, des louanges d'élèves reconnaissants et de travaux d'intellectuels curieux, Julien Freund revit progressivement au travers de sa pensée. Celle-ci s'est propagée par la réédition de son ouvrage principal, *L'essence du politique*, en 2004, par des travaux comme la thèse de Sébastien Bigot de la Touanne, *Julien Freund. Penseur machiavélien du politique*, en 2005, mais aussi à l'occasion d'un colloque relatif à son œuvre organisé à l'université de Strasbourg². Ce colloque a donné corps à diverses contributions de spécialistes, de proches, rassemblées par la suite dans le collectif *Julien Freund et la dynamique des conflits*, publié en 2010. Cette émulation n'est cependant que le fait d'une minorité. Quelques articles dans la presse générale³, des morceaux épars de pensée sur Internet... constituent l'unique contact entre le grand public et l'homme. Pour en retrouver une empreinte plus distincte, il faut privilégier un lieu, l'université de la ville de Strasbourg. Julien Freund lui a légué l'Institut de Polémologie, dirigé aujourd'hui par M^{me} Myriam Klinger. Cet institut de recherche et d'enseignement s'applique, dans le sillage de son fondateur, à appréhender la guerre et les

¹ DELANNOI Gil, HINTERMEYER Pascal, RAYNAUD Philippe, TAGUIEFF Pierre-André (dir.), *Julien Freund, la dynamique des conflits*, édition Berg International, coll. Dissonances, 2010, p.7

² Colloque de l'université de Strasbourg sur l'apport de l'analyse freudienne du conflit dans les sciences sociales. Il est organisé les 11 et 12 mars 2010 par le laboratoire Cultures et Sociétés en Europe, Le Centre de recherches politiques de Sciences-Po (CEVIPOF), et le Centre d'Etudes Sociologiques et Politiques Raymond Aron (EHES).

³ DELSOL Chantal, « Un philosophe contre l'angélisme », *Le Figaro*, 19 février 2004, DE BENOIST Alain, « Julien Freund », *Le Spectacle du monde*, juillet 2008, ou encore, PAOLI Paul-François, « Julien Freund, l'inconformiste capital », *Le Figaro*, 16 janvier 2008

conflits, leurs modalités fondamentales, mais aussi leurs transformations. Pour toutes les raisons que nous évoquerons par la suite, il semble justifié de plaider pour une lecture actualisée de l'œuvre de Julien Freund. Partisane ou critique, elle ne sera pas sans enseignements. Ce mouvement déjà mis en marche dans quelques sphères de l'université françaises, doit s'étendre et se perpétuer : les sciences sociales, l'institution militaire, le grand public n'en tireraient aucun préjudice. En préalable, un acte de curiosité intellectuelle suffit : se demander pourquoi Julien Freund peut susciter ce nouvel élan parmi certaines élites. Et quel contexte, quelle actualité, rendent cette redécouverte si ce n'est nécessaire, du moins attrayante. Alors il suffit d'ouvrir un de ses livres pour s'apercevoir que s'y tient à disposition une pensée à la force et à la finesse digne du plus grand intérêt qu'il serait dommageable d'oublier.

Le polémique Julien Freund

Freund n'est ni un élu, ni une figure consensuelle ou à la mode. Marginal assumé, provincial revendiqué, ce penseur est ostracisé après 1968 par une intelligentsia qui réproue en lui l'importateur du théoricien allemand Carl Schmitt. À l'époque, Freund est abondamment accusé, en particulier par le disciple de Louis Althusser, Etienne Balibar, d'occulter le passé nazi de Schmitt. Cet argument est malhonnête puisque Freund rappelle les accointances de Schmitt dès sa préface de *La notion du politique*⁴. Il lui écrivait d'ailleurs : « *j'étais dans les prisons et les camps et vous étiez du côté d'Hitler* »⁵. Ses contributions à des revues proches de l'extrême-droite telles que *Nouvelle École* du Groupe de Recherche et d'Étude sur la Civilisation Européenne (GRECE), *Nationalisme et République* ou encore *Thule Seminar*, ne plaident pas non plus en sa faveur. Ses accointances extrême-droitières lui ont d'ailleurs toujours été beaucoup plus reprochées que les rapports qu'à d'autres moments il a pu entretenir avec la pensée d'extrême gauche. De tels coudoiements ne sauraient pourtant résumer Freund⁶. Peut-on sérieusement penser de ce chrétien qu'il pût à un seul moment

⁴ FREUND Julien, « Préface » in SCHMITT Carl, *La notion de politique – Théorie du partisan*, Paris, Champs classiques, 2009. Freund écrivait en 1972 «...comme la presque totalité des intellectuels allemands, [Carl Schmitt] fit au départ confiance à Hitler... ». p.11

⁵ TAGUIEFF Pierre-André, « Postface » in FREUND Julien, *L'essence du politique*, Paris, Sirey, [1965], 4^e éd., Paris, Dalloz, 2004, p.839

⁶ DELANNOI Gil, HINTERMEYER Pascal, « Introduction », in, DELANNOI Gil, HINTERMEYER Pascal, RAYNAUD Philippe, TAGUIEFF Pierre-André (dir.), *op.cit.* Les auteurs soulignent que dans son intervention lors du colloque consacré à son père, Jean-Noël Freund a insisté sur le fait que celui-ci était passionné par la discussion, sous toutes ses formes, surtout quand celle-ci impliquait le maniement du paradoxe et la recherche d'idées nouvelles. p. 8

adhérer aux thèses néo-païennes de la Nouvelle Droite⁷ ? Pour comprendre le personnage, force est de reconnaître que chez lui, le partisan s'efface devant le scientifique. La personnalité de Freund se révèle dans la figure du Savant wébérien qui analyse les structures politiques et sait que « *toute œuvre scientifique achevée n'a d'autre sens que celui de faire naître de nouvelles questions, [qu'] elle demande à être dépassée et à vieillir* »⁸. De cet aspect primordial découle une spécificité de sa pensée : le refus de l'idéologie, de la prise de parti, à la suite de Raymond Aron⁹, pour ne considérer que ce qui est. L'idéologie est un produit tardif de l'Europe. Elle « *appartient à l'ordre de la pensée seconde [pensée de la pensée] dont elle est un type défini. Elle est une pensée collective préméditée à des fins polémiques* »¹⁰. Aussi faut-il se méfier des mots en « isme », et les abaisser au rang des terminologies caractérisant les apparences scientifiques données aux engagements politiques. Fondamentalement machiavélien, Freund ne consent à déguiser ses intentions, à avancer masqué. Cette franchise, alliée à un rejet de la facilité, a pu provoquer la méfiance et constituer un préalable au refus des lecteurs d'approfondir sa pensée. Finalement, c'est Chantal Delsol qui le mieux définit le rapport de Julien Freund aux autres intellectuels : « *c'est un homme qui subit l'ostracisme pour des idées auxquelles ses adversaires vont finalement se rendre, mais après sa mort* »¹¹.

Sujet de controverses

Première cause de son exclusion, la lecture personnelle sous laquelle il en vient à penser la relation ami-ennemi, selon lui consubstantielle au fait politique. L'interprétation qu'il en tire ne fait pas l'unanimité chez les clercs. L'université est alors sous influence marxiste, et le terme « fasciste » est souvent employé à l'égard de Freund. Sa conception irrémédiablement conflictuelle du politique n'est pas partagée par les « socialistes ». Ceux-ci croient en l'avènement d'une société pacifique et sans classes. Freund souligne le paradoxe de leur engagement : l'emploi d'un moyen violent, la lutte, mis au service de la finalité utopique

⁷ Alain de Benoist, chef de file de la Nouvelle Droite et auteur de *Comment peut-on être païen ?*, est fortement influencé par Julien Freund. Si Freund ne nia jamais son influence sur des personnalités issues de ce courant, jamais il ne soutint non plus leurs thèses.

⁸ WEBER Max, *Le Savant et le politique*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1963, p.12. En France, c'est Freund qui en 1959 réunit dans un ouvrage et publie ces deux articles issus d'une conférence donnée en Allemagne par Max Weber. Raymond Aron les préface. Cette publication a beaucoup fait dans la réception de Weber en France.

⁹ TAGUIEFF Pierre-André, *Julien Freund, Au cœur du politique*, La Table Ronde, Paris, 2008. Pierre-André Taguieff rapporte que Raymond Aron ouvrit la séance consacrée à la thèse de Freund en rappelant que celui-ci avait été résistant. Précédemment il lui avait dit : « *on vous critiquera, mais l'on ne pourra effacer l'expérience dont se nourrit votre idée. Evitez l'idéologie ! Evitez l'idéologie !* ». pp.55-56

¹⁰ FREUND Julien, *La Fin de la Renaissance*, Paris, PUF, coll. « La politique éclatée », 1980, p.81

¹¹ DELSOL Chantal, *op.cit.*

d'une société sans conflits. Julien Freund n'est pas intégré au courant dominant des sciences sociales de l'époque. Il est même plutôt critique à son égard : « *Lorsque j'étais étudiant, la sociologie française me donnait l'impression de s'engourdir dans la bonne conscience de la société* »¹². D'une certaine façon, il inaugure son domaine, étant un des rares penseurs du politique de sa génération, et aspirant à une « *philosophie et une sociologie moins intellectualisées et plus proches de l'expérience authentique* »¹³. Il est plutôt connu à l'étranger, en particulier en Allemagne, où il se rend pour écouter les conférences de Weber, ou visiter son ami Schmitt.

Essentialiste, Julien Freund cherche ce qui est. Il veut décrire son temps, mais aussi le défier, en y cherchant des constantes, des racines profondes, en voulant mieux comprendre l'inévitable décadence qu'il y perçoit¹⁴. Le concept central qu'il développe est celui d'« essence » lequel désigne six grandes activités humaines dans leur autonomie : le politique, l'économique, la morale, la religion, la science et l'esthétique. Chacune est indépendante, aucune ne voit ses critères déterminés par l'autre. Contrairement à l'idée communément acceptée, Freund ne privilégie pas le politique : celui-ci ne jouit d'aucune faveur par rapport aux autres essences, même s'il reste en constante interaction avec elles. Cette vision de l'essence ne fait pas l'unanimité. La majorité des intellectuels de l'époque voient en elle un fruit du conservatisme. Or, pour Freund la notion d'essence ne suppose pas l'immobilisme, puisqu'elle permet de mettre en lumière ce qui est historiquement changeant au regard des éléments permanents de l'activité humaine¹⁵. Sa vision du monde est par ailleurs agonistique : Freund envisage les relations humaines sur fond de relations irrémédiablement conflictuelles.

¹² FREUND Julien, « Préface » In : SIMMEL Georg, *Le Conflit*, trad. fr. S. Muller, Dijon-Quetigny, Circé Poche, 2003, p.7

¹³ *Ibid.*

¹⁴ FREUND Julien, *La Fin de la Renaissance*, *op.cit.*, Cet ouvrage offre un éclairage sur la pensée freudienne de la décadence. Il parle de la fin d'un âge, celui de la Renaissance, qui se caractérise par l'extinction de la première civilisation universelle, accompagnée d'un désespoir latent, car « *L'Europe a définitivement renoncé à être ce qu'elle fut historiquement et conceptuellement* » p.27

¹⁵ DE LA TOUANNE Sébastien, *Théorie politique et philosophique du droit chez Julien Freund*, dir. Philippe Raynaud, Thèse de Doctorat, Droit public, Université Paris 2 Panthéon ASSAS, 2002, Introduction. Sébastien de la Touanne explique que Freund doit cette conception à Vilfredo Pareto, duquel il a appris que « *le changement ne se comprend que par rapport à quelque chose de permanent et que c'est par le changement, par l'histoire, que l'homme reste fidèle à lui-même* », p.7

Le fils d'Aristote contre l'impolitique

Pour formaliser sa conception de la nature humaine, Freund s'inspire d'Aristote : l'homme est un animal social et politique ne s'associant pas avec d'autres dans le seul but d'assurer sa survie mais également pour accomplir son essence. S'il s'inscrit dans l'héritage de la démarche aristotélicienne c'est parce que l'empirisme de celle-ci, l'attention que, par exemple dans *Les Politiques*, elle prête aux situations concrètes, constituent à ses yeux un paradigme d'analyse absolument essentiel. La théorie de Julien Freund s'appuie ainsi sur une remise en cause de l'état de nature et du contrat social en considérant qu'il n'existe pas plus d'état pré-politique que présocial. De cette constatation découle la différenciation qu'il établit entre le politique, essence immuable et l'activité contingente qu'incarne la politique : « *la politique est une activité circonstancielle, casuelle et variable dans ses formes et son orientation [...]. C'est-à-dire que la politique dépend de l'intelligence, de la volonté et de la liberté de l'homme [...]. Le politique par contre n'obéit pas aux désirs et aux fantaisies de l'homme [...]. Il ne peut le supprimer ou alors l'homme se supprime lui-même* »¹⁶. Le politique est une essence dont la société est la donnée.

Toujours en référence à Aristote, Freund use du vocable d'« impolitique » pour rassembler toute personne qui s'empare de la question du politique sans la maîtriser ni la comprendre, ou encore qui l'aborde en ayant des arrières pensées (le machiavélique). Par ce terme, Freund défend la conception d'une politique indépendante, dont les fins ne sont déterminées par aucune autre essence que la sienne propre. « Impolitique » désigne ainsi ceux qui prévoient le dépérissement du politique, une utopie à son sens. Le marxisme et le libéralisme sont critiqués conjointement. Le premier car il voit uniquement dans la politique un instrument d'asservissement des classes à abolir. Le second parce qu'il la conçoit comme une activité irrationnelle vouée à être dépassée par la loi du marché. Dans la continuité de Machiavel, Freund dénonce de telles formes du « faire croire », et plaide pour une politique réaliste. « *Une humanité sans problèmes ne serait plus une humanité* »¹⁷, répond Freund aux démagogues. Parmi les autres formes de l'impolitique dénoncées par Freund, figure aussi le « tout est politique », signe avant-coureur du totalitarisme. Concrètement, cela signifie que le politique ne doit pas déterminer les critères des autres essences, sous peine de verser dans

¹⁶ FREUND Julien, *L'essence du politique*, Paris, Sirey, [1965], 4^e éd., Paris, Dalloz, 2004, p.45

¹⁷ FREUND Julien, *La Fin de la Renaissance*, op.cit., p.49

l'impérialisme politique¹⁸. Julien Freund explique que : « *la politique se dénature et dénature en même temps les autres activités lorsqu'elle prétend pouvoir se substituer à elles* »¹⁹.

Constamment, dans son œuvre, Freund essaye de théoriser le juste milieu, en rejetant les conceptions absolues que constituent l'extrapolation et le déni. Son analyse du politique en est une preuve, tout comme sa conception du droit, laquelle repose sur le double refus de l'impérialisme juridique (où le droit peut devenir l'ennemi de la liberté²⁰) et du mépris du droit.

SECTION II. LES DONNÉES

Guerre et polémologie

Les notions de « guerre » et de « polémologie » seront étudiées ici dans le cadre spécifique que leur confère la pensée de Julien Freund. Le préambule de chacun des deux titres sera l'occasion de les définir plus précisément.

Pourquoi J. Freund s'y intéresse-t-il ?

C'est à partir d'expériences personnelles et de réflexions théoriques²¹ que Julien Freund s'est interrogé sur l'instabilité des sociétés contemporaines et notamment sur l'origine des multiples guerres qui les traversent et les opposent. Il est acteur durant une Seconde Guerre mondiale qui le marque profondément. A sa mort, la Guerre Froide vient de s'achever. L'implosion de l'URSS marque la fin du monde bipolaire ; une ère nouvelle, multipolaire, s'annonce, mais il ne la connaîtra pas. Sa pensée de la guerre s'inscrit donc dans un contexte, dans un moment de l'histoire. Elle ne peut en être séparée. Elle ne peut se départir non plus de sa vision de la décadence qui le pousse à se demander : « *Les Européens seraient-ils même encore capables de mener une guerre ?* »²².

La guerre est un phénomène récurrent dans ses analyses, même si jamais il ne lui consacrerait ne serait-ce qu'un seul ouvrage entier. Sa pensée en la matière est distillée dans ses écrits mais forme un ensemble cohérent. Un article important éclaire sur sa conception de la matière :

¹⁸ FREUND Julien, *Le Nouvel âge. Éléments pour une théorie de la démocratie et de la paix*. Paris, Marcel Rivière, 1970, p.72

¹⁹ FREUND Julien, *Sociologie du Conflit*, Paris, PUF, coll. « La politique éclatée », 1983, p.362

²⁰ FREUND Julien, « Le droit sous menace », *L'Analyste*, Montréal, n°17, printemps 1987, p.34

²¹ Cf. biographie de Julien Freund, Titre I, Préliminaires, Section 2

²² FREUND Julien, *La Fin de la Renaissance, op.cit.*, p.7

« La guerre dans les sociétés modernes »²³. Dans cet article, il cherche à comprendre les mécanismes qui poussent l'homme à accomplir l'acte suprême de violence et conclut que la guerre est un phénomène naturel parce que constituant d'abord un phénomène social. La guerre, il la conçoit à la fois comme un sujet de réflexion et comme un objet spécifique d'analyse. Sébastien Schehr souligne que son ambition permanente réside dans « *le souci de dégager une forme élémentaire de la guerre et d'isoler ainsi ce qui constituerait ses invariants transhistoriques* »²⁴.

D'après Freund, la polémologie va permettre de régénérer la sociologie. En 1976, il écrit : « *J'entends par polémologie non point la science de la guerre et de la paix, mais la science générale du conflit, au sens du polemos héraclitéen* »²⁵. Le conflit est un élément essentiel de sa théorie politique. À ce sujet il considère que les conflits sont toujours politiques à partir du moment où ils atteignent un certain degré d'intensité. Et de manière symétrique, la politique est le lieu par excellence où se nouent, se dénouent, se règlent ou s'amplifient les conflits. Le conflit n'est pas issu d'un état historique dépassable par exemple par la modernité ou le progrès. Il est inhérent à l'homme, à la société.

Ce mémoire privilégiera Freund comme penseur de la guerre, mais non au détriment du Freund penseur du politique. Effectivement, ces deux faces du même personnage perdent leur sens global quand elles sont désolidarisées. L'erreur serait de considérer Julien Freund comme un stratège, un expert de l'art de la guerre. C'est quelqu'un qui décrit les phénomènes pour essayer de les comprendre. Il ne faut donc pas l'inscrire dans le cadre d'un renouvellement de la pensée stratégique. Dans la continuité de Gaston Bouthoul, il faut lui concéder cet apport majeur qui constitue en quelque sorte un retour aux sources : penser la guerre hors des oripeaux idéologiques, la décrire et chercher ses constantes, non pour l'éradiquer, ce n'est pas possible, mais peut-être pour lui trouver des substituts moins sanglants, ou encore pour progresser dans la compréhension des phénomènes humains.

²³ FREUND Julien, « La guerre dans les sociétés modernes », in : POIRIER Jean, *Histoire des mœurs*, coll. « Folio histoire », Paris, Gallimard, 2002, vol.1, pp.382-458

²⁴ SCHEHR Sébastien, « La guerre selon Julien Freund » in : DELANNOI Gil, HINTERMEYER Pascal, RAYNAUD Philippe, TAGUIEFF Pierre-André (dir.), *op.cit.*, pp.46-47

²⁵ FREUND Julien, « Observation sur deux catégories de la dynamique polémogène. De la crise au conflit », *Communication*, 1976, n°25, pp.112

Quels sont les outils à sa disposition ?

La guerre, Freund l'étudie à la fois en tant que philosophe, sociologue-polémologue et historien des idées. Dans l'article « Philosophie et sociologie politiques »²⁶, il souligne l'importance que revêt pour lui la philosophie politique, c'est-à-dire l'étude du politique dans sa forme la plus épurée, et délivré de ses divers prismes (art, droit, idéologie, économie, morale religion...). Son approche est réaliste et scientifique. D'autres formes comme la prévision et l'utopie comportent elles aussi un effort de rationalisation, mais en vertu d'une rationalité spécifique. « *La rationalisation désigne la force immanente à l'esprit humain qui comme telle ne parviendra sans doute jamais à refouler définitivement les aspirations à la transcendance* »²⁷. Le polémologue vient appuyer les définitions du philosophe. Pour Freund, le recours à la philosophie a surtout été le moyen d'implanter plus de clarté et de précision dans la sémantique²⁸. L'effort de conceptualisation et d'abstraction auquel il s'est livré relève plus de la philosophie, la sociologie s'attachant plutôt aux déterminations extérieures de lieu et de temps.

Une association étonnante et forcée ?

De premier abord, travailler sur une conception « freundienne » de la guerre peut sembler illusoire. En effet, pour les initiés, le nom de Julien Freund évoque surtout un terme employé au masculin : le politique. Pourtant, sa pensée développe de nombreux autres aspects et en particulier celui de l'étude de la guerre²⁹. Il ne s'agit pas ici d'une reconstitution maladroite ou d'un quelconque rafistolage : Freund a pensé la guerre, à sa manière. Ce mémoire tente de lui rendre sa juste place en soulignant les apports, les reformulations des questions essentielles et les tentatives de réponses qui lui permettent de s'insérer dans la lignée des penseurs de la guerre.

Faut-il connaître physiquement la guerre pour pouvoir l'analyser ? D'aucuns penchent pour l'affirmative, d'autres défendent le contraire. Le contact avec la guerre peut faciliter sa compréhension tout comme il peut la brouiller. D'ailleurs, les meilleures observations ne sont pas l'apanage exclusif des militaires dont la proximité, l'empathie avec l'objet peut biaiser le regard. Certes l'étude de la guerre ne peut se départir de l'empirisme. Mais cela ne doit pas

²⁶ FREUND Julien, « Philosophie et sociologie politiques », Extrait de *Archive européenne de la sociologie*, VIII, 1967, pp.129-150

²⁷ FREUND Julien, *La Fin de la Renaissance*, op.cit., p.109.

²⁸ DE LA TOUANNE Sébastien, op.cit., p.14

²⁹ FREUND Julien, *L'essence du politique*, Paris, Sirey, [1965], 4^e éd., Paris, Dalloz, 2004, pp.590-629 : ces pages durant, Julien Freund développe sa conception de la guerre

conduire à négliger l'apport de civils. A la fois praticien et théoricien de la guerre, Freund s'émancipe de cette controverse par l'expérience de sa vie³⁰. Son approche complète celle des militaires : recherchant la scientificité et non l'efficacité, elle vise aussi à éclairer les jugements et faciliter la décision.

SECTION III. MÉTHODOLOGIE, PROBLÉMATIQUE ET PLAN

Le choix d'approcher la conception freudienne de la guerre par la « pensée » de cet auteur s'est fait naturellement. La pensée désigne « *l'activité psychique consciente dans son ensemble, les processus par lesquels l'être humain élabore, au contact de la réalité, des concepts qu'il associe pour apprendre, créer et agir* »³¹. Des éléments abstraits mais aussi concrets se mêlent dans la formation d'une pensée : elle s'appuie sur des expériences, se véhicule dans des ouvrages, des centres de réflexion... C'est un lien unique avec l'auteur, un don consenti d'une part de lui-même.

Approfondir la pensée de Julien Freund ne signifie pas retirer les occurrences du terme « guerre » dans son œuvre, mais déceler l'ensemble sensé, la conception globale et cohérente de cet auteur sur le sujet. Pour cela, il faut être conscient que Freund n'a consacré aucun ouvrage à l'étude unique de la guerre. Ses réflexions sont incluses et distillées le long de ses écrits dans le cadre d'une pensée plus large qui est celle qu'il constitue sur le politique. L'effort de recherche prend donc son sens dans un « coup d'œil » clausewitzien³² simplifié : embrasser un certain nombre d'informations plus ou moins éparpillées et en tirer une vision d'ensemble.

L'objectif est de dégager les éléments caractéristiques de la guerre qui font qu'elle se distingue ou ressemble à la notion de conflit, mais aussi déterminer sa fin, son but ou son intention spécifique, le tout en prenant en compte l'analyse philosophique (tentative de définition) et l'analyse polémologique (explication) de Julien Freund. Cela passe par une relecture cohérente de son œuvre à l'éclairage de sa pensée sur la guerre.

³⁰ Cf. biographie de Julien Freund, Titre I, Préliminaires, Section 2

³¹ Le Robert Micro, *Dictionnaire de la langue française*, Poche, 2006

³² DURIEUX Benoît, *Relire De la guerre de Clausewitz*, Stratégies & Doctrines, Economica, 2005. Clausewitz décrit le « coup d'œil » comme la qualité du chef militaire qui synthétise un nombre important d'informations contradictoires. Pour le colonel Durieux, cette qualité désigne la « *capacité à garder en vue la vérité en dépit de l'imprévu* », p.58

Tout d'abord, il s'agit d'étudier l'apport d'un auteur peu connu : que nous dit-il qui peut changer et affûter notre vision de la guerre ? Mais aussi : en quoi ses réflexions sont-elles limitées voire dépassées ?

Le sujet de la guerre et de son étude scientifique n'est pas déconnecté d'une certaine actualité qui voit se modifier les formes guerrières et leur perception. Aujourd'hui, à la question : « dans les faits, sommes-nous en guerre en Afghanistan ? », les réponses apportées seront variées. Dans leur majorité, les Français ne l'imaginent pas³³. À l'inverse, les Américains en sont très conscients. La guerre entretient des rapports différents avec et selon les cultures, les pays, les sociétés. De plus elle n'appartient pas au domaine du statique, elle évolue : les guerres classiques de type westphalien laissent place aux guerres asymétriques, sans déclaration, sans traités... Et il faut se demander si l'appel croissant à des valeurs identitaires ou religieuses relègue la politique ?

Dans quelle mesure l'approche phénoménologique et polémologique de la guerre développée par J. Freund, peut-elle, en s'appuyant sur le postulat ami/ennemi de Carl Schmitt, constituer le fondement d'une analyse actualisée du phénomène guerre ?

Ce mémoire porte sur la manière dont Freund traite la guerre, à la fois dans le primat du politique (Titre I), mais aussi en tant que conflit, à l'occasion de sa réflexion polémologique (Titre II).

³³ HUYGHE François-Bernard, « Sommes-nous en guerre ? » Article publié le 25 juillet 2007 sur le site de François-Bernard Huyghe : « *Nous avons si peu, nous Français, le sentiment d'être en guerre que la mort de quelques soldats d'élite en Afghanistan fait moins de bruit qu'un caillassage de CRS* ». http://www.huyghe.fr/actu_278.htm

TITRE I

LA GUERRE, AU CŒUR DU POLITIQUE

PRÉLIMINAIRES

SECTION I. LES NOTIONS DE « GUERRE » ET DE « POLITIQUE »

§1. Guerre

La guerre est un phénomène inscrit dans l'histoire³⁴ exerçant depuis toujours une certaine fascination sur l'homme. « *Chaque époque, comme chaque société, fait la guerre d'une manière qui correspond non seulement à ce qu'on appelle sa culture stratégique, mais à l'évolution de ses données politiques et sociales* »³⁵. Toutes les grandes civilisations la connaissent. La question de son origine soulève depuis toujours le débat : réside-t-elle dans une agressivité naturelle, ou résulte-t-elle d'une nécessité ? Certains cherchent à dater sa naissance, alors que pour d'autres trouver son origine c'est se pencher sur celle de l'homme. Toujours est-il que la guerre prend son sens dans le problème de survie qu'elle pose à l'humanité. Sa pratique, élevée au rang d'art, est la plus ancienne et traditionnelle des activités humaines. Les écrits stratégiques, les récits de campagnes sont pléthore : Sun Tzu, Thucydide, Jules César, Carl von Clausewitz... Des religieux s'emparent aussi du thème : Saint Augustin et sa conception de la « guerre juste » en est un exemple. La littérature regorge d'écrits : des romans (Roland Dorgelès, Roger Martin du Gard...), de la poésie (Théodore Agrippa d'Aubigné, Guillaume Apollinaire...), des essais philosophiques (Léon Tolstoï, Alexis Philonenko...). Et aujourd'hui encore : le prix Goncourt de l'année 2011 a été attribué à Alexis Jenni, pour *L'art français de la guerre*. Pourtant connaissons-nous vraiment ce qu'elle est ? L'image que nous en avons n'est-elle pas prisonnière de formes artistiques qui se l'approprient (littérature, cinéma, peinture...) ?

La guerre est avant tout une activité sociale et collective. Elle « *est sans conteste le plus violent et le plus spectaculaire des phénomènes sociaux* »³⁶, selon Gaston Bouthoul, puisqu'elle inclut la violence poussée à l'extrême, la lutte à mort. La difficulté d'analyser la guerre vient de sa nature profonde ainsi que des limites de l'accès à l'expérience des hommes. Le caractère de la guerre se modifie avec le temps, les sociétés... parce que c'est un phénomène dynamique. L'autre visage de la guerre c'est celui des éléments statiques, des formes intemporelles. Malgré toutes les évolutions, l'actualité de théories classiques de la guerre montrent une certaine constance de son explication.

³⁴ COUTAU-BÉGARIE Hervé, dans le *Traité de stratégie*, 2^{ème} édition, Economica, Paris, 1999, conçoit la guerre comme « *matrice de l'histoire* », p.45

³⁵ CHALIAND Gérard, *Le nouvel art de la guerre*, Paris, L'Archipel, 2008, pp.13-14

³⁶ BOUTHOU L Gaston, *Le phénomène guerre*, Paris, Payot, 1962, p.6

§2. Politique

Les voies empruntées pour analyser le phénomène politique sont multiples (relations internationales, étude des régimes politiques, des actions de gouvernements, des comportements politiques, description des institutions...) et bâties sur diverses approches (philosophique, historique, sociologique...). Nombreux sont les théoriciens qui tentent de fournir « *un cadre théorique à un problème non délimitable* »³⁷.

Le philosophe Marcel Gauchet revient dans un article³⁸ sur la différence fondamentale entre le politique et la politique. Pour clarifier cette distinction, il sollicite l'exemple de « l'homme d'État » que le bon sens distingue de « l'homme politique ». Intuitivement, chacun comprend ce qui les oppose. Le politique, désignant « *toutes les sociétés humaines qui tiennent par un pouvoir* » précède la politique, invention humaine, « *dont la définition est tout simplement le pouvoir par la représentation* »³⁹, c'est-à-dire l'État en tant que schème moderne. La définition du politique de Gauchet est limitée dans la mesure où, implicitement, elle comprend l'idée que des sociétés humaines pourraient tenir justement sans pouvoir, donc que le politique n'est pas absolu. Or, Freund dépasse cette conception en définissant le politique comme une essence, c'est-à-dire qu'il est originaire et perpétuel, tandis que la politique n'est qu'une pratique contingente.

Selon Carl Schmitt, « *Le concept d'État présuppose le concept de politique* »⁴⁰. L'État, construction occidentale, est l'expression actuelle dominante du politique. Cette forme est le lieu où s'extériorise la politique en tant que mode de gouvernement.

La vie de Freund est l'expérience de l'articulation des termes guerre et politique.

³⁷ SCHMITT Carl, *La notion de politique*, Champs classiques, 1963, p.153

³⁸ GAUCHET Marcel, « Le politique versus la politique », <http://gauchet.blogspot.fr/2007/11/le-politique-versus-la-politique.html>, consulté le 30/04/2012 à 10h30. Si nous reprenons les définitions strictes de Marcel Gauchet, nous ne prenons pas en compte son acceptation de chacun des termes comme « *Deux visages donc complètement différents : une autorité impérative à laquelle on a qu'à obéir et qu'on n'a pas à discuter et, au contraire, une autorité qui se forme à partir des discussions de la société* » utilisée pour distinguer le politique (qui serait donc « monarchique ») de la politique (« démocratique »).

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ SCHMITT Carl, *op.cit.*, 1963, p.57

SECTION II. UNE VIE IMPRÉGNÉE DE CES DONNÉES : BIOGRAPHIE

§1. Vie

Julien Freund est né le 9 janvier 1921, en Lorraine, dans le village de Henridorff, d'une mère, paysanne et d'un père ouvrier socialiste. Il interrompt prématurément ses études suite au décès de son père pour devenir instituteur, à dix-sept ans. Admis à l'agrégation en 1946, il enseigne la philosophie. De 1960 à 1965, il est maître de recherche au CNRS, spécialisé dans les études d'analyse politique. Elu professeur de sociologie à l'université de Strasbourg en 1965, il participe à son développement en impulsant la création d'un certain nombre d'institutions à vocation régionale : le Centre de recherches et d'études en sciences sociales (1967), l'Institut de Polémologie (1970), la Revue des sciences sociales de la France de l'Est (1972) ou le Centre de recherche en sociologie régionale (1973). L'homme qu'il est devenu n'a jamais oublié son origine modeste, estimant « *qu'elle lui a évité d'être séduit par l'idéologie prolétarienne qui, selon lui, idéalise abstraitement la condition ouvrière* »⁴¹. Il décède le 10 septembre 1993.

§2. La guerre, expérience intime

La guerre, Julien Freund ne l'a pas seulement appréhendée sous sa forme conceptuelle. Il l'a aussi vécue intimement, en tant qu'acteur et dès 1940 quand renonçant à la défaite il s'engage dans la résistance. Pris en otage par les Allemands, il s'échappe et se réfugie à Clermont-Ferrand. L'université de Strasbourg y a été rapatriée et un de ses professeurs, Jean Cavallès, le convie à rejoindre son mouvement de résistance : « Libération ». Etudiant le jour, il prépare un diplôme sur le « Rôle pratique des idées chez Kant ». La nuit tombée, il résiste à l'occupation par divers agissements. A l'obtention de sa licence de philosophie, il délaisse cette double vie pour ne s'investir plus que dans l'action. En 1942, il rejoint le maurassien Jacques Renouvin qui anime le Groupe Franc « Combat ». Ce passage se traduit par un investissement physique plus marqué : Freund participe à une série d'attentats contre des personnalités du régime de la collaboration. Arrêté, emprisonné successivement à Clermont-Ferrand, Lyon et Sisteron, il s'évade en 1944 et rejoint dans la Drôme les maquis Francs tireurs et partisans.

Entre deux actions de partisans, il découvre une autre face de la résistance qui lui laisse des souvenirs mitigés : « *la turpitude des règlements de comptes, la lâcheté des «héros» de la*

⁴¹ DE LA TOUANNE Sébastien, *Théorie politique et philosophique du droit chez Julien Freund*, dir. Philippe Raynaud, Thèse de Doctorat, Droit public, Université Paris 2 Panthéon ASSAS, 2002, Titre I, Chapitre 1, p.23

dernière heure »⁴². L'expérience affreuse d'un procès le marque à vie. Le chef de son groupe FTP accusa son ancienne maîtresse, une jeune institutrice coupable d'avoir rompu avec lui, d'être passée du côté de la Gestapo. Il la mena devant un tribunal de fortune. Freund se proposa pour la défendre : « *Ce fut terrible. Elle était innocente et le tribunal la condamna à mort. Il y eut cette nuit d'épouvante où les partisans la violèrent dans une grange à foin. Et à l'aube, elle fut exécutée sur une petite montagne appelée Stalingrad [...] On avait demandé des volontaires. Tous furent volontaires. J'étais le seul à ne pas y être allé. Après une telle expérience, vous ne pouvez plus porter le même regard sur l'humanité* »⁴³. Sur cette épreuve, se fonde sa vision d'un exclusivisme communiste que rien ne peut faire reculer.

Même s'il ne connaît pas l'engagement du soldat, Freund vit la guerre intérieurement. Avec Ernst Jünger, il pense désormais que « *c'est la guerre qui a fait des hommes et des temps ce qu'ils sont* »⁴⁴. Sa pensée et ses illusions sur l'humanité sont atteintes dans leur signification profonde. Par la suite, il n'aura de cesse de vouloir démystifier l'idéologie politique et la propagande.

L'œuvre de Julien Freund est imprégnée de ses multiples expériences. Sa plus terrible, la guerre, sera aussi le terreau le plus fructueux pour ses réflexions intellectuelles. La désillusion profonde qu'il en retire n'est cependant pas assortie d'un désespoir paralysant. C'est ce qui lui ouvre la voie à une vision réaliste du politique⁴⁵. Sa thèse n'est-elle pas née comme il l'affirme lui-même, d'une « *déception surmontée* »⁴⁶ ?

§3. Thèse et catharsis

Si Freund entreprend une thèse c'est pour décrire ce qu'est réellement le politique, mais aussi pour dénoncer les illusions et les mensonges de ceux qui affirment que sa dimension conflictuelle est périssable. Ce travail peut se concevoir comme une catharsis, une purification de ses émotions, une volonté de se libérer du traumatisme de la guerre en expliquant les logiques profondes qui sont à l'œuvre en son sein. Il est conscient que la vérité ne se trouve pas à l'opposé des illusions qu'il vient d'abandonner, mais qu'elle ne peut être approchée que par une étude approfondie du phénomène politique.

⁴² PAOLI Paul-François, « Julien Freund, l'inconformiste capital », *Le Figaro*, 16 janvier 2008

⁴³ FREUND Julien, *L'Aventure du Politique. Entretiens avec Charles Blanchet*, Paris, Critérion, 1991, p.32

⁴⁴ JÜNGER Ernst, *La guerre comme expérience intérieure*, Paris, Christian Bourgeois, coll. « Titres », 2008, p.32

⁴⁵ TAGUIEFF Pierre-André, *Julien Freund, Au cœur du politique*, La Table Ronde, Paris, 2008, p.56

⁴⁶ FREUND Julien, *L'Aventure du Politique. Entretiens avec Charles Blanchet, op.cit.*, p.45

Initialement, sa thèse s'intitulait : « Essence et signification de la politique ». Titrée *in fine* « L'Essence du Politique », elle est soutenue le 26 juin 1965 devant un jury de sommités composé de Raymond Aron (directeur), Paul Ricoeur, Jean Hyppolite, Raymond Polin (philosophes) et Pierre Grappin (germaniste, doyen de la faculté de Nanterre La Folie).

Songeant à déposer un sujet de thèse de doctorat dès 1950, Freund ne sait à qui s'adresser. En effet, la philosophie politique n'est plus enseignée à la Sorbonne. Sur le conseil de son professeur, Georges Canguilhem, Freund va trouver le philosophe Jean Hyppolite qui accepte de patronner son travail. Après quelques années, il lui envoie un document d'environ 150 pages. Hyppolite le convoque, refusant une affirmation centrale de son travail selon laquelle il n'est de politique sans ennemi. Hyppolite tente de le convaincre que l'humanité peut s'attendre à « *une paix générale, dialectique et hégélienne, où l'ennemi se transformerait en une contradiction chargée de la positivité du troisième terme* »⁴⁷. Face à un Freund qui déplore cette opinion majoritaire, fruit des épousailles de la philosophie et de l'utopie⁴⁸, Hyppolite préfère se récuser. Avec l'arrivée de Raymond Aron à la Sorbonne, Freund trouve un directeur de thèse enthousiaste.

Sa thèse pouvait au départ apparaître comme d'un « *niveau d'abstraction tel qu'elle excluait toute analyse des réalités sociohistoriques, et des contingences* »⁴⁹. Freund cherche à décrire le politique, dans son autonomie. Pour cela, il étudie les conditions qui le rendent possible. Le politique repose sur des constantes, qui sont explicitées dans trois présupposés. Ces couples antinomiques constituent les catégories irréductibles du politique : la relation du commandement et de l'obéissance (présupposé de base du politique en général), la relation privé/public (présupposé commandant la politique intérieure), et la relation de l'ami et de l'ennemi (présupposé commandant la politique extérieure). Chaque présupposé forme une dialectique indépassable : jamais un des termes ne se laisse définitivement absorber par l'autre.

La méthode d'analyse employée repose sur la phénoménologie, enrichie de sa théorie des essences. Freund se concentre sur l'étude de l'expérience pour en conclure que chaque essence est dotée d'une rationalité et d'une dynamique interne propre. Les grands types d'activité humaine ne sont pas engendrés par autre chose qu'eux-mêmes. Leurs normes et leurs fins ne sont pas assimilables à celles des autres activités. D'où sa dénonciation de la

⁴⁷ FREUND Julien, *L'essence du politique*, Paris, Sirey, [1965], 4^e éd., Paris, Dalloz, 2004, Préface de 1978, p.8

⁴⁸ *Ibid.* pp.8-9

⁴⁹ TAGUIEFF Pierre-André, « Postface » in FREUND Julien, *op.cit.*, p.829

tentation récurrente de réduire la rationalité d'un domaine à celle d'un autre domaine, ou d'ériger un type de rationalité en paradigme de la rationalité. Il dénonce par exemple l'erreur du libéralisme et du marxisme qui consiste à faire de la rationalité économique le modèle de toute rationalité. Sa conception peut se résumer dans une « *philosophie des essences conflictuelles* »⁵⁰. Les essences sont en interaction, tension et conflit entre elles.

§4. Une œuvre

Excellant dans le court essai, Freund importe en France de nombreux théoriciens (Weber, Schmitt, Simmel...). Réaliste, « photographe et non peintre de portrait », machiavélien par sa méthode et aristotélien par sa conception de la politique, selon Sébastien de la Touanne, il prend en compte la dimension tragique du politique en tentant de la décrire telle qu'elle est et non telle qu'il voudrait qu'elle soit. Sa philosophie politique se fonde sur une « *pesanteur insurmontable du politique* »⁵¹, basée sur une violence préexistante, indépassable et indestructible. Si la violence est au cœur du politique, ce n'est pas ce dernier qui la crée.

En tant que scientifique, Freund s'est occupé à décrire son temps, sans jamais vouloir anticiper ni prophétiser sur son évolution. Le scientifique pessimiste ne s'est jamais départi du catholique espérant. Si le premier s'exprime par l'écrit, le second, plus discret, n'en est pas moins fermement ancré. Freund est tiraillé entre sa vision tragique de l'histoire et son désir d'espérance. « L'homme est religieux, nous ne penserions pas l'immanence sans la transcendance », affirme-t-il. Aujourd'hui, des esprits aussi opposés que Chantal Delsol ou Michel Maffesoli, se réclament de l'héritage de cet « *inconformiste* »⁵².

⁵⁰ DE LA TOUANNE Sébastien, *op.cit.*, p.15

⁵¹ *Ibid.* p.4

⁵² TAGUIEFF Pierre-André, *Julien Freund, Au cœur du politique, op.cit.*, p.154

CHAPITRE 1

*À LA GENÈSE DE LA PENSÉE
FREUNDIENNE, DANS L'ANTRE DU
POLITIQUE*

SECTION I. LE POLITIQUE EST UNE ESSENCE

Il est des impératifs auxquels tout homme revendiquant le titre de penseur doit se soumettre. Parmi ceux-ci, la construction méthodique et scientifique, astreinte dont ne se déprend pas Julien Freund. Elle est un passage obligatoire dans le développement d'une réflexion cohérente.

§1. Épistémologie et méthodologie freudienne

L'épistémologie définit l'orientation philosophique de la science, ou plus simplement la théorisation générale de la connaissance de l'auteur. D'emblée il est évident que l'épistémologie et la méthode de Freund ne correspondent pas aux canons de la science en vigueur à l'époque⁵³ : il cherche ce qui *est* et non ce qu'il voudrait qu'il soit.

1. Caractériser l'essence : phénoménologie, philosophie et métaphysique

Si la déclinaison risque toujours d'approcher la simplification, elle est ici nécessaire pour clarifier la manière dont Freund procède. La phénoménologie lui permet d'abord d'assimiler un phénomène à une essence. L'essence révélée est ensuite analysée dans ses deux dimensions : l'*aseitas*, « *le rapport à soi d'une notion* » procédant de la philosophie de l'essence, et l'*alteritas*, « *la signification, qui est le rapport d'une notion aux autres notions* »⁵⁴ dessinée par la métaphysique.

Phénoménologie

D'après J.F Lyotard, la phénoménologie désigne l'étude des « phénomènes » entendus comme étant ce qui apparaît à la conscience, ce qui est « donné »⁵⁵. Freund perçoit la qualité d'essence de tel ou tel phénomène dans la double mesure où celui-ci *est* à l'origine, sans artificialité, mais aussi où celui-ci ne saurait être sans la dimension ontologique que lui confère la nature humaine. L'idée est d'identifier la réalité indépendamment des variables, en isolant le phénomène de tout ce qui pourrait l'altérer, le transformer, afin de faire émerger ses caractéristiques profondes. Cependant, l'essence ne doit pas se comprendre comme un phénomène mesurable selon les critères des sciences dures. La phénoménologie freudienne est conçue comme une « *démarche conceptuelle rigoureuse en vue de saisir les*

⁵³ DE LA TOUANNE Sébastien, *Théorie politique et philosophique du droit chez Julien Freund*, dir. Philippe Raynaud, Thèse de Doctorat, Droit public, Université Paris 2 Panthéon ASSAS, 2002, p.29

⁵⁴ FREUND Julien, *L'essence du politique*, Paris, Sirey, [1965], 4^e éd., Paris, Dalloz, 2004, p.4

⁵⁵ LYOTARD Jean-François, *La phénoménologie*, coll. *Que sais-je ?* PUF, 1999, p.5

caractéristiques permanentes et constitutives, invariables et spécifiques d'un phénomène, indépendamment de la particularité historique des situations et des régimes »⁵⁶.

La philosophie de l'essence

L'essence identifiée, Freund conçoit la philosophie l'éclairant dans sa propre logique, dans son intériorité, dans son rapport à elle-même (*aseitas*). A cette fin, il rejette, car biaisée, toute tentative d'orientation de la philosophie : il ne faut pas faire ainsi une philosophie morale du politique, ni une philosophie politique de la morale, de la religion ou de l'économie... Dans sa thèse, Freund souhaite se « *livrer à une réflexion qui prend son point de départ dans le politique même, indépendamment de toute adhésion et de toute flatterie, sans faire intervenir des options et des postulats extérieurs à l'essence du politique, sauf pour comprendre la signification des concepts que nous serons amenés à élucider* »⁵⁷. Pour Freund, la philosophie prend son utilité dans la mesure où elle comble un vide analytique : il n'est pas possible d'expliquer une essence par les moyens même que son activité propose. L'essence de la religion, par exemple, ne peut se comprendre à travers les diverses pratiques religieuses.

Métaphysique

La métaphysique, Freund la conçoit comme la philosophie qui, tirant ses racines de l'expérience, considère la question de la finalité⁵⁸ de l'essence, qu'elle soit eschatologique (relative à la question de la fin ultime) ou téléologique (relative au but spécifique). Afin de répondre à certaines interrogations que l'homme se pose, la métaphysique est employée comme un approfondissement intellectuel, une réflexion poussée plus loin. En ce sens, elle mobilise des possibilités, des réflexes, des dons humains qui ne se limitent pas aux certitudes de la science.

⁵⁶ FREUND Julien, *op.cit.*, p.90

⁵⁷ *Ibid.* p.3

⁵⁸ En cela, Sébastien de la Touanne considère que malgré ses larges références à l'épistémologie wébérienne, la méthodologie de Freund s'éloigne du positivisme qui guette celle-ci : *op.cit.*, p.35

2. Les outils de la conceptualisation de l'essence

Pour dégager une essence, Freund va utiliser plusieurs concepts. Il va se demander pourquoi tel phénomène est une essence en cernant *sa donnée*, en précisant ses *présupposés* et enfin en déterminant sa signification, son but ce qui implique une *analyse dialectique*.

La donnée

Toute essence a pour fondement une donnée de la nature humaine et donc un caractère ontologique. L'essence est enracinée dans la nature de l'homme car sa donnée est inhérente, intrinsèque et constitutive de cette nature. Par exemple, sans telle ou telle essence l'être humain ne serait pas ce qu'il est, et réciproquement. La donnée est ce qui caractérise une dimension de la nature humaine sans laquelle l'essence ne peut être : « *le besoin est la donnée de l'économique [...] la connaissance celle de la science* »⁵⁹. La donnée correspond aussi à la finalité de l'essence. L'essence est une activité humaine non aliénée car elle dispose de sa finalité propre qui ne peut donc être atteinte avec les moyens d'une autre essence⁶⁰.

Les présupposés

Une essence se définit par ses présupposés, c'est-à-dire ses éléments propres qui lui donnent une autonomie, qui font qu'elle ne se confond pas avec une autre essence. Les présupposés déterminent immuablement l'essence au sens où la dissolution de l'un provoque l'anéantissement de l'essence elle-même. Selon Freund, « *On peut définir le présupposé de la manière suivante : il est la condition propre, constitutive et universelle d'une essence* »⁶¹. Grâce à cet outil, Freund découvre la raison de la pérennité des essences, comme leurs rapports de subordination logique ou de hiérarchie nécessaire. Au sens philosophique, le présupposé est une évidence *a priori*, mais, pour Freund, non séparable du fruit méditatif de l'expérience et de l'histoire. Avec le présupposé, le devenir d'une essence n'apparaît pas comme un progrès, une dénaturation ou une quelconque métamorphose. Même si l'essence peut prendre un autre visage, cette altération des aspects extérieurs ne modifie pas sa réalité profonde⁶².

⁵⁹ FREUND Julien, *op.cit.*, p.5

⁶⁰ Par exemple, la finalité du politique ne peut être atteinte avec les moyens de l'économie, de la religion ou de la science.

⁶¹ FREUND Julien, *op.cit.*, p.84

⁶² *Ibid.* p.90

La relation dialectique

Enfin, il faut comprendre la relation de l'essence avec le tout et avec les parties, le jeu qu'elle entretient avec les autres essences. L'analyse interne de l'essence repose sur la *dialectique antithétique* désignant l'opposition au sein du couple de notions contraires que forme le présupposé. La *dialectique antinomique* désigne la liaison de deux essences dans la réalité sociale en ce sens que les « *relations entre les notions peuvent être de collaboration ou de discorde, amicales ou hostiles* »⁶³. Chez Freund, contrairement à Hegel⁶⁴, la dialectique, source de la signification de l'activité humaine, n'est pas une conciliation mais une intention d'exclusion entre deux termes jamais accomplie.

3. La théorie des essences conflictuelles : un système de pensée ?

La pensée de Freund forme-t-elle un système, à savoir un certain traitement des informations qui fonctionne sur la base de modèles théoriques qu'il crée, étend, consolide et confirme ?

Une analyse délivrée des arrière-pensées : l'orientation machiavélienne

Dans l'élaboration de sa thèse, Julien Freund s'approprie une méthode scientifique bien particulière : la « méthode démonstrative »⁶⁵. Dès l'introduction, il lui oppose la méthode justificative visant à « *reconstruire idéalement la société avec l'intention avouée ou non de justifier une certaine politique ou un régime social déterminé* »⁶⁶. Aux implications de cette seconde, il préfère l'observation du réel, la description de ses traits permanents, indépendamment des variations. Cette méthode s'efforce de se libérer de la fascination du politique⁶⁷, des lunettes du socialisme, de l'étatisme, du jacobinisme, du libéralisme...

La pensée de Julien Freund trouve sa source dans le rejet du moralisme et des machiavéliques⁶⁸: « *le machiavélisme n'est que la forme politique du moralisme* »⁶⁹.

⁶³ *Ibid.* p.5

⁶⁴ FREUND Julien, « Réflexions sur l'idée de guerre dans la philosophie présocratique », *Revue de métaphysique et de morale*, 95^e année, n°4, octobre-décembre 1990 : « *La dialectique de Hegel consista à enlever théoriquement aux oppositions leur potentialité conflictuelle pour les réduire à des contradictions logiques qui se concilieraient dans l'apaisement d'un troisième terme* », p.518

⁶⁵ FREUND Julien, *L'essence du politique*, op.cit., p.12

⁶⁶ *Ibid.* p.9

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ TAGUIEFF Pierre-André, *Julien Freund, Au cœur du politique*, La Table Ronde, Paris, 2008 : Les machiavéliques se différencient des machiavéliens « *est machiavélien un auteur qui écrit Le Prince ou le Traité de sociologie générale, alors qu'est machiavélique celui qui publie un « anti-Machiavel », tout en suivant lui-même ou en prônant secrètement les préceptes du Prince* », p.65

Cette constante a-idéologique Freund tente de l'élaborer en paradigme. À cette réserve près qu'il refuse de voir dans l'opposition entre méthode justificative et méthode démonstrative la dualité idéalisme/réalisme ou optimisme/pessimisme. Objectivement, il souligne que la méthode descriptive ne peut se résumer à une simple description, car toute description implique un jugement et une interprétation.

La théorie des essences conflictuelles

L'épistémologie de Freund repose sur une théorie des essences conflictuelles⁷⁰ dont l'objectif est d'expliquer le fonctionnement de la société au travers des activités de l'homme : ses « *relations primaires : la politique, la morale, la religion, la science, la technique, l'économie et l'art* » et ses « *relations secondaires ou dialectiques* »⁷¹ qui sont des conventions (le droit, l'éducation...). Les conventions se différencient des essences dans la mesure où elles se fondent sur plusieurs essences, et non sur une donnée de la nature humaine. Par exemple, le droit a pour fondement la morale et la politique. Par cette approche, Freund récuse le jus naturalisme moderne⁷² porté par les théories du contrat. L'épistémologie freundienne se construit dans le syncrétisme entre une orientation philosophique machiavélienne et une méthodologie qui se construit à partir de conceptions tirées de lectures de Weber. Sébastien de la Touanne précise que « *La théorie de l'auteur de "L'essence du politique" n'a pas [...] la prétention d'être un système ou une théorie universelle* »⁷³. Deux raisons l'expliquent : tout d'abord, la théorie des essences limite leur nombre à six. Ensuite elle ne conçoit l'homme que comme un être d'action ; or il pense, il croit... Nous parlerons donc tout simplement dans ce mémoire de *pensée* de Julien Freund.

⁶⁹ FREUND Julien, « Préface » in MAFFESOLI Michel, PESSIN Alain, *La violence fondatrice*, Champ urbain, 1978, p.7

⁷⁰ DE LA TOUANNE Sébastien, *op.cit.*, p.20

⁷¹ *Ibid.* p.22

⁷² RAMEL Frédéric, CUMIN David, MALLATRAIT Clémence, VIANÈS Emmanuel, *Philosophie des relations internationales*, 2^{ème} édition revue et augmentée, Paris, Presses de la fondation nationale des Sciences-Politiques, 2011, p.464

⁷³ DE LA TOUANNE Sébastien, *op.cit.*, p.48

§2. L'intuition majeure : l'essence du politique

À l'aide de sa méthode scientifique et philosophique, Julien Freund détermine qu'« *il y a un essence du politique* »⁷⁴. Le politique n'a pas de primauté sur les autres essences, non plus que d'antériorité.

1. La donnée

La donnée mobilisée pour appuyer cette thèse de l'essence du politique est la société. Citant Aristote, Freund explique que « *l'homme est un être politique naturellement fait pour vivre en société* »⁷⁵. La société est le milieu naturel dans lequel le politique éclot. L'état naturel de l'être humain est celui de la société, l'homme est donc un être politique par nature. Jamais n'a existé d'état asocial ou apolitique qui serait un « état de nature » au sens des philosophies du contrat : homme, société et politique ne sont pas chronologiquement hiérarchisés, mais sont donnés en même temps, à l'origine. Si la société est une condition existentielle de l'homme, elle lui impose cependant des limites qui se retrouvent dans la nécessité politique de la réorganiser sans cesse, en fonction de ses évolutions. La société est la donnée du politique car elle est la matière que forme, que travaille l'activité politique. À la fois origine (donnée) et fin (son organisation), la société est l'élément sans lequel le politique ne serait.

2. Les présupposés du politique

Freund retient trois présupposés, ou catégories irréductibles du politique. Ce sont des couples antinomiques qu'il faut logiquement poser pour qu'il y ait politique. La relation interne entre les deux éléments constitutifs de chaque présupposé aboutit à une dialectique. Jamais un des termes ne se laisse dépasser par l'autre.

La relation commandement/obéissance et la dialectique de l'ordre

Cette relation est le présupposé de base du politique en ce sens que toute politique vise à l'instaurer : la société politique « *n'est politique qu'en vertu de la relation du commandement et de l'obéissance* »⁷⁶. Aucune unité politique ne peut se former sans reconnaissance préalable d'une autorité de la part de personnes qui seront amenées à lui obéir : c'est la domination de l'homme sur l'homme. La manière dont sont utilisés le

⁷⁴ FREUND Julien, *L'essence du politique, op.cit.*, p.1

⁷⁵ *Ibid.* p.24

⁷⁶ *Ibid.* p.107

commandement et l'obéissance caractérise la politique : libérale, tyrannique, socialiste... La décadence de ces deux éléments est impossible, étant donné qu'elle provoquerait la fin du politique. Freund déplore que la plupart des philosophes ignore l'analyse de cette relation fondamentale, et préfère se pencher sur ses « belles fins » à savoir la volonté de la battre en brèche pour imaginer des politiques exemptes d'autorité et de docilité. L'ordre consiste en « *l'équilibre plus ou moins stable, déterminé pour la plus grande part par le jeu dialectique du commandement et de l'obéissance* »⁷⁷ : c'est quand une obéissance répond à la volonté du commandement que l'ordre s'impose.

La relation privé/public et la dialectique de l'opinion

La relation privé/public est le présupposé commandant la politique intérieure⁷⁸, déterminant par là le domaine du politique. Cette relation permet de formaliser la séparation entre ce qui est politique et ce qui ne l'est pas. Le politique a donc un domaine propre qui est assimilable à sa fin : le public, pour organiser la société, qui reste en tension perpétuelle avec le privé. Le rapport de force entre ces deux notions est exprimé dans la dialectique de l'opinion. L'opinion désigne l'adhésion à une doctrine « *dont la certitude ne dépend pas de preuves incontestables logiquement ou vérifiables objectivement, ni d'une évidence qui s'impose avec une véracité intrinsèque* »⁷⁹. Si elle peut être justifiée, réfléchie, l'opinion peut aussi relever du préjugé voire de l'erreur. L'opinion est ce qui engage le privé sur un problème que pose le public. Elle est inévitable, car la politique n'est pas uniquement une affaire de connaissances conceptuelles : elle relève aussi du domaine de la décision.

La relation ami/ennemi et la dialectique de la lutte

Carl Schmitt est à l'origine de cette relation que reprend Julien Freund pour établir le présupposé qui commande la politique extérieure. Cette catégorie est particulièrement intéressante, puisqu'à partir d'elle Freund pense non seulement le fondement de toute politique, mais aussi le phénomène guerre. S'appuyant sur la relation public/privé, Freund établit une différence entre l'ennemi privé (intérieur, personnel) et l'ennemi public ou politique. À mesure qu'une opposition évolue vers la distinction ami-ennemi, elle devient plus politique : « *il n'y a de politique que là où il y a un ennemi réel ou virtuel* »⁸⁰. L'Etat est l'unité politique qui a réussi à rejeter l'ennemi intérieur vers l'extérieur. Mais son immuabilité

⁷⁷ *Ibid.* p.216

⁷⁸ TAGUIEFF Pierre-André, *op.cit.*, p.16

⁷⁹ FREUND Julien, *L'essence du politique, op.cit.*, p.368

⁸⁰ *Ibid.* p.448

n'est pas acquise. Le présupposé de l'ami/ennemi est donc celui qui conditionne la conservation des unités politiques. La relation dialectique propre à ce couple est la lutte dont un aspect essentiel réside dans la multiplicité de ses formes : il ne s'agit pas uniquement, par exemple, de la lutte des classes à l'ombre de laquelle K. Marx analyse l'histoire de toute société. La lutte surgit dès que l'ennemi s'affirme.

3. La finalité du politique

La finalité du politique se retrouve dans sa donnée et ses présupposés. Elle doit pour cela rester immuable, quels que soient les régimes politiques au pouvoir. Au service des buts, sont dévolus des moyens spécifiques.

Trois buts spécifiques

Trois niveaux dans la finalité du politique sont identifiés par Freund : le niveau proprement téléologique, qui détermine le but spécifique du politique, le niveau technologique caractérisé par la réalisation d'objectifs concrets, et le niveau eschatologique, du règne des fins⁸¹.

Le but spécifique du politique est le bien commun de la République et du peuple formant une collectivité politique, et non le bien particulier de chaque institution ou de chaque membre. À ce but spécifique, Freund confère une consistance hobbesienne : « *l'affermissement des relations extérieures* » passant par la sécurité extérieure (présupposé ami/ennemi), et « *le maintien de l'ordre, et l'établissement de conditions de vie raisonnables* »⁸² atteints par la concorde intérieure et la prospérité (présupposés commandement/obéissance et privé/public).

Freund attaque ceux qui conçoivent le politique comme une eschatologie car il n'est pas appelé à remplir d'une façon séculière les fins dernières de l'humanité. La spécificité dans l'accomplissement de ses fins est telle qu'il n'a pas à régenter l'art, l'économique, le religieux malgré les interférences de ces activités. La politique doit accomplir les fins du politique en concordance avec les fins des autres activités⁸³.

⁸¹ *Ibid.* pp.650-651

⁸² *Ibid.* p.653

⁸³ FREUND Julien, *L'Aventure du Politique. Entretiens avec Charles Blanchet*, Paris, Critérior, 1991, p.105

Les moyens à sa disposition

La force et la ruse sont les deux moyens du politique identifiés par tous les auteurs classiques depuis Machiavel⁸⁴. Traditionnellement, la première est opposée à la seconde, comme l'armée l'est à la diplomatie, et le corps à l'esprit. Freund rompt cette vision en démontrant que la ruse n'est finalement qu'une manière parmi d'autres d'appliquer la force, dans la mesure où l'application de la force nécessite l'intelligence stratégique et diplomatique.

La force selon Freund, n'est ni une potentialité, ni une virtualité, mais au contraire, elle est une « *actualité* »⁸⁵ dénombrable, moyen de la contrainte en politique. Toutefois, elle est soumise à l'usure et risque la dégénérescence. La force désigne la totalité des moyens mis en œuvre par la « *volonté et l'intelligence politique* » sur des bases institutionnelles, afin de contenir, briser, combattre ou trouver un équilibre avec une autre force⁸⁶. L'acceptation du politique comme une « *intelligence* », sous-tend sa capacité stratégique : le politique ne met en œuvre la force que dans un objectif défini, qu'il le soit par l'intelligence, par une quelconque finalité, ou par la ruse. Contrairement à Machiavel, qui exalte la ruse comme ressource essentielle de l'activité politique, Freund affirme la primauté de la force sur la ruse. La ruse est un moyen secondaire, un expédient au service de la force⁸⁷.

⁸⁴ MACHIAVEL Nicolas, *Le Prince*, Paris, Librio, 2011 : « *puisque'un Prince est obligé de savoir imiter les bêtes en temps et lieu, il doit surtout prendre pour modèles le Lion et le Renard : le Lion ne sait pas éviter les filets ; le Renard ne peut se défendre contre les Loups. Il faut donc être Renard pour découvrir les pièges et Lion pour se défaire des Loups. Ceux qui se contentent d'être Lions, manquent d'intelligence* », p.83

⁸⁵ FREUND Julien, *L'essence du politique*, op.cit., p.708

⁸⁶ *Ibid.* p.713

⁸⁷ HOLEINDRE Jean-Vincent, « Penser la ruse avec Julien Freund » in : KLINGER Myriam (dir.), *Héritage et actualité de la polémologie*, Téraèdre, 2007, p.58

SECTION II. LA VISION CONFLICTUELLE DE JULIEN FREUND

La théorie du politique de Freund repose sur une conflictualité qui prend toutefois ses distances avec l'inspiration héraclitienne selon laquelle le conflit « *de tout est père, de tout est roi* »⁸⁸.

§1. Au cœur du politique, le *polemos*

Le *polemos* s'entend par opposition à l'agonique : l'état polémique désigne le conflit violent, l'état agonal le conflit non-violent ou la compétition⁸⁹.

1. La place du conflit dans l'épistémologie freundienne

La dialectique, dans son acceptation freundienne, est porteuse du conflit : « *concevoir la dialectique comme l'instrument qui résoudra les contradictions [...] c'est donner son adhésion à ce qui n'est qu'une simple croyance philosophico-politique, c'est-à-dire à une opinion. Aucune dialectique n'est en mesure de triompher des dialectiques rivales* »⁹⁰.

La dialectique antithétique

Selon la conception freundienne de la dialectique antithétique, les deux termes d'un même présumé sont opposés dans un conflit indépassable. C'est le cas des trois présumés du politique. Le conflit est toujours possible et la politique ne peut disparaître, car si elle se nourrit de ce conflit, elle est incapable de le résorber définitivement.

La dialectique antinomique

Les essences sont amenées à entrer en conflit entre elles, étant donné qu'elles sont autonomes. Chacune cherche à établir une relation de hiérarchie avec toutes les autres, sans succès. Plusieurs types de rapports peuvent naître entre les différentes essences. Freund en distingue quatre, qui constituent des idéaux-types : le rapport de substitution, le rapport de dépassement, le rapport de subordination et le rapport de coexistence⁹¹. Le rapport de substitution et le rapport de dépassement ne sont cependant envisageables que du seul point de vue théorique, étant donné que par nature, une essence ne peut disparaître.

⁸⁸ Selon Freund « *Certes on trouve la lutte partout et tout peut éventuellement devenir l'objet d'une compétition, mais toutes les choses ne se réduisent pas à la lutte. [...] il y a des phénomènes, des sentiments, des pensées, des comportements qui y échappent* ». Ibid. p.539

⁸⁹ FREUND Julien, *Sociologie du Conflit*, Paris, PUF, coll. « La politique éclatée », 1983, pp.79-87

⁹⁰ FREUND Julien, *L'essence du politique*, op.cit., p.555

⁹¹ FREUND Julien, « Théologies de la libération », Paris, Beauchesne, 1974, cité in DE LA TOUANNE Sébastien, op.cit., p.46

2. Politique et violence

La violence est au cœur du politique, mais ce n'est pas lui qui la crée. Il tente seulement de la canaliser. « *Il n'y a de politique que là où il y a un ennemi. Cela signifie que la violence et la peur sont au cœur de la politique* »⁹².

La violence est originelle et constitutive du fait social

Avec Michel Maffesoli et Alain Pessin, Freund envisage la violence comme le principe originel de la société. Pour reprendre le titre de l'ouvrage⁹³ qu'il préface, « la violence [est] fondatrice », ce qui signifie qu'elle n'est pas un aspect contingent de la société, mais lui est inhérente : « *il n'y a de société que parce qu'il y a violence* »⁹⁴. La violence ne doit donc pas être comprise comme une perversion sociale, mais seulement acceptée car elle *est*, aussi incompréhensiblement que la société est, que la nature est, que les hommes sont... C'est un état de fait qu'il ne faut pas nier ni affubler de la pure négativité. Certes, la violence est destructrice. M. Maffesoli parle de « destruction utile » : la violence saccage les créations, les biens permettant ainsi d'éviter l'accumulation. « *L'homme est un être qui détruit sans cesse, parce qu'il est aussi un être qui construit sans cesse* »⁹⁵. Elle tue aussi l'homme : mais le principe de conservation de l'humanité ne repose-t-il pas sur la mort ? La violence est donc à la fois ce qui fonde et ce qui détruit la société⁹⁶.

J. Galtung distingue violence directe, symétrique (bagarre, duel... : symétrique) de la violence indirecte structurelle, fruit de la mauvaise organisation de la société (asymétrique). Freund dénonce ce dualisme où la violence se confond avec toute espèce de contrainte (hiérarchie...) aboutissant à sa dilution et à la perte de son caractère de moyen exceptionnel. A l'inverse, Freund privilégie l'approche de K. Lorenz selon laquelle l'homme est porté à la violence du fait de son instinct d'agressivité. La violence structurelle ne pourrait donc être vaincue que si l'on parvenait à transformer la nature humaine. Or, la motivation centrale de la violence est la peur sur laquelle repose l'instinct de survie. L'État est l'institution qui a confisqué aux individus le droit à la violence, mais il ne l'a pas supprimée : il l'a circonscrite. La domination de l'homme sur l'homme est une façon d'être normale de l'homme en société. Freund conclut que l'espoir du dépérissement du politique est vain ou illusoire, car c'est

⁹² FREUND Julien, *L'essence du politique*, op.cit., p.444

⁹³ MAFFESOLI Michel, PESSIN Alain, *La violence fondatrice*, Champ urbain, 1978

⁹⁴ FREUND Julien, « Préface » in MAFFESOLI Michel, PESSIN Alain, op.cit., p.10

⁹⁵ *Ibid.* p.12

⁹⁶ L'on peut retrouver le mythe antique de la construction de Rome avec Romulus et Rémus. Toute cité repose sur le crime.

l'activité qui protège de la violence aveugle. Finalement, « *Comme il y a une anti-matière, la violence est l'anti-social qui donne sa consistance au social [...]* »⁹⁷.

Acceptation du tragique du politique

Chez Julien Freund, il faut entrevoir à la suite de Sébastien de la Touanne, une acceptation du tragique du politique, selon laquelle le conflit est irréductible et la violence indéracinable, le politique ayant pour finalité de gérer le premier et d'endiguer la seconde, mais non de les faire disparaître, ce qui relève de l'utopie. « *L'antagonisme des concepts et donc des relations sociales qu'engendre la politique ne trouvera jamais de solution définitive* »⁹⁸. Comme Aristote, Freund ne croit pas dans le jeu des conventions pour éliminer les conflits.

Violence et utopie

Le lien entre utopie et violence fait l'objet particulier d'un ouvrage de Freund⁹⁹ dans lequel il pourfend l'imposture moralisante qui consiste à faire croire qu'il y aurait finalement une violence rédemptrice qui délivrerait à jamais la société humaine de toute violence¹⁰⁰. Utopie et violence ne sont pas forcément corrélées : seul l'utopisme contemporain les réunit quand il justifie la violence au nom de la paix. Au gré de l'évolution littéraire, l'utopie est redéfinie : considérée au départ comme un projet, une construction intellectuelle spéculative, irréalisable (utopie classique), elle devient un imaginaire supposé réalisable avec l'audience croissante du marxisme. L'utopie est rendue opérante par le passage « *d'une pensée spéculative à une pensée de l'action* »¹⁰¹. D'après Freund, l'utopisme a recours à la violence pour rassurer sa foi, tantôt indirectement (propagande, manipulation idéologique, conditionnement psychologique) tantôt directement (prisons, camps, suppression physique).

⁹⁷ FREUND Julien, *Sociologie du conflit*, op.cit., pp. 106-107

⁹⁸ DE LA TOUANNE Sébastien, op.cit., p.45

⁹⁹ FREUND Julien, *Utopie et violence*, Paris, Marcel Rivière et Cie, 1978, Avant-propos, pp. 7-14

¹⁰⁰ FREUND Julien, « Préface » in MAFFESOLI Michel, PESSIN Alain, op.cit., p.8

¹⁰¹ FREUND Julien, *Utopie et violence*, op.cit., p.18

3. Quand point la guerre

La vision agonistique de Freund, basée sur le *polemos*¹⁰², est le prélude d'une acceptation particulière de la guerre : « *La politique porte en elle le conflit qui peut dans les cas extrêmes dégénérer en guerre* »¹⁰³. Le *polemos* se retrouve à la fois dans le conflit entre essences et au sein d'un même présumé. Il est également présent dans la nature, à l'instar du présumé ami/ennemi. La pensée de Freund s'édifie sur la dualité *polemos* structurel (dialectique) et *polemos* naturel (violence, relation ami/ennemi).

La guerre est une forme du *polemos* qui ne saurait être analysée hors de la logique politique: « *la décision politique est aussi polémique. Cela signifie que la guerre est toujours latente non pas parce qu'elle serait une fin en elle-même ou le but du politique, mais le recours ultime dans une situation sans issue. La possibilité de trancher en dernier ressort les conflits par la guerre définit justement l'existence politique d'une collectivité* »¹⁰⁴. Considérant que le politique est une essence, Freund argue donc que par essence, la guerre existe.

Selon Freund, la condition humaine est irréductiblement une condition politique impliquant la guerre. « *Le rôle des citoyens appartenant à la polis [est], en démocratie, de gouverner par eux-mêmes les passions belliqueuses qui les divisent afin que la cité tende vers la concorde, le bien commun* »¹⁰⁵.

¹⁰² Le grec différencie le *polemos*, désignant l'ennemi public de l'*extros*, relatif à l'ennemi privé, intime. Cette distinction se retrouve aussi en latin entre *hostis* et *innimicus*.

¹⁰³ FREUND Julien, *L'essence du politique*, op.cit., p.543

¹⁰⁴ *Ibid.* p.645

¹⁰⁵ HOLEINDRE Jean-Vincent, op.cit., p.56

§2. Une pensée de la guerre inspirée

Les références intellectuelles de Julien Freund se situent pour la plupart dans le courant de pensée politique « *qu'on appelle machiavélien ou néo-machiavélien* »¹⁰⁶. Quelques unes (Weber, Pareto...) sont écartées à dessein de l'analyse. Ainsi, il sera plus cohérent de se centrer sur la source d'influences dans laquelle Freund puise pour approcher la guerre.

1. Au départ, il y a Carl von Clausewitz

Pour mieux approcher la guerre, il faut se pencher sur un théoricien dont l'ouvrage *De la guerre* apporte à son époque et encore aujourd'hui, même s'il a vieilli, un éclaircissement majeur : Carl von Clausewitz.

Soldat dès le plus jeune âge, il est soucieux du renouveau de la Prusse humiliée par les armées napoléoniennes. Son œuvre, inachevée, combine expérience du terrain et pensée théorique. Il est le témoin privilégié d'une période marquée par l'évolution des conflits, des guerres limitées du 18^{ème} siècle monarchique aux campagnes napoléoniennes annonçant déjà la guerre totale. Clausewitz définit la guerre comme « *un acte de violence destiné à contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté* »¹⁰⁷, un duel à vaste échelle. Pour cela il utilise une méthode scientifique : il élabore un idéal-type, une figure abstraite absolue de la guerre, qu'il éprouve à la réalité empirique. D'après Clausewitz, l'objectif intermédiaire d'une guerre est le désarmement de l'ennemi. Elle trouve son origine non dans le sentiment d'hostilité mais dans l'intention hostile, c'est-à-dire la volonté de nuire. C'est pour cela qu'elle ne peut « *être ramenée à un acte rationnel qui s'expliquerait par une algèbre de l'action* »¹⁰⁸. Dans sa version idéal-typique, la guerre tend à une ascension aux extrêmes. Mais, dans la réalité, personne ne recherche les extrêmes, personne ne s'y dérobe non plus. « *La guerre reste toujours un moyen sérieux en vue d'un but sérieux* »¹⁰⁹ : cette affirmation conduit Clausewitz à insister sur la dimension fondamentalement politique de la guerre. Selon lui, à mesure qu'ils cherchent la destruction de l'ennemi, les buts militaires coïncident avec les buts politiques.

¹⁰⁶ DE LA TOUANNE Sébastien, *op.cit.*, p.20

¹⁰⁷ CLAUSEWITZ Carl von, *De la guerre*, Paris, Les Editions de Minuit, 1955, p.51

¹⁰⁸ DURIEUX Benoît, *Relire De la guerre de Clausewitz*, Stratégies & Doctrines, Economica, 2005, p.53

¹⁰⁹ CLAUSEWITZ Carl von, *op. cit.*, p.66

La pensée de Freund sur la guerre est largement influencée par celle de Clausewitz¹¹⁰. Il considère que ce dernier a « *vraiment saisi l'essence éternelle de la guerre* »¹¹¹. Toutefois chez Freund, il n'y a pas de solution de continuité entre guerre et politique que ce soit dans le sens clausewitzien (« *la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens* ») ou même au sens de Lénine (« *la politique est la continuation de la guerre* »). La guerre est le conflit ami/ennemi que l'on retrouve en politique interne, présumé de l'essence du politique, transposé à l'échelle interétatique.

À la fin de l'avant-propos de sa thèse, Freund avoue : « *J'ai eu deux grands maîtres* »¹¹², désignant par ce qualificatif Raymond Aron et Carl Schmitt.

2. Les « deux maîtres » : Raymond Aron...

Ce sociologue français prolonge la vision de Clausewitz dans son œuvre et l'intègre dans le cadre d'une vision réaliste des relations entre unités politiques. Pour R. Aron, les relations internationales désignent l'état de nature dans lequel les unités politiques s'expriment dans les conduites spécifiques du diplomate et du soldat. Il affirme que les relations entre États comportent par essence l'alternance entre guerre et paix. La rivalité est incessante et se réserve le droit de recourir à l'ultime raison : la violence, la guerre. Aron affirme aussi que la guerre est subordonnée à la politique, comme l'instrument à la fin¹¹³.

Raymond Aron est tout d'abord le directeur de thèse de Julien Freund. Ce dernier lui sait gré d'avoir accepté de le diriger dans ses travaux, quand son ancien directeur le rejetait. Aron influence Freund dans sa conception des relations entre États : même si celles-ci peuvent reposer sur des échanges amicaux, elles sont essentiellement constituées de crainte et de volonté de puissance. Les deux hommes se rassemblent aussi dans leur rejet de toutes les formes d'idéologie, dont l'impact sur les travaux scientifique est néfaste. Admirateurs de Clausewitz, ils concluent : « *c'est la politique [...] non les armes qui créent le péril* »¹¹⁴.

¹¹⁰ Julien Freund consacre un paragraphe de sa thèse à « La guerre selon Clausewitz » : *L'essence du politique*, op. cit., 2004, pp. 590-595

¹¹¹ *Ibid.* p.590

¹¹² FREUND Julien, *L'essence du politique*, op.cit., 2004, p.6

¹¹³ ARON Raymond, *Paix et guerre entre les nations*, 5^{ème} édition revue et corrigée, Paris, Calmann-Lévy, 1962, p.35

¹¹⁴ FREUND Julien « Guerre et politique. De Karl von Clausewitz à Raymond Aron », *Revue française de sociologie*, 1976, 17-4, p.651

3. ... et Carl Schmitt

Juriste allemand, spécialiste de la pensée politique, Carl Schmitt n'est pas de ceux qui fédèrent. L'approfondissement de ses recherches s'est, un temps, heurté à l'imperméabilité de nombreux intellectuels rebutés par une personnalité complexe que la compromission avec le régime hitlérien avait marqué d'indélébiles stigmates¹¹⁵. Freund est embarrassé par le cas Schmitt, mais jamais il ne cherche à justifier ses écrits et actes contestés. « *En se retirant dans le silence à Plettenberg après la seconde guerre mondiale [Schmitt] entendait assumer la responsabilité pour la conséquence de ses attitudes sans biaiser et sans murmurer* »¹¹⁶. Tout comme son maître Max Weber, Schmitt sortit du rang dès l'adoption du Traité de Versailles pour adopter une position dure à l'égard de l'État weimarien qui en avait accepté les clauses. Freund précise que « *son hostilité au régime parlementaire ne signifiait cependant pas un rejet de la forme démocratique* »¹¹⁷. Si l'étendue de l'influence de Schmitt est difficile à mesurer à l'époque, elle est aujourd'hui incontestable en France.

Freund découvre Schmitt après la Seconde Guerre mondiale : « *j'avais compris jusqu'alors que la politique avait pour fondement une lutte opposant des adversaires. Je découvris la notion d'ennemi avec toute sa pesanteur politique, ce qui m'ouvrait des perspectives nouvelles sur les notions de guerre et de paix* »¹¹⁸. Leur première rencontre se produit à Colmar en 1959 : Schmitt répond longuement aux questions de Freund sur son œuvre et son engagement personnel. De cet entretien, Julien Freund retire la conviction que l'essence du politique réside dans sa dimension conflictuelle. Résumant la pensée de Schmitt sur l'essence du politique il déclare que le critère du politique est la possibilité pour une opposition quelconque d'évoluer vers un conflit extrême mettant aux prises des ennemis. Mais la pensée freudienne ne se borne pas à la pensée schmittienne.

¹¹⁵ Adhérent au parti nazi dès 1933, Schmitt en devient le juriste officiel. Suspecté d'être opportuniste et peu sincère dans ses convictions antisémites, il est mis à l'index. Dès lors, Schmitt cesse toute activité qui n'est pas strictement universitaire.

¹¹⁶ FREUND Julien, « Préface » in : Schmitt Carl, *La notion de politique – Théorie du partisan*, Paris, Champs classiques, 2009, p.12

¹¹⁷ *Ibid.* p.10

¹¹⁸ TAGUIEFF Pierre-André, *op.cit.*, p.27

CHAPITRE 2

LA NATURE PROFONDE DE LA GUERRE SELON FREUND : VISION INCHOATIVE ET PÉRENNE

SECTION I. LE CONCEPT DE « GUERRE » DANS LA PENSÉE DE FREUND

Freund perçoit ainsi la guerre : « *elle est une des manières de conduire la politique et d'atteindre les objectifs qu'un pouvoir se fixe. Elle est la manière qui a recours à la violence* »¹¹⁹. Le politique détermine l'origine et la fin de la guerre. Mais comme situation spécifique d'emploi de la violence, la guerre définit un moyen du politique. Dans la pensée de Freund chacun des deux termes est une condition explicative de l'autre.

§1. Introduction de la guerre dans l'essence du politique

La guerre ne suppose pas l'isolement. Clausewitz le rappelle : « *la guerre n'est pas un acte isolé surgi brusquement et sans connexion avec la vie antérieure de l'État* »¹²⁰.

1. La guerre dans l'architecture conceptuelle freundienne

Comment situer la guerre dans l'approche épistémologique de Freund ?

La guerre est-elle un présupposé ? Une donnée ? Une essence ? Comment Freund intègre-t-il cette notion ? Nous avons pu voir que la pensée freundienne est définie selon une méthode reposant sur un cheminement bien précis. Objet d'analyse identifié dans sa thèse quelle place est conférée à la guerre dans l'architecture théorique de Freund ?

Il ne serait pas insensé de penser la guerre comme la donnée ou le présupposé d'une essence de la violence. Cette identification est pourtant rejetée par Julien Freund. La guerre n'est pas un présupposé, comme l'envisagent les philosophies du contrat social¹²¹, c'est-à-dire le phénomène *sui generis* d'un état de nature antérieur asocial. En effet, elle ne constitue pas avec la paix un couple antinomique, étant donné à la fois que la paix n'existe pas en tant qu'absence de la guerre, et que celle-là est aussi engendrée par la première. Freund démontre d'ailleurs que le contrat social est uniquement d'usage interne, et non externe ; en des termes clairs cela signifie que s'il supprime l'ennemi intérieur, le contrat social n'abolit pas l'ennemi extérieur, d'où son paradoxe.

La guerre n'est pas comptabilisée parmi les six essences que Freund recense. Pour autant, elle n'est pas plus une convention, ne prenant pas appui sur plusieurs essences : elle n'est dirigée que par le politique. Ce qui permet d'infirmer sa potentielle qualité de donnée :

¹¹⁹ FREUND Julien, *Politique et Impolitique*, Paris, Sirey, 1987, p.141

¹²⁰ CLAUSEWITZ Carl von, *De la guerre*, Paris, Les Editions de Minuit, 1955, p.53

¹²¹ FREUND Julien, *Sociologie du Conflit*, Paris, PUF, coll. « La politique éclatée », 1983, p.27

la guerre n'est pas la condition ontologique de l'existence du politique. Ne pouvant l'intégrer dans le moule de son schéma théorique, Freund choisit de la considérer comme un phénomène, une réalité sociale et politique à interpréter ; avec à l'horizon la perspective de saisir la nature de la guerre pour en élaborer une théorie qui ne se confond pas avec une doctrine.

Précision

Contrairement à C. Schmitt, Freund ne fait pas de la distinction ami/ennemi un critère ultime du politique, mais un présupposé parmi d'autres. Chez Schmitt la notion de l'unicité du concept ami/ennemi dans l'essence du politique contribuerait, selon R. Aron¹²², à renverser la formule de Clausewitz et admettre que la guerre ne serait plus le prolongement de la politique mais sa nature même. Or, ce n'est absolument pas ce que Freund envisage.

2. La guerre, type même de la dialectique ami/ennemi

La politique est une lutte étant donné que « *toute politique est polémique, peu importe la forme que celle-ci revêt* »¹²³.

Lutte et combat

Avec l'apparition du partisan, de la propagande, des sanctions contre les populations civiles, des bombardements... les guerres modernes, qu'elles soient révolutionnaires ou terroristes, ont redonné de l'importance aux non-combattants. D'où la différenciation opérée par Julien Freund entre lutte et combat. Le combat est une lutte « *qui se déroule selon des conventions acceptées de part et d'autre, c'est-à-dire une lutte organisée, disciplinée et régulière n'engageant que des hommes désignés pour y participer et n'utilisant que des moyens déterminés* »¹²⁴. Le combat désigne donc la forme rationalisée de la lutte, celle dont les hommes ont toujours tenté de rapprocher la guerre que ce soit par la formation d'armées régulières, les tentatives d'encadrement juridique...

L'influence de l'idéologie révolutionnaire et du concept de totalité, l'indétermination des fins politiques, l'allongement du conflit dans la durée et son élargissement dans l'espace

¹²² HOLEINDRE Jean-Vincent, « De la guerre au conflit. Sur l'œuvre polémologique de Julien Freund », in RAYNAUD Philippe, DELANNOI Gil, HINTERMEYER Pascal, TAGUIEFF Pierre-André, *Julien Freund, La dynamique des conflits*, Paris, Berg International, 2010. « Aron souligne bien que l'antithèse ami/ennemi est pertinente pour penser le politique, à condition de la considérer comme un élément de définition parmi d'autres ». p.61

¹²³ FREUND Julien, *L'essence du politique*, Paris, Sirey, [1965], 4^e éd., Paris, Dalloz, 2004, p.545

¹²⁴ *Ibid.* p.540

sont autant de raisons qui poussent Julien Freund à souligner la transformation de la guerre-combat en guerre-lutte. Dès que la lutte dépasse sa forme conventionnelle (le combat), elle redevient elle-même, c'est-à-dire prête à pousser la violence jusqu'au déchaînement de la puissance folle, car si « *le combat obéit à la loi de la force, la lutte [répond] à celle de la puissance* »¹²⁵. L'objectif de la politique intérieure est de changer la lutte en combat. Une unité politique, pour survivre dans l'anarchie internationale, ne peut choisir de ne compter la lutte parmi ses moyens. En effet, les conventions sociales et juridiques sont impuissantes et cèdent à un état de nature dès qu'une guerre met en jeu l'existence même des unités politiques. Celui qui veut observer les règles du jeu, respecter les conventions et les normes juridiques ou morales, risque d'être « *victime de ses scrupules autant que de l'agressivité de l'autre* »¹²⁶. Freund conclut que la lutte est « *l'ensemble des efforts réciproques qu'entreprennent des adversaires ou des ennemis pour faire triompher leurs intérêts, opinions et volontés respectives en essayant de dominer ou de vaincre l'autre par la destruction ou l'affaiblissement de sa puissance* »¹²⁷.

L'ami/ennemi dans la guerre

Les conditions de la lutte sont imposées par la figure de l'ennemi : « *l'action belliqueuse ne dépend pas de la seule volonté d'un État mais aussi de la résistance de l'ennemi* »¹²⁸. La guerre oppose deux volontés dont l'une prend une forme offensive, quand l'autre se cantonne à la défensive. Trois buts déterminent l'atteinte de l'objectif de guerre : détruire les forces ennemies, conquérir le territoire ennemi et contraindre l'ennemi à signer la paix. Pour Freund, penser la guerre, c'est donc aussi penser l'ennemi, puisqu'il ne saurait y avoir d'hostilités sans l'affrontement de deux ennemis.

L'ennemi est la figure principale dans la mesure où c'est avec lui que se scelle la paix, et non avec l'allié. Nier son existence comporte donc un risque : un ennemi non-reconnu étant toujours plus dangereux qu'un ennemi reconnu. « *Ce qui nous paraît déterminant, c'est que la non reconnaissance de l'ennemi est un obstacle à la paix. Avec qui la faire, s'il n'y a plus d'ennemis ? Elle ne s'établit pas d'elle-même par l'adhésion des hommes à l'une ou l'autre doctrine pacifiste, surtout que leur nombre suscite une rivalité qui peut aller jusqu'à l'inimitié, sans compter que les moyens dits pacifiques ne sont pas toujours ni même*

¹²⁵ *Ibid.* p.542

¹²⁶ *Ibid.* p.549

¹²⁷ *Ibid.* p.543

¹²⁸ *Ibid.* p.592

nécessairement les meilleurs pour préserver une paix existante »¹²⁹. Par ailleurs il ne faut pas céder à la tentation de croire que la guerre règle définitivement les problèmes politiques posés par l'ennemi : « *même la défaite totale de l'ennemi continuera à poser des problèmes au vainqueur* »¹³⁰.

Raymond Aron insiste également sur la place de l'ami/ennemi : « *si l'intelligence de l'État n'a pas déterminé clairement les buts, discerné la vraie nature des ennemis et des alliés, le triomphe des armes ne sera que par accident une victoire authentique, c'est-à-dire politique* »¹³¹. Plusieurs figures de l'ennemi sont identifiées : permanent, occasionnel et absolu. De même, Aron distingue l'allié permanent de l'allié occasionnel. Force est de remarquer que l'allié absolu est absent de la classification aronienne. Toute conduite de la guerre, à l'intérieur d'une coalition doit donc tenir compte de la perpétuelle rivalité entre alliés, en même temps que de l'hostilité à l'égard de l'ennemi.

Illusions de la neutralité

La neutralité est « *étroitement liée à la guerre, ou encore juridiquement, elle ne naît qu'avec la guerre, ce qui veut dire que la primauté appartient à la relation ami-ennemi, sans laquelle le concept même de neutre perd toute signification et toute intelligibilité* »¹³². La neutralité n'est finalement qu'un statut politique si l'on considère qu'un neutre ne se définit pas par rapport à d'autres neutres, mais dans le moment de la confrontation d'unités qui ne le sont pas. Cet élément de la neutralité vient renforcer la thèse de la prépondérance du choix de l'ennemi, puisqu'une unité politique n'est neutre qu'en vertu de la décision d'un belligérant de lui reconnaître ce statut. « *Le statut des neutres change chaque fois avec la conception dominante de la guerre aux diverses époques* »¹³³ : pour Freund, il n'y a pas de troisième statut d'une unité politique dans le système international qui s'ajouterait à la bipolarité polémogène exprimée dans le couple ami/ennemi.

¹²⁹ *Ibid.* p.496

¹³⁰ *Ibid.* p.592

¹³¹ ARON Raymond, *Paix et guerre entre les nations*, 5^{ème} édition revue et corrigée, Paris, Calmann-Lévy, 1962, p.42

¹³² FREUND Julien, *L'essence du politique*, *op.cit.*, p.581, citant : DE VISSCHER Charles, *Théories et réalités en droit international public*, Paris, 1955, p.370, 381

¹³³ *Ibid.* p.581

3. Le politique englobe la guerre

La guerre est un moyen politique

D'après la formulation clausewitzienne, « *la guerre est un acte de violence destiné à contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté* »¹³⁴. En ce sens, elle est immédiatement un acte politique car elle exprime un élément fondamental : la domination de l'homme sur l'homme. La politique est l'activité englobante, non la guerre, qui lui est soumise. Empruntant les pas de Raymond Aron, Freund reconnaît que la guerre n'est qu'un « *fragment de l'ensemble politique* »¹³⁵. La guerre ne peut jamais être séparée du phénomène politique : c'est toujours ce dernier qui lui donne naissance et lui confère un sens.

Pour autant, le phénomène de la guerre ne résume pas le politique. Il n'est qu'un moyen parmi d'autres au rang desquels compte la ruse, la persuasion, la force... définies notamment dans la diplomatie. L'utilisation de la guerre révèle une « situation d'exception », au sens de Carl Schmitt¹³⁶, c'est-à-dire un état hors de l'ordinaire consenti par la souveraineté. « *L'acte militaire n'est donc pas un acte isolé, il n'est pas une décision complète par elle-même* »¹³⁷. La guerre, en tant qu'un moyen du politique, est une manière de répondre à un élément de sa finalité: l'assurance de la sécurité extérieure.

Le commandement

Le politique détient la maîtrise de la guerre à travers le commandement, un des présupposés du politique selon Julien Freund. Le commandement est une compétence et, en tant que volonté individuelle, un attribut du chef. Une hiérarchie existe entre commandement militaire et commandement politique, ce dernier surplombant le premier. Au politique, le commandement confère la souveraineté, le pouvoir de décider, et donc la puissance. Le commandement étatique est très important pour Clausewitz : « *Subordonner le point de vue militaire au point de vue politique est donc la seule chose que l'on puisse faire* »¹³⁸. Freund

¹³⁴ CLAUSEWITZ Carl von, *op.cit.*, p.25

¹³⁵ FREUND Julien « Guerre et politique. De Karl von Clausewitz à Raymond Aron », *Revue française de sociologie*, 1976, 17-4, p.646

¹³⁶ SCHMITT Carl, *Théologie politique*, Paris, Gallimard, 1988 : « *Est souverain celui qui décide de la situation exceptionnelle* », p.15

¹³⁷ DE LA TOUANNE Sébastien, *Théorie politique et philosophique du droit chez Julien Freund*, dir. Philippe Raynaud, Thèse de Doctorat, Droit public, Université Paris 2 Panthéon ASSAS, 2002, p.275

¹³⁸ CLAUSEWITZ Carl von, *op.cit.*, p.706

s'appuie sur cette idée pour éclairer la finalité de l'armée « *qui est la protection d'une société et non d'exercer elle-même le pouvoir politique* »¹³⁹.

La règlementation par le droit

Fort de son pouvoir de décision, le politique tente de régler la guerre pour la pouvoir dompter tout à fait. Ententes, alliances ou conventions internationales en constituent autant de limitations. La violence est contrôlée et contenue par le rôle dissuasif du droit de la guerre : déclaration de guerre, interdiction de certains moyens ou de certaines armes, armistices et traités, statut du prisonnier de guerre ou immunités... Ces conventions n'ont pu jouer leur rôle qu'avec « *la constitution des États modernes, aux frontières fixes et stables* [...] »¹⁴⁰.

Dans le vocabulaire, il est d'usage d'opposer à la solution guerrière les solutions juridiques et pacifiques. Force est de constater que le vainqueur d'une guerre impose *sa loi, sa légalité*. Le droit, qui n'est pas pacifique par nature, est au cœur de la guerre. C'est parce qu'il la nourrit qu'il est aussi en mesure d'y mettre un terme par médiation ou arbitrage¹⁴¹. Les guerres peuvent naître de l'absence de législation ou de son impuissance devant une situation exceptionnelle.

Un État de droit contesté par la violence illégitime doit la combattre par la force¹⁴². Il est illusoire donc de croire qu'un jour les guerres seront bannies sur une base juridique. Droit et violence sont inséparables. Toutes les nations connues se sont forgées au cours de conflits belliqueux et dans un contexte de violence. Le droit international est une régulation des relations internationales à partir des guerres et du rapport de force qu'elles ont chaque fois créé. Les relations internationales sont commandées par l'issue des guerres¹⁴³.

¹³⁹ FREUND Julien, « La finalité de l'armée », *Études polémologiques*, n° 20-21, avril-juillet 1976, pp. 31-47

¹⁴⁰ FREUND Julien, *Sociologie du conflit, op.cit.*, p.78

¹⁴¹ *Ibid.* p.328

¹⁴² *Ibid.* p.336

¹⁴³ *Ibid.* p.337

§2. La guerre, révélatrice de la nature du politique

Si le politique englobe la guerre, celle-ci, en tant que situation d'exception, est aussi révélatrice de la nature du politique¹⁴⁴.

1. Une contrainte mobilisant la violence

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, la violence est fondatrice. Précisons cependant que la violence est en politique non seulement parce que c'est une activité humaine, mais surtout car elle est exploitée par la guerre, moyen du politique.

La violence pour soumettre l'ennemi

La guerre « *est un instrument politique fait pour tuer* »¹⁴⁵. La violence est entièrement canalisée vers la destruction du potentiel de l'ennemi : ses ressources, ses hommes, ses armes, ses moyens. Et Clausewitz le rappelle lui-même : « *la solution sanglante de la crise est [...] le fils légitime de la guerre* »¹⁴⁶. L'affrontement violent est le moyen de la guerre qu'accomplit la destruction par les armes.

La violence fait de la guerre l'ultime raison pour soumettre l'ennemi, quand les autres tentatives ont échoué. Telle l'épée de Damoclès elle est le danger constant, imprévisible, qui rôde : « *La conduite du diplomate-stratège a pour sens spécifique d'être dominée par le risque de guerre* »¹⁴⁷.

L'intention hostile et le sentiment d'hostilité

Freund conforte l'intuition de Clausewitz selon laquelle il faut différencier l'intention hostile du sentiment d'hostilité. Dans une guerre, l'ennemi du soldat d'un camp n'est pas forcément un ennemi personnel, intime. Il peut le combattre sans éprouver envers lui de haine passionnée. La guerre est définie par l'intention hostile, c'est-à-dire une posture purement politique prise à l'encontre de l'ennemi public (*hostis*), contrairement au sentiment d'hostilité qui fait entrer en jeu des manifestations comme la jalousie ou le besoin à l'égard du prochain, de l'ennemi privé (*inimicus*)¹⁴⁸. La guerre n'est pas un acte de haine ni un meurtre, mais un

¹⁴⁴ DE LA TOUANNE Sébastien, *op.cit.*, p.275

¹⁴⁵ FREUND Julien, *L'essence du politique*, *op.cit.*, p.592

¹⁴⁶ Clausewitz cité in DURIEUX Benoît, *Relire De la guerre de Clausewitz*, Stratégies & Doctrines, Economica, 2005, p.57

¹⁴⁷ ARON Raymond, *op.cit.*, p.28

¹⁴⁸ FREUND Julien, « Les lignes de force de la pensée politique de Carl Schmitt », *Nouvelle école*, n° 44, printemps 1987, p.15

fait social désignant la volonté d'un État de préserver son indépendance en assurant sa sécurité. Comme l'affirme Proudhon, la guerre « *n'est pas un acte de bestialité mais d'humanité* »¹⁴⁹. Toutefois, en reprenant la distinction établie plus haut, la guerre-combat, où prévaut l'intention hostile, peut dévier en guerre-lutte ou le sentiment d'hostilité est exalté.

Clausewitz, théoricien de la guerre limitée et non de la guerre totale

Dans la page initiale de son traité, Clausewitz définit la guerre comme des recours éventuels dont disposent les États pour imposer leur volonté, celui qui implique la violence. Freund rapporte que R. Aron se désolait de la banalité de cette définition puisqu'elle reprenait une hypothèse commune aux philosophes classiques des relations interétatiques (Hobbes, Rousseau, Montesquieu, Hegel). Toutefois, elle avait selon Aron ceci de « *rapprocher immédiatement les deux concepts décisifs — acte de violence, volonté — et [de] permettre d'insérer dans le même système conceptuel les modalités changeantes des conflits armés ou même des conflits réduits à l'observation armée, des épreuves de volonté à l'ombre de la violence possible* »¹⁵⁰.

Prenant le contrepied de beaucoup de ses contemporains, Freund voit en Clausewitz non un belliciste, mais un homme s'étant contenté d'observer la réalité. Selon la logique clausewitzienne, le politique doit chercher à éviter la guerre, mais sans jamais chercher à la faire disparaître au nom de valeurs suprêmes. « *Freund voit dans lui non le prophète des guerres totales du XX^{ème}, mais le théoricien de la guerre limitée* »¹⁵¹. Contrairement à ce qui souvent fut compris, Clausewitz affirme bien la subordination de la guerre à la politique qui l'encadre et la limite.

2. La guerre a une logique et un but propres

La guerre en soi a une logique et un but propres : la victoire ou le désarmement de l'ennemi. La distinction établie entre « guerre absolue » et « guerre réelle » permet de comprendre le commentaire de Freund. Cette dualité conceptuelle est inspirée de l'ouvrage de Clausewitz où la guerre dans son idéal-type de la montée aux extrêmes est différenciée de la guerre pratiquée réellement. « *Dans la guerre réelle, personne ne recherche les extrêmes, mais personnes ne s'y dérobe non plus* »¹⁵². La « guerre absolue » désigne le concept de

¹⁴⁹ PROUDHON Pierre-Joseph, *La guerre et la paix*, Paris, Rivières, 1927, pp. 31-32

¹⁵⁰ ARON Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz*, t. I : *L'âge européen*, Paris, Gallimard, 1976, p.11

¹⁵¹ HOLEINDRE Jean-Vincent, *op.cit.*, p.58

¹⁵² DURIEUX Benoît, *op.cit.*, p.55

guerre élaboré en fonction de son but propre, isolé donc du but politique. Ce but propre est la destruction de l'ennemi. La guerre, dans le cadre strictement militaire, est pratiquée en abstraction des visées politiques, car le vainqueur est celui qui pourra mettre en œuvre des moyens supérieurs à celui de son ennemi dont l'action réciproque provoquera une ascension vers les extrêmes. La guerre possède donc une logique interne définissant l'objectif du militaire « *qui n'est pas forcément, suivant les circonstances concrètes, celui du politique* »¹⁵³. Si chez Clausewitz l'ascension aux extrêmes reste plutôt théorique, Freund y distingue une potentialité de concrétisation : « *dans la réalité, les choses se passent différemment ; le politique peut se demander s'il est opportun d'aller toujours jusqu'au bout [...]. Aussi la poussée aux extrêmes ne se rencontre-t-elle vraiment que dans les cas extrêmes qui mettent en jeu la survie des nations* »¹⁵⁴. L'irrationalité engendrée dans le cadre de la montée aux extrêmes peut en conséquence l'être sur la base de la pure logique que sous-tend la volonté de survie d'une unité politique. Mais Freund tempère en expliquant que la guerre absolue (ou « lutte totale », à savoir libérée des restrictions conventionnelles du combat) reste abstraite : « *très rares ont été les conflits qui se sont approchés de la logique de guerre absolue* »¹⁵⁵. La guerre devient une lutte totale quand coïncident objectifs politiques et objectifs militaires : c'est sa version la plus abstraite. En réalité la politique reste souveraine : elle définit les objectifs de la guerre et veille à la circonscrire dans le cadre du combat.

3. Réalité de la guerre

« *La guerre est l'instrument par lequel les unités politiques se font et se défont, car toute guerre, en tant qu'elle est une manifestation de puissance, est de conquête ou d'indépendance* »¹⁵⁶. La guerre est une lutte politique : elle suppose la rivalité de collectivités dont l'objectif est la puissance.

Opposition d'unités politiques

L'art vise à un pouvoir créateur, la science à un savoir. « *La guerre n'est ni une science ni un art, elle appartient au domaine de l'existence sociale. Elle est un commerce de grands intérêts réglés par le sang, et ressemble encore plus à la politique* »¹⁵⁷. Comme activité de la volonté, la guerre s'applique à un objet qui vit et réagit : la société qui prend

¹⁵³ FREUND Julien, *L'essence du politique*, op.cit., p.593

¹⁵⁴ *Ibid.* p.594

¹⁵⁵ *Ibid.*

¹⁵⁶ *Ibid.* p.611

¹⁵⁷ DURIEUX Benoît, op.cit., p.65

forme dans les unités politiques. La guerre unit ou divise ces centres autonomes de décision¹⁵⁸, et prend sa source dans leur pluralité¹⁵⁹. Raymond Aron conçoit les relations internationales dans deux standards de systèmes d'organisation des unités politiques : homogène ou hétérogène. Dans les systèmes homogènes, les États appartiennent au même type et obéissent à la même conception de la politique alors que dans les systèmes hétérogènes, les États sont organisés par des principes autres et se réclament de valeurs contradictoires : l'ennemi étatique est l'adversaire politique¹⁶⁰. Dans un système homogène, la lutte devient un combat. Elle redevient lutte en présence de systèmes hétérogènes. Selon Freund, la guerre fait et défait les unités politiques car, comme manifestation de puissance, toute guerre est de conquête ou d'indépendance : la guerre « *unit des unités politiques ou divise une unité politique : elle incorpore et elle démembre* »¹⁶¹.

Manifestation de la puissance

Par la guerre, les unités politiques tentent de manifester leur puissance et leur volonté de domination. Les relations internationales sont bâties sur des rapports de force ce qui signifie qu'impuissance est synonyme d'insécurité et de malheur de la collectivité qui s'y définit. La puissance prend appui sur la force constituée par un groupement d'amis qui y trouvent un intérêt soit par recherche de puissance, soit par crainte d'un ennemi commun. La « *force actuelle* » dépend du potentiel de mobilisation, lui-même condition des variantes « *capacité* » (économique, administrative) et « *volonté* »¹⁶². La recherche de puissance est motivée par la gloire, la grandeur et l'intérêt des collectivités. Plusieurs facteurs en sont à l'origine : l'hétérogénéité des régimes ou des systèmes internationaux, les inégalités (géographiques, économiques, ressources naturelles...), l'instabilité des pouvoirs, la vitalité de nouvelles puissances venant provoquer d'anciennes qui s'épuisent. La guerre est sans doute la conjonction de toutes ces raisons. La lutte politique, ou guerre, « *n'est jamais à elle-même sa fin. Elle est en général le moyen en vue d'accomplir la fin du politique (protection, sécurité, concorde intérieure et solidarité)* »¹⁶³. La puissance peut prendre plusieurs formes : celle du défi ou celle de l'autorité conquérante.

¹⁵⁸ DE LA TOUANNE Sébastien, *op.cit.*, p.276

¹⁵⁹ ARON Raymond, *Paix et guerre entre les nations, op.cit.*, p.28

¹⁶⁰ *Ibid.* p.109

¹⁶¹ FREUND Julien, *L'essence du politique, op.cit.*, pp. 611-612

¹⁶² ARON Raymond, *op.cit.*, Aron distingue la force actuelle, « *ensemble des ressources mobilisées pour la conduite de la politique extérieure* », de la force potentielle, « *ensemble des ressources matérielles, sur le papier* » p.60

¹⁶³ FREUND Julien, *L'essence du politique, op.cit.*, p.552

Diplomatie et stratégie

Diplomatie et stratégie veillent au même titre à optimiser la préparation de la guerre. Au service du politique, elles visent sa fin qui est la paix : « *Sans doute le but immédiat de la guerre est la victoire, mais sa subordination au politique fait que sa fin est la paix* »¹⁶⁴. Clausewitz le rappelait déjà : la guerre prend la forme « *d'une diplomatie un peu plus tendue, une façon un peu plus exigeante de négocier* »¹⁶⁵. Julien Freund souligne que diplomatie et guerre ne s'opposent pas mais se complètent : « *Il s'agit de deux grammaires différentes, dont la logique réside uniquement dans la politique* »¹⁶⁶. Dans son ouvrage : *Qu'est-ce que la politique ?* la diplomatie est décrite comme un « *substitut de guerre* »¹⁶⁷ en ce qu'elle est une utilisation clandestine de la violence par le biais de pressions ou de menaces. Le rôle du diplomate est crucial: outre sa fonction de représentation, celui-ci assure les négociations, et en particulier: « *Le renseignement sur l'ennemi et la défense des intérêts du pays mandataire, [...] la prospection d'amitiés nouvelles, les négociations en vue de créer des sympathies, la dissuasion de possibles alliés de l'ennemi virtuel, en les exhortant à la neutralité afin d'isoler, dans toute la mesure du possible, l'ennemi potentiel* »¹⁶⁸. Le but des négociations est de parvenir à un accord entre des collectivités dont les intérêts divergent. Ces concessions réciproques sont commandées selon un rapport de force et limitées dans la mesure où tout n'est pas négociable¹⁶⁹. Si le diplomate échoue, la guerre est inévitable et le politique doit alors s'appuyer sur la stratégie. Hervé Coutau-Bégarie souligne que la stratégie se caractérise par la prise en compte simultanée des données politiques et militaires¹⁷⁰. L'appellation stratégie militaire risque donc de faire oublier cette dimension fondamentale. La signification du concept doit avoir préséance sur ses contours: pour cela, il est inexact d'accoler au terme stratégie d'autres notions. Si elle est un art, la stratégie est aussi une science : « *Il est nécessaire d'approcher la stratégie en tant que science pour la bien pratiquer en tant qu'art* »¹⁷¹.

¹⁶⁴ FREUND Julien « Guerre et politique. De Karl von Clausewitz à Raymond Aron », *op.cit.*, p.648

¹⁶⁵ CLAUSEWITZ Carl von, *De la guerre*, *op.cit.*, p.685

¹⁶⁶ FREUND Julien, *op.cit.*, p.646

¹⁶⁷ FREUND Julien, *Qu'est-ce que la politique ?* Paris, Seuil, 1986, p.44

¹⁶⁸ FREUND Julien, *Sociologie du conflit*, *op.cit.*, p.163.

¹⁶⁹ RENAUD Gilles, « Julien Freund : la guerre et la paix face au phénomène politique », disponible à : http://www.stratisc.org/strat72_Renaud2.html#Note1 consulté le 01 mai 2012 à 10h41

¹⁷⁰ COUTAU-BEGARIE Hervé, *Traité de stratégie*, 2^{ème} édition, Economica, Paris, 1999, p.12

¹⁷¹ *Ibid.* p.27

SECTION II. LA SIGNIFICATION DE LA GUERRE

La guerre ne doit être ni louée ni blâmée. Freund l'ancre au destin de l'humanité. Ainsi peut-on la qualifier de phénomène pérenne. Marquée du sceau clausewitzien, sa pensée s'en déprend toutefois dès lors qu'il s'agit de déterminer la signification de la guerre.

§1. La guerre est inhérente, donc perpétuelle

La guerre est perpétuelle car elle découle de l'essence du politique mais surtout parce qu'elle est un phénomène intrinsèquement humain. « *La guerre cesserait d'être un instrument de la politique le jour où elle entraînerait le suicide commun des belligérants* »¹⁷².

1. La guerre est un phénomène social

La guerre a ses racines dans la nature humaine

Si la signification de la guerre reste ouverte, elle ne doit pas, selon Freund, céder aux sirènes des frayeurs que ce phénomène peut inspirer. Dans les faits, la guerre cause désastres, pertes, ruines, malheur et atrocité. « *Toutefois, qu'on l'admire ou qu'on la maudisse, il faut bien reconnaître que la guerre a des racines profondes dans la nature humaine* »¹⁷³. L'espèce humaine, parmi les primates, se situe dans l'échelle supérieure d'agressivité. Nombreux sont les biologistes soulignant que l'homme en tant qu'animal est relativement combatif. Une faible excitation ou un stimulus suffit à déclencher une agression, même s'il n'y a pas d'évidence physiologique d'une incitation spontanée à se battre dont l'origine serait dans le corps lui-même. Pour Aron la frustration et l'inadaptation à l'origine de la réaction agressive constituent le fait majeur dans les relations humaines¹⁷⁴.

La guerre, produit de la collectivité, est nécessaire

C'est l'homme en société, en collectivité qui fait la guerre. Et la violence est un « *élément structurel du fait social et non [...] le reliquat anachronique d'un ordre barbare en voie de disparition* »¹⁷⁵. La guerre est un phénomène social comportant l'organisation de l'action violente par les collectivités aux prises. D'ailleurs, la socialisation tend plutôt à accroître l'agressivité individuelle¹⁷⁶, car seuls les animaux sociaux se font la guerre. Depuis toujours, la plus grande menace à la sécurité de l'homme n'a pas été la nature mais l'homme.

¹⁷² ARON Raymond, *Paix et guerre entre les nations*, op.cit., p.30

¹⁷³ DE LA TOUANNE Sébastien, op.cit., p.276

¹⁷⁴ ARON Raymond, op.cit., p.342

¹⁷⁵ MAFFESOLI Michel, PESSIN Alain, op.cit., p.19

¹⁷⁶ ARON Raymond, op.cit., p.345

Raymond Aron reprend la typologie de Quincy Wright¹⁷⁷, qui discerne quatre types de guerres dans les sociétés archaïques : défensive, sociale, économique-politique, aristocratique-conquérante. Les sociétés archaïques tiennent la guerre soit pour une calamité, soit pour un rite, soit pour un moyen de conquête ou d'enrichissement, soit pour un instrument de domination.

La guerre, comme arme de la violence, remplit une double visée qui est celle de destruction et de fondation de l'ordre social. M. Maffesoli conclue à une « *efficacité sociale* » à la guerre¹⁷⁸. Allant dans le sens de Proudhon, Freund souligne que la guerre permet de légitimer les États dans leur formation, de les protéger et d'arbitrer leurs différends. Elle est un élément essentiel de la vie des collectivités.

La guerre : juste ou mauvaise ?

La question se pose : la guerre est-elle un mal ? Et Freund remarque : « *N'est-il pas vrai que les sociétés ont parfois le sentiment de s'accomplir en elle ?* »¹⁷⁹. Vaincre la guerre est impossible étant donné qu'elle porte en elle les « *insondables dialectiques du bien et du mal, du bonheur et du malheur, de la rationalité et de l'irrationalité* »¹⁸⁰. Toutefois, Freund ne fait pas l'apologie de ce phénomène, comme ont pu le faire les philosophes tels J. de Maistre, Nietzsche, O. Spengler, Kant, Tocqueville¹⁸¹... La réponse ne peut être définitive : elle réside dans les contradictions de l'être humain qui recherche le bien en faisant la guerre.

Pour cette raison, les théories plaçant les notions de guerre « juste » ou « injuste » sont infondées dans la mesure où, faisant de la justice la prérogative d'un camp, elles criminalisent l'adversaire. Or, le danger de la criminalisation de l'adversaire est de pousser la guerre vers sa forme paroxystique qu'est la lutte absolue. Il n'y a pas de guerres justes, mais uniquement des guerres politiquement justifiées. Assimiler l'ennemi à un criminel rend impossible tout processus de paix : selon Freund, c'est nier sa qualité de combattant mais c'est aussi nier une des tâches essentielles de la politique qui consiste à régler les conflits et à négocier la paix par les voies diplomatiques¹⁸².

¹⁷⁷ *Ibid.* p.351

¹⁷⁸ MAFFESOLI Michel, PESSIN Alain, *op.cit.*, p.20

¹⁷⁹ FREUND Julien, *L'essence du politique, op.cit.*, p.597

¹⁸⁰ *Ibid.*

¹⁸¹ *Ibid.* pp.596-597, notes de bas de pages : Freund relève quelques citations de ces auteurs allant dans ce sens

¹⁸² HOLEINDRE Jean-Vincent, *op.cit.*, p.60

2. Paradoxes de la guerre

« *Toute guerre prépare la paix et y tend nécessairement* »¹⁸³. D'où le paradoxe : la guerre vise sa propre négation. Le but du politique est donc d'utiliser la guerre pour tenter de la surmonter : la finalité vise la négation du moyen employé pour l'atteindre. L'achèvement du politique serait sa dénégation : c'est ce qui amène donc Freund à conclure que si le but du politique est la concorde ou l'amitié, « *il n'y a pas de doute que l'achèvement du politique est aussi sa négation* »¹⁸⁴.

Le politique doit chercher à éviter la guerre, mais sans jamais chercher à la faire disparaître au nom de valeurs suprêmes. La disqualification de la guerre comme moyen politique est dangereuse selon Freund : les unités politiques pour survivre ont besoin d'être puissantes. La contradiction réside dans le fait que la conservation des forces nécessite leur sacrifice.

3. La guerre a perpétuité

Endémique, la guerre ne déperira qu'au crépuscule de l'espèce humaine.

La guerre n'est pas un accident de l'histoire

De nombreuses théories sont allées dans le sens d'une émergence soudaine de la guerre venant perturber un état de nature pacifié¹⁸⁵. Freund rappelle que cette forme n'est ni un accident, ni une contingence purement historique. Son existence même est le fruit de l'irrationalité ancrée au même titre que la rationalité dans l'être humain. Or, à son sens, il ne faut pas privilégier la raison : certes elle induit le progrès, mais celui-ci ne peut modifier le sentiment d'agressivité intrinsèque à l'homme. Un homme agressif au XX^{ème} siècle, l'est-il moins qu'un homme du XVII^{ème} en vertu des progrès techniques ? Freund se fait donc le chantre d'une totalité de l'homme qu'une époque caractérisée par « *le désenchantement rationaliste et pacifiste* »¹⁸⁶ tend à ébranler.

¹⁸³ FREUND Julien, *L'essence du politique*, op.cit., p.553

¹⁸⁴ *Ibid.* p.554

¹⁸⁵ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Du contrat social ou Principes du droit politique*, 1, Chapitre 4. Éd. de 1762. Après Hobbes, Rousseau définit la guerre comme relation d'État à État, dans laquelle les hommes ne sont ennemis que dans le cadre de la situation aléatoire et circonstancielle de la guerre : « *La guerre n'est donc point une relation d'homme à homme, mais une relation d'État à État, dans laquelle les particuliers ne sont ennemis qu'accidentellement, non point comme hommes ni même comme citoyens, mais comme soldats; non point comme membres de la patrie, mais comme ses défenseurs* », p.11

¹⁸⁶ FREUND Julien, *L'essence du politique*, op.cit., p.605

Les utopies libérales et socialistes invalidées

Cette conception de l'homme pousse Julien Freund à invalider les utopies libérales et socialistes. Quand le libéralisme prône « le travail contre la guerre », le « doux commerce », le socialisme rêve l'atteinte d'une paix éternelle par le triomphe de la révolution universelle sur le capitalisme bourgeois. Si la guerre peut être limitée, la paix perpétuelle n'existe pas, car « *l'hostilité demeure endémique* »¹⁸⁷. À cet égard, toute philosophie téléologique qui vise la paix perpétuelle est une impasse. « *Il est dangereux de prétendre libérer l'homme de la guerre par le commerce (utopie libérale) comme par la suppression des inégalités économiques et sociales (utopie socialiste)* »¹⁸⁸. L'erreur du libéralisme et du marxisme consiste à ériger la rationalité économique comme le paradigme de toute rationalité, niant par là la place du politique. Prenant le contre-pied de ces idéologies qui considèrent la guerre comme inutile et à bannir, Freund souligne sa positivité dans la mesure où elle « *est un moyen de conservation* »¹⁸⁹.

¹⁸⁷ *Ibid.* p.602

¹⁸⁸ HOLEINDRE Jean-Vincent, *op.cit.*, p.55

¹⁸⁹ FREUND Julien, *L'essence du politique, op.cit.*, p.606

§2. De l'analyse des invariants de la guerre

Freund va se demander s'il est possible de construire une théorie rigoureuse de la guerre indépendamment des diverses relations circonstanciées d'espace et de temps valables pour tous types de guerre. Et la difficulté se pose : peut-on isoler tout à fait la guerre en tant que phénomène ? La réponse est non.

1. Les invariants identifiés par Freund

Sept invariants transhistoriques de la guerre¹⁹⁰ sont retenus par Julien Freund.

Le premier aspect est l'*antinomie entre guerre et paix* : il n'existe pas de troisième état ni de situation intermédiaire qui viendrait compléter ou dépasser ces deux versions. La guerre comporte une *dimension institutive*¹⁹¹. Elle a, en particulier, permis dans l'histoire l'émergence d'un certain type d'unité politique : l'État. La guerre lui est fondamentalement liée, puisque l'État, en tant qu'il est souverain, en fait un moyen de sa puissance. Selon Freund il ne peut y avoir de guerre sans *ennemi*, la guerre ne pouvant se réaliser dans un cadre apolitique. Entrer en guerre passe obligatoirement par la reconnaissance de l'ennemi. Toute guerre est *offensive*, car elle vise à attaquer une autre unité politique pour lui imposer sa volonté. La guerre a des conséquences *paradoxaes* : destructrices (force, violence) et constructives (rupture fondatrice). La guerre est un *instrument de l'homme pour dominer l'homme*, à côté d'autres instruments comme le pouvoir, l'idéologie ou l'économie. Elle prend la forme d'une lutte pour la maîtrise de l'espace adverse et la protection du sien : le « théâtre d'opération ». Enfin, la *guerre est spécifique par rapport à d'autres formes de lutte* du fait de la mobilisation de moyens qui lui sont propres et qui la différencient d'autres formes d'affrontement.

¹⁹⁰ SCHEHR Sébastien, « La guerre selon Julien Freund », in RAYNAUD Philippe, DELANNOI Gil, HINTERMEYER Pascal, TAGUIEFF Pierre-André, *op.cit.*, pp.46-53

¹⁹¹ FREUND Julien, *L'essence du politique*, *op.cit.* Citant Proudhon : « Comme action formatrice des États, la guerre a donc sa légitimité ; comme arbitre de leurs différends elle a sa compétence : son jugement, n'étant à autre fin que de démontrer de quel côté est la force et d'en assurer la prérogative, est véridique ». p.612

2. Envers et revers de l'approche

Les risques de la démarche

À la suite de Sébastien Schehr, nous pouvons questionner la « fécondité heuristique »¹⁹² de la démarche analytique de Julien Freund. Une orientation ayant pour fondement la volonté de cerner la nature constante de la guerre risque « l'hypostasie d'un modèle historiquement situé de conflits »¹⁹³. En d'autres termes, la représentation freudienne de la guerre semble plutôt figée et elle pourrait être invalidée par l'évolution de l'histoire. Car l'histoire est aussi faite de transformations, de changements de paradigmes qui sont imprévisibles. Les barrières à la compréhension de la guerre tiennent par-dessus tout à sa nature humaine et sociale. La guerre, problème épineux et exigeant, est difficilement perceptible dans son invariance en ce sens que ceux qui s'y penchent ne peuvent faire fi des failles liées à l'incompréhension et à la limitation de l'accès à l'expérience des hommes en la matière. Or, et ainsi qu'il est pour tout homme, ces entraves bornent la pensée de Freund.

Inconséquence de la classification

« La plupart des "constantes" et des "invariants" mis en exergue par Freund ne sont plus tout à fait des catégories opératoires pour penser les conflits armés aujourd'hui »¹⁹⁴. En effet, J. Freund a défini les attributs de ce que l'on peut qualifier de « guerre classique ». Sa vision interétatique est historiquement située, et la guerre a évolué. Cette inévitabilité Freund en avait conscience.

Au regard de l'actualité de la guerre certains aspects de la pensée de Freund sont à nuancer. La fin de la monopolisation de la guerre par les États tend à rendre la guerre interétatique à grande échelle quasiment obsolète. La guerre n'a plus nécessairement cette forme institutionnalisée que décrivait Freund. Comme le souligne Martin Van Creveld, la guerre ne peut plus être pensée dans l'unique cadre westphalien de l'analyse clausewitzienne¹⁹⁵. De nouveaux acteurs paraétatiques sont entrés en scène : guérillas indépendantistes, groupes terroristes, chefs de guerre locaux, mercenaires... Leurs objectifs sont différents dans la mesure où ils ne recherchent pas la puissance, le pouvoir, ne visent pas la conquête, l'appropriation de l'espace mais la reconnaissance, la déstabilisation ou l'accès

¹⁹² SCHEHR Sébastien, *op.cit.*, 2010, p.46

¹⁹³ *Ibid.*

¹⁹⁴ *Ibid.* p.49

¹⁹⁵ VAN CREVELD Martin, *La transformation de la guerre*, coll. « L'Art de la guerre », Editions du Rocher, 1998, p.12

aux négociations¹⁹⁶. Toutefois, il serait exagéré de sonner le glas de la guerre interétatique. Aujourd'hui encore, les querelles de frontières persistent. Mais il est vrai que l'Etat est une figure artificielle, une construction qui peut disparaître. Aussi Julien Freund, à l'image de Raymond Aron, a-t-il toujours pris le soin d'employer le terme « d'unités politiques ». La clé de la question réside dans la légitimité de l'emploi de la guerre : aujourd'hui encore, seul l'État en dispose : « *les actes de violence non étatiques (terrorisme international, guerres identitaires...) ne sont pas considérés comme légitimes, ni par les spécialistes, ni par les Etats, ni d'ailleurs par l'opinion publique* »¹⁹⁷. Ce monopole lui est de plus en plus disputé.

Les détracteurs de Clausewitz s'assemblent pour remarquer une évolution de la guerre qui serait devenue seulement culturelle, ethnique ou religieuse. Martin Van Creveld explique que pour les combattants la guerre est un phénomène en soi et non une continuation de la politique : « *Il n'est pas vrai que la guerre n'est qu'un moyen pour atteindre une fin. Les peuples peuvent aussi choisir tel ou tel objectif comme un prétexte pour se battre. Cela est dû au pouvoir d'inspiration, de fascination et de distraction que porte la guerre* »¹⁹⁸. Cependant, et Freund avait vu juste, la guerre garde une signification politique, dans le sens philosophique du terme.

3. Pourquoi retenir l'analyse de Freund ?

Pressentiments

Freund n'a jamais cherché à établir de typologies à partir de guerres réelles. Son approche, purifiée des errements liés aux démarches constructivistes ou inductivistes, lui permet donc de pressentir certaines évolutions. Il évoque tout d'abord la question des guerres menées par les irréguliers, la guerre des « partisans ». Dans cette nouvelle forme, il voit une remise en cause du système classique des relations internationales fondé sur le droit de la guerre et l'idée de paix. La dérégulation de la violence armée est comprise par Freund très tôt et le pousse à plaider pour la reconnaissance de l'ennemi. Dans ce sens, il souligne les risques de la négation de cette figure : elle tend à forclure la paix et peut avoir pour conséquence une guerre permanente. Mais l'ennemi est-il aussi facilement identifiable aujourd'hui ?

Freund critique aussi les tentatives de justifications morales de la guerre, à l'origine du discrédit de l'adversaire. Les théories de la guerre juste constituent un pas vers une

¹⁹⁶ DE LA TOUANNE Sébastien, *op.cit.*, p.278

¹⁹⁷ *Ibid.* p.279

¹⁹⁸ *Ibid.* p.276

criminalisation de la guerre susceptible de déboucher sur une forme de guerre plus totale encore. Criminaliser l'ennemi est une activité risquée qui aurait pour conséquence de le placer en dehors du rapport contractuel propre aux guerres modernes¹⁹⁹.

Clairvoyance

La guerre est-elle une notion dépassée ? Pour Dario Battistella, le concept de guerre renvoie à l'idée de guerre interétatique, et est par conséquent obsolète. Il lui préfère le terme de « conflit »²⁰⁰. Si les guerres conventionnelles semblent en passe de s'éteindre²⁰¹, la guerre se porte pourtant mieux que jamais. En ce sens, Freund a vu juste : la guerre est un axiome, un principe évident et inaltérable. Encore aujourd'hui, elle est une corde à l'arc des États en recherche de puissance. Signalons aussi que « *la fin annoncée des grands conflits armés n'est pas synonyme d'avènement de la paix éternelle, comme certains l'espéraient, mais elle va de pair avec l'extension des guerres d'escarmouches* »²⁰².

La dimension statique prise en compte, Freund va désormais chercher à étudier comment les caractéristiques de la guerre sont susceptibles d'être altérées, de varier en fonction des circonstances et du contexte. Car la guerre est « *le produit d'une tension entre éléments contextuels (conventions sociales ou culturelles) et "traits persistants" (constantes transhistoriques)* »²⁰³. Elle est l'expression d'une civilisation au même titre que ses œuvres d'art, son système économique ou sa religion et se déroule dans un contexte selon certains usages. Pour mieux la cerner, son étude doit aussi la considérer sous l'angle des conventions de toutes espèces (politiques, économiques, religieuses ou autres...).

Selon Clausewitz, toute guerre repose sur l'intention d'hostilité, c'est-à-dire la désignation de l'autre comme ennemi, désignation qui doit lui être déclarée²⁰⁴. Il s'ensuit que la guerre se fondant sur l'élément intentionnel, est d'abord un problème moral qui s'extériorise par une déclaration. Freund pense au contraire que c'est l'ennemi qui nous désigne : « *L'erreur est de croire que je n'ai pas d'ennemi si je refuse d'en avoir. À la vérité, c'est l'ennemi qui me désigne et s'il veut que je sois son ennemi, je le suis, en dépit de mes propositions de conciliation et de mes démonstrations de bienveillance. Dans ce cas il ne me*

¹⁹⁹ SCHEHR Sébastien, *op.cit.*, p.51

²⁰⁰ BATTISTELLA Dario, « Guerres et conflits dans l'après guerre froide », *La documentation française*, 1998, p.9

²⁰¹ Avec la possession de l'arme atomique, la guerre conventionnelle aujourd'hui prendra la forme d'un holocauste nucléaire

²⁰² MÜNKLER Herfried, *Les Guerres Nouvelles*, Alvik, 2003, p.60

²⁰³ SCHEHR Sébastien, *op.cit.*, p.47

²⁰⁴ CLAUSEWITZ Carl von, *De la guerre*, Paris, Ed.de Minuit, 1995, p.52

reste qu'à accepter de me battre ou de me soumettre à la discrétion de l'ennemi »²⁰⁵. Aujourd'hui l'islamisme a désigné l'Occident comme ennemi²⁰⁶. Mais la réciproque n'est pas vraie partout. Les européens en particulier ne semblent guère décidés à combattre le nouvel ennemi. Cette perte de confiance est-elle un symptôme de la décadence que Freund identifiait déjà ?²⁰⁷

Dès les années 90, Philippe Delmas prédisait un « *bel avenir* » à la guerre, voyant dans leur cause non plus les ambitions des États mais « *leurs faiblesses* », accélérées par les « *principes et les règles du système international* »²⁰⁸. Il s'avère qu'aujourd'hui les États n'ont pas disparu, mais que leurs fragilités engendrent de nombreux conflits.

²⁰⁵ FREUND Julien, *Sociologie des conflits, op.cit.*, p.109

²⁰⁶ FILIU Jean-Pierre, *La véritable histoire d'Al-Qaïda*, Pluriel, Paris, 2011. Al Qaïda désigne deux ennemis à combattre dans le *jihad* global : « *l'ennemi proche* » (le « *musulman infidèle* ») et « *l'ennemi lointain* », « *judéo-croisé* », désignant l'Occident.

²⁰⁷ Pour un développement de Freund sur cette question, se référer à son ouvrage : *La décadence. Histoire philosophique et sociologique d'une catégorie de l'expérience humaine*, Paris, Sirey, coll. « Philosophie politique », 1984, 408 pages

²⁰⁸ DELMAS Philippe, *Le bel avenir de la guerre*, Paris, NRF essais, Gallimard, 1995, p.257

TITRE II.

GUERRE ET
PRAXÉOLOGIE : JULIEN
FREUND POLÉMOLOGUE

PRÉLIMINAIRES

SECTION I. L'ÉTUDE SCIENTIFIQUE DE LA GUERRE

§1. Constituer une science de la guerre

Le sociologue Jean Baechler²⁰⁹ explique qu'établir une science de la guerre requiert trois contributions : philosophique, historique et sociologique. La première sert à définir conceptuellement le terme (la guerre). L'histoire, elle, dégage les occurrences de l'objet dans sa propre matière (une guerre). Enfin, une troisième approche prenant appui sur les deux précédentes est nécessaire afin de déterminer les facteurs explicatifs de l'objet (les guerres, des guerres).

L'expression « science de la guerre » peut désigner la volonté de mener la guerre le plus rationnellement possible, avec une efficacité maximale. Dans ce cas, elle désigne un art, une technique, celui de l'organisation des armées, celui de la stratégie, de la tactique, de l'emploi des outils et de la pratique du combat. C'est sous cette forme qu'elle est enseignée dans les Etats-majors et les écoles militaires. Mais ici cette définition n'est pas viable « *car il n'y a pas de science de l'action, du fait qu'elle est placée sous la contrainte de l'incertitude ontologique des circonstances et des conséquences* »²¹⁰. Le sens qu'il faut donner est celui relatif à la connaissance scientifique d'un objet, la guerre en l'occurrence. « *La science de la guerre est celle des faits de guerre dans l'aventure humaine et non pas celle des opérations à monter et à conduire* »²¹¹. Cette dernière relève des autorités politiques et militaires, alors que la première est construite par les chercheurs qui vont tenter de définir, d'éclairer et d'expliquer ce lieu conceptuel de la guerre.

²⁰⁹ BAECHLER Jean, *Éléments de sociologie de la guerre*,
http://www.resmilitaris.net/ressources/10122/49/3_res_militaris_article_baechler_texte_int_gral.pdf

²¹⁰ *Ibid.* p.1

²¹¹ *Ibid.* p.2

§2. Étudier un objet dynamique

S'il ne peut y avoir de science de l'action efficiente, au sens de J. Baechler, nous pencherons plutôt pour une praxéologie, théorie de la pratique, qui à la fois essaye de saisir les mutations et les phénomènes dynamiques, mais est aussi consciente des limites qu'elle porte en elle-même. « *La praxéologie est une démarche construite (visée, méthode, processus) d'autonomisation et de conscientisation de l'agir (à tous les niveaux d'interaction sociale) dans son histoire, dans ses pratiques quotidiennes, dans ses processus de changement et dans ses conséquences* »²¹². Nous entendons donc la praxéologie comme la science visant à dégager le savoir de l'action et non l'utilisation du savoir pour l'action (*logopraxis*). Toutefois, la praxéologie, dans un aller-retour constant, doit prendre en compte le fait qu'« *On ne peut parler de théorie sans la relier à une pratique - ou alors il s'agit d'un discours abstrait plaqué sur du concret. De même, on ne peut ignorer le retour de la pratique sur la théorie* »²¹³.

Reposant sur l'observation de phénomènes non stables, l'outil praxéologique doit être conscient de ses limites, sans jamais tenter de les dissimuler ni atténuer aucune des contradictions inhérentes à la complexité du sujet. Si la production scientifique rend possible au mieux la prévision de la reproduction de ce qui existe, elle ne permet pas de prévoir ce qui ne s'est encore jamais produit.

L'analyse scientifique de la guerre ne suppose pas d'emprunter une voie aisée. Le Comte de Guibert, un des prédécesseurs de Clausewitz, le rappelait déjà en son temps, dans son *Essai général de tactique* : « *Je dis que la science de la guerre moderne, comparée avec celle des Anciens, est plus vaste et plus difficile. Ce n'est cependant pas qu'elle soit plus parfaite et plus lumineuse sur tous les points* »²¹⁴.

²¹² LHOTELLIER Alexandre et ST-ARNAUD Yves, « Pour une démarche praxéologique », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 7, n° 2, 1994, p.95

²¹³ *Ibid.* p.96

²¹⁴ GUIBERT Jacques, comte de, « Essai général de Tactique », in, *Ecrits militaires, 1772-1790*, Paris, Editions Copernic, 1977, p.77

SECTION II. GUERRE ET SOCIOLOGIE

§1. L'absence d'approche en sciences sociales

De la Première Guerre jusqu'au sortir de la Seconde Guerre mondiale l'approche et l'appréhension de l'élément « guerre » sont particulièrement délaissées par les sciences sociales. Gaston Bouthoul se demande pourquoi « *une véritable étude vraiment objective des guerres (c'est-à-dire menée suivant les véritables normes scientifiques) a tant tardé à se constituer ?* »²¹⁵. A cette interrogation, il tente d'apporter plusieurs réponses. Dans un premier temps, il souligne les effets néfastes de la « pseudo-évidence de la guerre », de l'illusion de sa connaissance. Une science de la guerre ne peut se créer sans surmonter cet aspect : il faut reposer toutes les questions, des plus simples aux plus complexes, afin de se préserver des lieux communs. Puis, il remarque une constante psychologique, « la guerre paraît dépendre entièrement de notre volonté », ce qui constitue un obstacle à son analyse froide et scientifique²¹⁶. Enfin, il dénonce « l'illusionnisme juridique » reposant sur la croyance dans le caractère absolument volontaire et conscient des guerres. L'illustration empirique de cet illusionnisme, il la retrouve dans le droit international.

§2. Utilités et carences d'une analyse sociologique de la guerre

Fruit de la constatation des nombreuses et croissantes problématiques engendrées par la société, la sociologie apparaît au début du 19^{ème} siècle²¹⁷ et se constitue en science autonome. La complexité alliée à l'étendue des phénomènes sociaux présuppose déjà une division du travail dans la recherche. « *Daniel Halévy parlait de l'accélération de l'histoire. Il existe également une sorte d'accélération des phénomènes sociaux, chaque nouveauté se transmettant beaucoup plus rapidement qu'autrefois dans l'ensemble du tissu social* »²¹⁸. Les sociétés modernes sont toujours plus complexes en raison des interconnexions, de la multiplication des institutions, de la rationalisation et des améliorations techniques. La sociologie est la science qui tente de saisir ces mutations affectant les sociétés. Son champ n'est donc ni statique ni un : la diversité des domaines recouverts par la sociologie implique une division de la sociologie en branches spécialisées.

²¹⁵ BOUTHOU L Gaston, *Le phénomène guerre*, Paris, Payot, 1962, p.8

²¹⁶ BOUTHOU L Gaston, *Traité de polémologie. Sociologie des guerres*, Paris, Payot, [1951] 1991, Le polémologue se demande si la guerre est réellement un élément de la volonté. p.9

²¹⁷ Le comte de St-Simon (1760-1825) avec la physiologie sociale, puis son disciple Auguste Comte (1798-1857), sont considérés en France comme les pères de la sociologie.

²¹⁸ FREUND Julien, « L'institut de Polémologie de Strasbourg », *Revue des sciences sociales de la France de l'est*, (Strasbourg), 1975, n°4, p.334

Dans *Paix et guerre entre les nations*, Raymond Aron, constatant qu'il ne peut exister de théorie pure des relations internationales, conclut que « *toute étude concrète des relations internationales est une étude sociologique* »²¹⁹. Il perçoit dans les données constantes de la société internationale, voire de la nature humaine et sociale, les conditions structurelles de la bellicosité. Avec lui nous pouvons conclure sur l'inéluctabilité de l'analyse sociologique de la guerre.

Pour Julien Freund « *La sociologie, science des circonstances, se trouve devant une tâche immense, du fait même qu'elle n'est pas elle-même maîtresse des circonstances. La politique, l'économie, la religion, l'art et la science nourrissent sa réflexion circonstancielle, mais déjoueront inévitablement ses prétentions normatives. Elle n'est qu'une science soumise aux présupposés et aux servitudes de toute science* »²²⁰. Pour être efficiente, elle doit s'accorder avec les approches qui tiennent compte du perpétuel. En effet, les sciences sociales sont incessamment confrontées à la difficulté tenant dans la marge de variabilité qui est inhérente aux faits sociaux. D'ailleurs, un même phénomène social pouvant endosser de multiples aspects, le chercheur, pour les distinguer, est forcé de fournir un effort d'abstraction supplémentaire²²¹.

Retenons avec Morgenthau que « *le but naturel de toute entreprise scientifique est de découvrir les forces sous-jacentes aux phénomènes sociaux* »²²².

²¹⁹ ARON Raymond, *Paix et guerre entre les nations*, 5^{ème} édition revue et corrigée, Paris, Calmann-Lévy, 1962, p.16

²²⁰ FREUND Julien, « Observation sur deux catégories de la dynamique polémogène – De la crise au conflit », *Communications*, 1976, n°25, pp. 110-111

²²¹ PORTERET Vincent, « Lire le *Traité de polémologie* à l'heure du temps de crise et du primat de la sécurité », in KLINGER Myriam (dir.), *Héritage et actualité de la polémologie*, Téraèdre, 2007, p.47

²²² MORGENTHAU Hans Joachim, *Politics among nations, the struggle for power and peace*, 5^{ème} édition, New-York, A.A. Knopf, 1972, 618 pages

CHAPITRE 3

CONTRIBUTION À LA MISE EN PLACE DE LA POLÉMOLOGIE

SECTION I. L'AVENTURE POLÉMOLOGIQUE

Les chemins qui n'ont jamais été empruntés conduisent vers l'inconnu propice aux grandes découvertes. Dans ce sens, la mise en place d'une nouvelle science de la guerre constitue en soi une authentique aventure que catalyse le risque. Contre son temps, la création de la polémologie ne relève pourtant ni de l'équipée ni de l'entreprise hasardeuse.

§.1 Les débuts de la polémologie

Fondée sur l'objet bien précis qu'est la guerre, la polémologie se présente les destinées d'une science institutionnalisée. Malgré le florilège de travaux en la matière, sans cesse croissant, elle peine encore aujourd'hui à se répandre.

1. Création de la polémologie

Gaston Bouthoul

Gaston Bouthoul est un sociologue dont la renommée à l'étranger²²³ compense l'ignorance dont la France l'accable depuis sa disparition en 1980. Ce spécialiste du « phénomène guerre » est né en 1896.

Passé par diverses fonctions, au rang desquelles celle de critique littéraire à la *Revue internationale de sociologie*,²²⁴ puis d'avocat²²⁵, Bouthoul devient en 1924 docteur en droit, après avoir soutenu sa thèse sur *La durée du travail et l'utilisation des loisirs*, à la Faculté de Droit de l'Université de Paris. Enseignant à la Sorbonne il délaisse pourtant la carrière universitaire qui lui est toute tracée. Quand se déclenche la Seconde Guerre mondiale, Bouthoul, appelé sous les drapeaux puis démobilisé en 1945, prend le parti des résistants.

²²³ Dans les pays latins, et en particulier en Espagne. Un des meilleurs spécialistes de Gaston Bouthoul est le professeur Jerónimo Molina. En 2009, il lui dédie un numéro entier de sa revue : *Gaston Bouthoul*, in *Empresas políticas* (Murcie), n° 14, juillet-décembre 2009. Le *Centro Superior de estudios de la defensa nacional* (CESEDEN), rattaché au ministère de la défense espagnole, a par ailleurs publié deux monographies où l'approche polémologique est sollicitée : « *Las nuevas guerras y la polemología* », octobre 2009 et « *La violencia del siglo XXI. Nuevas dimensiones de la guerra* », octobre 2009 :

http://www.sepe.es/speebuscador/buscar.do?q=cache:0Q5aWLO7bgIJ:www.defensa.gob.es/ceseden/Galerias/destacados/publicaciones/monografias/ficheros/111_LAS_NUEVAS_GUERRAS_Y_LA_POLEMOLOGIA.pdf+Buscar%20en%20SEPE...&ie=UTF-8&site=DEF&output=xml_no_dtd&client=default_frontend&access=p&oe=UTF-8

²²⁴ MONTAGNON Guillaume, *Genèse de la polémologie*, dir. Cumin David, Mémoire de recherche, Science-Politique, Université Lyon III, 2010, <http://www.theatrum-belli.com/archive/2011/07/26/genese-de-la-polemologie-memoire-de-guillaume-montagnon.html>, p.10

²²⁵ *Ibid.* « Nous ne possédons pas sa date d'entrée au barreau de Paris. Tout au plus, il l'était déjà en 1928, comme le précise sa qualité de membre et de trésorier à l'Institut international de sociologie dans les annales publiées par ce dernier : « Bouthoul (Gaston), professeur de droit, avocat à la Cour d'appel de Paris, collaborateur de la *Revue internationale de sociologie*, trésorier de l'Institut » p.11

Durant cette sombre période il fréquente de nombreux intellectuels, en particulier des poètes tels Paul Eluard, Aragon, Jean Cocteau ou encore Georges Auric²²⁶.

La création de la polémologie représente pour Gaston Bouthoul l'éclosion d'un nouveau chapitre de la sociologie. Le fondement de sa pensée réside dans une interrogation : pourquoi se répètent les guerres ? Il en tire un article intitulé : « Sur la fonction présumée et la périodicité des guerres », publié dans la *Revue des sciences économiques* en 1939²²⁷. Bouthoul s'efforce d'étudier les conséquences des guerres mondiales, lui qui les a connues dans toute leur horreur. Avec le secours de quelques amis, le voilà fondateur de l'Institut français de Polémologie en 1945²²⁸, qui sera le véhicule de sa pensée. L'œuvre du sociologue reste centrée sur l'étude de la guerre. Sa substance est recueillie dans le *Traité de polémologie*, véritable somme de plus de 800 pages.

La polémologie

Fidèle à son adage, « si tu veux la paix connais la guerre », Gaston Bouthoul forge le vocable « Polémologie ». Julien Freund resitue l'époque : « *Nous sortions alors du cauchemar qu'était la seconde guerre mondiale et Bouthoul pensait qu'il était nécessaire d'analyser de plus près le phénomène de la guerre, pour connaître de façon plus précise tant ses causes que ses effets sur les sociétés* »²²⁹. Étymologiquement, « polémologie » provient du grec *polemos* signifiant conflit, guerre, et du suffixe *logos*, utilisé classiquement pour désigner une science. Bouthoul construit ce néologisme pour faire le distinguo entre les sciences enseignées dans les académies militaires et celle qui se voudrait être la sociologie de la guerre.

La polémologie introduit une rupture avec les approches traditionnelles de la guerre²³⁰, dans la mesure où elle ne ploie pas sous le joug du moralisme, d'une idéologie quelconque ou d'une efficacité convoquée par les recommandations militaires, mais repose sur l'observation rigoureuse, sur une scientificité revendiquée. Comme toute science sociale, la polémologie est créée à partir de la rupture avec la philosophie. Néanmoins, la compréhension du phénomène

²²⁶ BOUTHOU L Gaston, « Le rempart d'Audiberti », *Nouvelle Revue Française*, 1965 : « Dans la maison du regretté René Laporte se réunissaient la Poésie et la Résistance. Nous y rencontrons Aragon, Georges Auric, Jean Cocteau, Paul Eluard, Claude Roy, Pierre Seghers, André Verdet et bien d'autres » p.1053

²²⁷ KLINGER Myriam (dir.), *Héritage et actualité de la polémologie*, Téraèdre, 2007, p.11

²²⁸ Cf. Titre II, Chapitre 3, Section I, §2, 2.

²²⁹ FREUND Julien, « L'institut de polémologie de Strasbourg », *Revue des sciences sociales de la France de l'Est*, (Strasbourg), 1975, n°4, p.333

²³⁰ KLINGER Myriam (dir.), *op.cit.*, pp.11-12

guerre ne peut se satisfaire d'une demi-analyse. L'apport de Freund prend tout son sens : il réconcilie et agrège les deux approches.

Précision sémantique

La signification du mot polémologie demeure obscure pour nombre de contemporains. Les uns s'y réfèrent en permanence, voyant en elle toute « science de la guerre »²³¹, et les autres y incluent jusqu'à l'étude statistique de la violence routière. Dans ce mémoire « polémologie » se réfère expressément à la science mise en place par Bouthoul et Freund, et non au mot-valise où sont rangées toutes sortes d'acceptions. Déjà, Gaston Bouthoul insistait sur la différence entre « science de la guerre », comme conçue en 1945, à savoir dans le cadre des relations internationales, et polémologie²³².

2. Raisons et finalités de la polémologie

Objectifs

La guerre est le « renversement de toutes les valeurs »²³³ et « la plus marquante de toutes les formes de passage concevables dans la vie sociale »²³⁴. La polémologie part du constat que les forces créatrices de l'homme ont été dépassées par ses forces destructrices. De la proscription à l'analyse de la guerre il y a un fossé que les polémologues se proposent de combler.

L'intention qui préside aux destinées de la polémologie ambitionne d'établir une sociologie de la guerre. Cela requiert d'étudier ses facteurs déclenchant en toute neutralité axiologique et de comprendre le phénomène dans sa cyclicité, ses formes et ses effets. Gaston Bouthoul désire trouver les fonctions de la guerre afin d'y substituer des actes moins sanglants.

La polémologie s'intéresse à l'étude des comportements et en particulier aux évolutions des « impulsions belliqueuses » en parallèle avec celles de la société. Car pour Bouthoul : « la guerre est un phénomène dont les aspects se modifient considérablement selon les types de

²³¹ HUYGHE François-Bernard, « Polémologie : au risque de la nécrologie », *Médium*, 2 juin 2010 : http://huyghe.fr/actu_209.htm L'auteur souligne que : « Certes, le vocable polémologie est traduit dans d'autres langues, employé par des universités ou des centres belges, allemands ou latino-américains. Mais "polemologia" ou "polemology" sont synonymes de «relations internationales et risques de conflits», loin du dessein initial : analyser la guerre comme constante de l'histoire de notre espèce ». Consulté le 7 avril 2012, 16h

²³² BOUTHOU L Gaston, *Traité de polémologie, op.cit.*, « Or, le propre de la polémologie est qu'elle évite ces domaines [approches politiques et juridiques des conflits] et s'en tient à l'approche sociologique portant essentiellement sur l'analyse des facteurs de guerres, sur les conjonctures et les pulsions belligènes », p.535

²³³ *Ibid.* p.16

²³⁴ *Ibid.* p.7

sociétés »²³⁵. L'impulsion belliqueuse, selon Bouthoul, réside dans la dimension violente du groupe, que le dirigeant du politique doit assumer ou approuver. Il la définit comme « *un état d'âme collectif qui pousse la majorité des membres du groupe à désirer la guerre ou tout au moins à en accepter l'idée* »²³⁶. Mais contrairement à l'agressivité, passagère, l'impulsion belliqueuse est généralisée. Bouthoul postule donc pour l'existence d'une propension naturelle à la violence chez l'homme²³⁷.

L'objectif de la polémologie est non seulement d'identifier les structures humaines et sociales du phénomène guerre (psychologiques, pathologiques, comportementales...), mais aussi comprendre le pourquoi de ses réitérations. Pour cela, le premier polémologue cherche à doter la sociologie des outils adéquats pour l'étude de la guerre.

Méthode

Comme tout objet à vocation scientifique, la polémologie est construite par son concepteur selon une méthode bien définie.

Cette nouvelle science s'enracine dans la sociologie dynamique, c'est-à-dire l'étude des variations des sociétés, des formes qu'elles présentent, des facteurs qui les causent ou qui leur correspondent et des manières dont elles se produisent. À travers la sociologie dynamique Bouthoul revisite le phénomène guerre, même s'il est conscient que son analyse ne peut se défaire des impératifs de la sociologie statique. La polémologie recherche les facteurs belligènes des conflits à travers la construction d'un idéal type, le développement d'outils sociométriques et la mobilisation de toutes les matières²³⁸ (économie, art militaire, démographie, psychologie collective, religion...).

Dans *Le phénomène guerre*, Gaston Bouthoul dresse les grands traits de la méthode polémologique²³⁹ que nous qualifierons de déductive. Elle procède d'abord de la description des faits matériels, « *les comportements vus de l'extérieur* » et des phénomènes psychiques, l'« *intentionnalité* », pour se pencher ensuite sur l'étude de l'« *explication* » qui en a été élaborée à deux niveaux : celui de l'historien, qui considère *une* guerre en particulier, puis

²³⁵ *Ibid.* p.23

²³⁶ *Ibid.* p.411

²³⁷ PORTERET Vincent, « Lire le *Traité de polémologie* à l'heure du temps de crise et du primat de la sécurité », in KLINGER Myriam, *op.cit.*, p.53

²³⁸ BOUTHOU L Gaston, *Traité de Polémologie, Sociologie des guerres, op.cit.* Gaston Bouthoul développe sa conception des « *traits principaux d'une méthodologie de la guerre* », pp. 18-25

²³⁹ BOUTHOU L Gaston, *Le phénomène guerre, op.cit.*, Bouthoul qualifie cette méthode, développée de la page 21 à 31, « *d'étude des comportements* » p.23

celui des philosophes (théologiens, métaphysiciens, moralistes), qui ont décrit *la* guerre en tant que phénomène. Dès lors, un classement des faits est opéré dans les grandes catégories identifiées par le chercheur. À ce stade, les catégories sont isolées par une première interprétation que soutiennent des outils mathématiques (statistiques, indices, pondération, coefficients...). Ces données sont utilisées dans la constitution d'hypothèses permettant « *d'entrevoir quelles peuvent être les fonctions que remplissent les guerres dans les équilibres sociaux* », puis de questionner leur périodicité. L'objectif méthodologique final étant l'établissement d'une typologie des guerres qui tient compte des « *dosages* » divers et des combinaisons originales des éléments fondamentaux (regroupés dans de « *grandes catégories* »), à l'œuvre dans chaque type de guerre.

Cette méthode comporte toutefois un risque inhérent : celui de l'abstraction. En effet, la classification basée sur un recensement rigoureux des faits de violence²⁴⁰, comporte en-elle-même ses limites : la réalité de la guerre, ses multiples formes en font un phénomène difficile à catégoriser. Julien Freund va apporter l'expérience et la méthode qui sont la sienne. En rappelant la place centrale du politique dans chacun de ses articles pour la revue *Études polémologiques*, Freund ouvre la voie à une « *ligne de recherche différente, qui n'est pas centrée sur le seul moment du conflit armé* »²⁴¹.

Bouthoul a conçu un véritable projet intellectuel ainsi qu'une épistémologie pour sa science, qu'il développe dans son œuvre et applique à l'Institut Français de Polémologie²⁴².

3. Une science de la guerre ?

Vicissitudes et mésaventures de la polémologie

Comme le souligne Guillaume Montagnon²⁴³, la polémologie s'implante difficilement en France, comme beaucoup de sciences sociales nouvelles l'ayant précédée. Au départ, elle pâtit du manque de reconnaissance de la sociologie et de ses problèmes de légitimité dans l'Université. Aujourd'hui, seules les universités de Lyon III et de Strasbourg dispensent des enseignements en la matière. Guillaume Montagnon fait un parallèle avec la difficile institutionnalisation de la géopolitique. L'acceptation de cette dernière comme une science a

²⁴⁰ BOUTHOU L Gaston, « Les baromètres polémologiques », *Études polémologiques*, n°1, juillet 1971. Dans le cadre de la polémologie sont développés des « baromètres polémologiques » qui sont des calendriers des violences collectives établis dans l'espoir de distinguer des cycles dans l'hostilité, pp. 1-27

²⁴¹ KLINGER Myriam, « *Études polémologiques (1971-1990) : vicissitudes de la revue de l'Institut Français de Polémologie* » in KLINGER Myriam (dir.) *op.cit.*, p.36

²⁴² Cf. Titre II, Chapitre 3, Section I, §2, 2.

²⁴³ MONTAGNON Guillaume, *op.cit.*, p.16

fait l'objet de nombreuses contestations et des précurseurs français, comme le géographe Pierre Vidal de la Blache, ont été ignorés de leurs pairs. En effet, d'origine allemande, cette science avait subi un foisonnement sous le nazisme. Ce fait a été considéré comme un argument recevable pour tout simplement la bannir. La question de la polémologie s'intègre dans un cadre qui n'est pas tout à fait différent : s'il n'est pas question de nazisme, il s'agit ici de traiter de la « guerre », un sujet qui ne fait pas l'unanimité. Effectivement, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le traumatisme encore récent pousse certains à rejeter totalement l'étude de la guerre afin de la remplacer par celle de la paix. Freund décrit cette difficulté : « celui qui essaie d'analyser sociologiquement [la guerre] s'expose à passer immédiatement pour un réactionnaire, à tout le moins pour un être insensible et détaché de toute compassion humaine »²⁴⁴.

De l'institutionnalisation

La polémologie est-elle une science ? Si elle n'est pas acceptée par tous²⁴⁵, elle sera cependant ici mobilisée, car étant fondamentale pour une compréhension globale de l'analyse de la guerre de Julien Freund.

Toute science se définit par un domaine d'étude délimité (consensus ontologique) et une démarche scientifique reconnue (consensus épistémologique), double identification qui ne fait pas l'unanimité en matière de polémologie. Une science existe aussi en tant que ceux qui la pratiquent sont d'accord pour dire qu'elle existe et la faire vivre. Cinq critères pour une science sont retenus par Guillaume Montagnon : scientificité, diffusion de la connaissance (relais médiatiques), légitimation (public), formation (universitaire) et autonomisation (du fondateur). À ceux-ci, en s'inspirant de Dario Battistella²⁴⁶, nous nous permettrons d'en ajouter un sixième qui est le critère contradictoire. Dario Battistella souligne l'existence de nombreux débats inter-paradigmatiques ayant secoué le domaine des relations internationales. À notre sens, un des critères de l'acceptation de la polémologie comme une science réside dans le fait qu'elle peut faire l'objet de perceptions contradictoires en son sein. Et c'est là que Julien Freund joue un rôle important. En développant, sans les dévoyer, ses propres théories dans un cadre forgé par un autre penseur, il lui donne une certaine légitimité objective. Loin

²⁴⁴ FREUND Julien, *Sociologie du Conflit*, Paris, PUF, coll. « La politique éclatée », 1983, p.344

²⁴⁵ La désuétude dans laquelle est tombé ce concept le prouve.

²⁴⁶ BATTISTELLA Dario, *Théories des relations internationales*, 3^{ème} édition mise à jour et augmentée, Presses de la fondation nationale des Sciences-Politiques, 2009

des débats inter-paradigmatiques secouant la théorie des Relations Internationales²⁴⁷, la polémologie est toutefois maniée par des acteurs dont les conceptions peuvent diverger.

La polémologie acquiert une aura internationale avec la participation au congrès de Sociologie d'Évian, en 1966²⁴⁸. Cette présence « *amorce la véritable reconnaissance de la polémologie comme discipline scientifique naissante* »²⁴⁹. Déjà, la question du conflit apparaît comme essentielle et crée de nombreux débats.

²⁴⁷ *Ibid.* Selon Battistella, en matière de Relations Internationales, les différents paradigmes peuvent se regrouper dans les trois catégories suivantes, identiques à celles des trois traditions de la philosophie politique : réalisme, libéralisme et approches générales minoritaires (transnationalisme, marxisme puis approches radicales et constructivistes). Même s'il n'y a pas d'égalité entre ces paradigmes, tous se sont construits contre le paradigme originel : le réalisme.

²⁴⁸ DE REALS Marie, « VI^{ème} congrès mondial de Sociologie (Évian, 4-11 sept. 1966) », *Revue française de sociologie*, 1966, 7-4. pp. 532-534. Ce congrès est organisé par l'association internationale de sociologie, sous le patronage de l'UNESCO.

²⁴⁹ KLINGER Myriam, *op.cit.*, p.29

§2. La rencontre de deux penseurs : Julien Freund et Gaston Bouthoul

Le croisement de deux pensées magistrales augure du meilleur pour leur création.

1. Une amitié intellectuelle

« *L'amitié de Bouthoul et Freund remonte aux années 40. Sans doute fut elle motivée par nombre d'affinités intellectuelles, mais aussi idéologiques* »²⁵⁰. Comme le décrit Hervé Savon, Gaston Bouthoul est « *un non-conformiste tranquille* »²⁵¹. Au même titre que Julien Freund, l'université semble constituer un carcan à sa liberté. Les deux hommes se ressemblent dans la mesure où ils ne se satisfont pas des conventions de leur temps. Ils n'ont de cesse que de chercher à dépasser les *a-priori*, les connaissances partielles ainsi que les vérités orientées. Ce chemin à rebours du politiquement correct les mène vers un certain ostracisme préjudiciable à une réception plus large de la polémologie.

Profondément marqués par la Seconde Guerre mondiale, tous deux ont épousé la Résistance. Toutefois, la manière dont Gaston Bouthoul est entré dans la Résistance ainsi que le rôle qu'il a joué en son sein reste méconnu. Il n'en demeure pas moins que dans une lettre du 5 septembre 1970, il raconte : « *j'ai commencé la polémologie au plus noir de la guerre, en 1942 — et je ne jouais pas les Olympiens : j'étais dans la Résistance, avec mon ami René Laporte* ». ²⁵²

À l'issue de cette épreuve, l'un et l'autre sont conscients de la nécessité d'étudier la guerre, même si leurs objectifs divergent. Julien Freund témoigne d'un profond respect pour Bouthoul : il a trouvé dans la polémologie la science qu'il se proposait de fonder et de développer. Il lui dédie d'ailleurs, ainsi qu'à sa femme Betty, son ouvrage *Sociologie du conflit*.

Entre ces deux hommes, il convient d'admettre une certaine communauté de destinées faisant de leurs œuvres prolifiques respectives des chefs d'œuvres aujourd'hui négligés.

²⁵⁰ SARFATI Georges-Elia, « De la sociologie des guerres (Bouthoul) à la sociologie du conflit (Freund). Quelques remarques sur une dette intellectuelle méconnue », in RAYNAUD Philippe, DELANNOI Gil, HINTERMEYER Pascal, TAGUIEFF Pierre-André, *Julien Freund, La dynamique des conflits*, Paris, Berg International, 2010, p.37

²⁵¹ SAVON Hervé, « Bouthoul Gaston, (1896-1980) », *Encyclopédie Universalis*, disponible à : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/gaston-bouthoul/> (consulté le 04 avril 2012 à 10h41)

²⁵² BOUTHOU L Gaston, « Lettre datée du 5 septembre 1970 », *Etudes polémologiques*, n°24, juin 1981, p.12

2. Institut Français de Polémologie et publications

Pour véhiculer leurs idées, Freund et Bouthoul participent conjointement à la création d'un Institut et à la diffusion d'études.

L'Institut Français de Polémologie

L'institut français de polémologie est érigé par Gaston Bouthoul avec Louise Weiss²⁵³, son ami René Laporte²⁵⁴ et Julien Freund en 1945. Pour des raisons d'indépendance, il est convenu d'en faire une association fondée sur le régime de la loi du 1^{er} juillet 1901. Doté de peu de moyens, l'Institut se fait connaître par les ouvrages et articles que ses membres font paraître dans diverses revues²⁵⁵. Cependant, le mouvement peine à s'étendre et Bouthoul le regrette : « pendant de longues années, je me suis heurté au mur de silence. J'aurais préféré que l'on me critique ou que l'on me réfute. C'était si j'ose dire, le "Test de la Sourde Oreille" démontrant combien il est difficile à l'homme de "reconsidérer" les problèmes de la guerre et d'adopter une attitude nouvelle à leur égard »²⁵⁶. Toutefois, l'Institut parvient à obtenir des subventions du ministère de la Défense sans perdre pour autant son indépendance. L'activité de l'association croît sans cesse : « création d'une bibliothèque, d'un service de documentation, constitution d'un réseau de correspondants en France et à l'étranger, comité d'honneur avec des noms prestigieux [...] organisation de cours de polémologie à l'EHESS notamment, participations à des colloques, sollicitations journalistiques et politiques »²⁵⁷.

L'IFP bat de l'aile et tombe en désuétude avec la mort de Gaston Bouthoul. L'association est dissoute en 1993.

Les revues

La création puis la publication des revues *Études polémologiques* et *Guerres et Paix* marquent l'âge d'or de la polémologie.

Guerres et Paix est une revue trimestrielle que fait paraître l'Institut Français de Polémologie. Y sont analysées les « situations belligènes »²⁵⁸ dans le cadre de calendriers sur l'agressivité.

²⁵³ Louise Weiss (1893-1983), journaliste, écrivain et femme politique. Infirmière pendant la Première Guerre, elle est marquée par son horreur.

²⁵⁴ René Laporte (1905-1954) est un poète et romancier, ami de longue date de Freund et Bouthoul

²⁵⁵ MONTAGNON Guillaume, *op.cit.*, cite plusieurs revues : *Nouvelle revue française*, *Planète*, *Revue de Paris*, *Crapouillot*, *Janus* p.59

²⁵⁶ *Ibid.* Cette citation est tirée de « Coll., *Hommage à Gaston Bouthoul*, Montegnée, 1962, (non paginé) »

²⁵⁷ *Ibid.* p.61

²⁵⁸ Institut Français de Polémologie, « Une méthode de recherche », *Guerres et Paix*, n°1, 1966, p.14

Elle voit le jour grâce aux subventions de l'Etat accordées par Pierre Mesmer, en 1966. Au total, dix-sept numéros seront publiés jusqu'en 1970. Avec cette revue, l'association prend une dimension internationale, puisqu'elle est publiée et traduite à l'étranger. La revue diffuse des idées engendrant de nombreux débats, assurant, à l'époque, un certain prestige aux fondateurs de la polémologie.

Études polémologiques est diffusée régulièrement jusqu'en 1978, puis aléatoirement jusqu'en 1986. Après 1990, elle est diluée dans la revue *Culture et conflits*, traitant de sociologie politique internationale²⁵⁹. A l'occasion du numéro d'ouverture apparaissent les premiers instruments de mesure polémologiques. Freund a beaucoup collaboré à cette revue. Il y a apporté l'essence de sa réflexion sur le conflit avant de publier sa *Sociologie du conflit*. *Études polémologiques* est aussi internationale : elle compte de nombreux correspondants à l'étranger. C'est avant tout une revue transdisciplinaire où se côtoient philosophes, psychanalystes, militaires... autant d'intervenants qui rendaient sa classification universitaire ou médiatique impossible.

3. Polémologie : un chapitre refermé ?

La personnalité des deux hommes a beaucoup joué dans la réputation de la polémologie. S'ils ont refusé d'intégrer le moule médiatique, universitaire et parisien pour faire avancer leurs idées, cela ne rend que plus honnête et attirant leur projet.

L'institut de Polémologie de Strasbourg

En 1970 Freund fonde l'Institut de Polémologie de Strasbourg (IPS), antenne alsacienne de l'IFP. Aujourd'hui encore l'IPS est « *le seul institut universitaire de ce genre en France, donc l'une des originalités de l'Université des sciences humaines de Strasbourg* »²⁶⁰. Il délivre un certificat de polémologie, qui fait partie des certificats à option de la maîtrise de sociologie. La création d'un tel institut répond à un souci de diversification des sciences sociales. Introduteur de la pensée de Bouthoul à l'université de Strasbourg, Julien Freund va faire de l'IPS un cadre pour prolonger ses travaux de philosophie politique par la théorie sociologique²⁶¹ développée dans l'entreprise polémologique.

²⁵⁹ HUYGHE François-Bernard, *op.cit.*

²⁶⁰ FREUND Julien, « L'institut de polémologie de Strasbourg », *op.cit.*, p.333

²⁶¹ HOLEINDRE Jean-Vincent, « Penser la ruse avec Julien Freund », in KLINGER Myriam, *op.cit.*, p.55

Échec de la polémologie ?

« Dans les années 70, la discipline ne s'inscrivait pas dans un schéma de lutte des classes, dans les années 80, elle ne parlait pas des droits de l'homme. Dès les années 90, elle est devenue confidentielle »²⁶². Aujourd'hui, l'IFP et ses publications ont disparu. Faut-il faire le constat de l'échec de la discipline ? Il est vrai que Bouthoul n'a pas trouvé de repreneur. Et Julien Freund ne pouvait être ce disciple puisqu'il développait une conception personnelle de la polémologie en fonction des projets qui lui tenaient à cœur. Il est un continuateur, peut-être, mais éloigné et dont l'approche est plus vaste. La polémologie a souffert de s'être uniquement identifiée à son fondateur. Elle apparaissait comme trop « française » et archaïque. Les polémologues ont toujours refusé de céder aux évolutions de leur temps, à l'avènement de la société spectacle et des commentaires à chaud. Cela leur a été préjudiciable ? Sans doute. Freund ne pouvait être cette courroie de transmission entre la polémologie et le monde universitaire parisien. Sa pensée a souffert des handicaps qui font obstacle aux réputations intellectuelles sérieuses en France : « provincialisme alsacien, aristotélisme affiché, sulfureuses références à Carl Schmitt, aucun jargon, refus de la mode exacerbé jusqu'à arborer un béret basque »²⁶³.

Démiurge de la polémologie, Bouthoul en est aussi le fossoyeur : il n'a pas su prévoir sa succession. Pour autant, en partie grâce à Freund, les portes de la polémologie ne sont pas définitivement closes. Car « le père n'a pas été tué ni revisité, il a simplement été oublié »²⁶⁴.

²⁶² HUYGHE François-Bernard, *op.cit.*

²⁶³ *Ibid.*

²⁶⁴ MONTAGNON Guillaume, *op.cit.*, p.71

SECTION II. CONVERGENCES ET DIVERGENCES

Cette partie n'ambitionne pas l'exhaustivité qu'exigerait une analyse fouillée de la pensée du fondateur de la polémologie²⁶⁵. Il s'agit d'aller plus profondément dans ce qui rassemble et oppose Freund à Bouthoul, relativement à leur perception de la guerre.

§1. Visées communes

Les deux hommes se rapprochent par une ambition intellectuelle que nourrit le choix d'un objet d'étude commun.

1. Nécessité d'étudier scientifiquement la guerre

Les deux hommes s'assemblent par leur idée de départ : la notion de conflit est insuffisamment traitée en sciences sociales. Pourtant, selon Freund : « *elle couvre l'ensemble des activités humaines et sociales en même temps qu'elle dépeint les troubles et les ruptures qui ébranlent chacune d'elles* »²⁶⁶.

Bouthoul et Freund veulent participer à la mise en place d'une discipline bien spécifique, qui « *cherche avant tout à analyser la société par l'étude des conflits qui la travaillent* »²⁶⁷. Car l'agressivité est au cœur du vivant, elle suscite l'animosité elle requiert donc d'être étudiée scientifiquement plutôt que condamnée moralement.

Prolongeant à leur manière Clausewitz, c'est pourtant moins en réalistes qu'en phénoménologues que les deux amis étudient la guerre. Bouthoul remarque l'existence d'un « *certain nombre de caractères constants* »²⁶⁸ constitutifs du phénomène guerre, en termes psychologiques, économiques et démographiques. À cet égard, Freund rend hommage à sa clarté méthodologique.

Leur démarche s'inscrit un constat analogue : il faut s'éloigner du trouble que la guerre a provoqué dans leurs expériences personnelles, pour atteindre le regard froid que seule l'analyse scientifique autorise.

²⁶⁵ Pour un aperçu plus profond de la pensée de Bouthoul, le lecteur pourra se référer au précité mémoire de Guillaume Montagnon.

²⁶⁶ FREUND Julien, *Sociologie du conflit*, op.cit., p.6

²⁶⁷ HOLEINDRE Jean-Vincent, op.cit., p.57

²⁶⁸ BOUTHOU L Gaston, *Le phénomène guerre*, op.cit., p.24

2. Effets de la guerre

Dès ses balbutiements, la polémologie tient compte de l'étude des « effets » de la guerre. L'initiateur du projet, Bouthoul, développe cette idée autour de la notion de « fonctionnalité » de la guerre : quels effets, quelles modifications ce phénomène produit-il après coup sur les structures sociales ? Comme nous l'avons vu, chez Freund la guerre a pour conséquence essentielle la « destruction créatrice ». Bouthoul préfère parler d'une « *institution destructrice volontaire* »²⁶⁹ ayant des répercussions aussi bien sur le plan économique que sur le plan humain. De cette affirmation ressort sa thèse principale selon laquelle la guerre a un rôle démographique qu'il identifie dans l'infanticide différé²⁷⁰. Plutôt que d'être tués ou mourir en bas-âge, les enfants décèdent plus tard, à l'adolescence ou au début de leur âge adulte, en raison de la guerre. D'après Bouthoul, la masse trop importante que peut constituer la jeunesse au sein d'une même société engendre des pressions dont l'aboutissement prend la forme d'une agressivité collective. Pour remplir ce rôle, alors que les progrès de la médecine font vivre plus longtemps, « *la guerre est conduite à se substituer à des institutions destructrices qui tuaient des populations très jeunes* »²⁷¹. La guerre a aussi un rôle économique puisqu'elle empêche l'étouffement des sociétés dans une abondance de biens. Par la destruction de l'accumulation et des stocks, la guerre instruit une dynamique de création.

Bouthoul souligne que les séquelles de chaque guerre, effets incontestables de l'objet, se retrouvent dans l'augmentation de la mortalité : « *toute guerre est un conflit sanglant qui fait des victimes, soit directement sous la forme de combattants tués au cours des batailles, soit indirectement en provoquant le décès de non-combattants volontairement massacrés ou victimes des privations et des dévastations* »²⁷². Ne s'arrêtant pas à cette constatation Bouthoul expose que toute guerre comporte une intention implicite de sacrifier des vies. En tant qu'institution qui détruit consciemment, la guerre ne doit pas être confondue avec d'autres phénomènes qui détruisent involontairement : épidémies, famines, maladies... Sa fonction est double : empêcher l'augmentation des naissances et diminuer le nombre de survivants. Comme la guerre est l'un des phénomènes sociaux les plus réguliers et les plus

²⁶⁹ BOUTHOU L Gaston, *Le phénomène guerre, op.cit.*, p.113

²⁷⁰ *Ibid.* p.109

²⁷¹ MONTAGNON Guillaume, *op.cit.* Les institutions destructrices dont il s'agit ici sont par exemple les travaux aux champs ou encore les sacrifices humains, p.45

²⁷² BOUTHOU L Gaston, *op.cit.*, p.99

constants, Bouthoul présume donc que cette fonction démographique est une fonction sociale stable.

Cette interprétation de la « fonction », tirée de la biologie, prête cependant à controverse. Selon Bergson, cette notion doit être employée « *chaque fois qu'il y adéquate d'un organe à sa fin* »²⁷³. En reconnaissant une « fonctionnalité » à la guerre, Bouthoul signifie donc qu'elle dispose de fins propres qui résident dans l'accomplissement de ses fonctions. Ce qui l'amène à conclure : « *la guerre est une fin qui se déguise en moyen* »²⁷⁴. Or, rappelons-le, Julien Freund s'oppose à cette conception de l'existence de fins absolues qui seraient intrinsèques à l'objet. Pour lui seul le politique confère à la guerre ses buts ultimes. S'accordant sur l'effet oxymore « destruction-crédation » de la guerre, les deux penseurs se séparent sur la « fonction ».

3. Critique de l'utopie pacifiste

À l'époque de la création de la polémologie, les écrits portant sur la guerre sont déjà majoritairement le fait des pacifistes, ce qui entraîne une position fataliste et une pathologie sociale. Freund prolonge Bouthoul sous le rapport de la critique des utopismes pacifiques et de leurs miroitements juridiques.

Les « Peace-Research »

Les avancées de Bouthoul ont trouvé de nombreux échos hors de France, en particulier aux Etats-Unis et en Angleterre. Les pays anglo-saxon développent cependant une approche différente : l'irénologie, c'est-à-dire l'étude de la paix ou « *Peace-Research* ». En principe le but de l'irénologie est le même que celui de la polémologie, seule la méthode diffère. « *Les spécialistes de l'irénologie étudient la paix en lui conférant la dignité morale d'une construction ou dominant les bons sentiments* »²⁷⁵.

Bouthoul dénonce la « *sociolâtrie* »²⁷⁶, Freund critique les « *sociogogues* »²⁷⁷, moitié sociologues, moitié démagogues qui, comme Johann Galtung²⁷⁸, détournent les usages de la science à des fins idéologiques. Or, comme Bouthoul, Freund est conscient du fait que la

²⁷³ Cité in BOUTHOU L Gaston, *Le phénomène guerre*, Paris, Payot, 1962, p.24

²⁷⁴ BOUTHOU L Gaston, *L'infanticide différé*, Paris, Hachette, 1970, p.141

²⁷⁵ FREUND Julien, *Sociologie du conflit*, op.cit., p.57

²⁷⁶ BOUTHOU L Gaston, *Histoire de la sociologie*, Paris, PUF, 1950, p.96

²⁷⁷ FREUND Julien, « L'institut de polémologie de Strasbourg », op. cit., p.334

²⁷⁸ Johann Galtung est le représentant majeur du courant irénologique. Freund attaque souvent ses conceptions de la guerre et de la paix, les jugeant idéologiques et moralisatrices.

sociologie ne doit pas être utilisée comme un outil pour bâtir une société parfaite. Les deux hommes partagent en cela une vision identique de l'homme de science : le scientifique n'a pas pour vocation première d'enseigner une doctrine qu'il juge meilleure que l'autre, mais de donner du sens à l'affrontement qui oppose les courants et d'enquêter sans fin pour « *saisir la complexité du réel et transmettre ses connaissances à qui veut les entendre* »²⁷⁹.

L'irénologie s'organise comme une véritable concurrente internationale qui dénonce à cor et cri l'archaïque « polémologie à la française ». L'archétype irénologique se retrouve dans le discours du norvégien Johann Galtung. Celui-ci place sur le même plan conflit collectif armé, élitisme, sexisme, ethnocentrisme, racisme, classisme, agéisme (préjugés basés sur l'âge), violence écologique contre la Nature, comme autant de symptômes de la domination et des contraintes privant l'individu d'épanouissement²⁸⁰. Cette pseudo-science tente de recenser toutes les causes externes de la violence, qu'elles soient structurelles ou culturelles. Bien souvent cela aboutit à une dénonciation idéologique des contraintes et nécessités qui pèsent sur l'homme par des vocables qui relèvent plus de l'anathème que de la controverse scientifique. « *Plus environnementaliste, plus confiante en la nature humaine, l'irénologie tend plus naturellement à dissoudre la spécificité de la guerre au sein de toutes les dominations* »²⁸¹. Cette approche, chère aux ONG, ne voit la guerre que comme le fruit pourri de l'exploitation et de l'impérialisme, un objet qu'il faut nécessairement détruire afin de favoriser l'avènement d'un monde où les ressources sont mieux partagées.

Pacifisme polémogène et fictions juridiques

Freund retrouve chez Bouthoul l'idée qu'il développait, selon laquelle le pacifisme est polémogène, car « *les buts de la guerre sont les mêmes que ceux de la paix* »²⁸². À l'origine de la polémologie demeure une incompréhension majeure, un questionnement perpétuel pour les deux hommes : pourquoi l'homme, désirant si ardemment la paix, reste-t-il fasciné par la guerre ?

Comme le souligne ironiquement F-B Huyghe : « *Dans le monde anglo-saxon, entre la peace research (bonnes intentions) et les conflict studies (bonnes recettes), peu de place*

²⁷⁹ HOLEINDRE Jean-Vincent, « De la guerre au conflit. Sur l'œuvre polémologique de Julien Freund », in, RAYNAUD Philippe, DELANNOI Gil, HINTERMEYER Pascal, TAGUIEFF Pierre-André, *op.cit.*, p.57

²⁸⁰ HUYGHE François-Bernard, « Polémologie, irénologie, quelle guerre ? » : http://huyghe.fr/actu_219.htm
9 décembre 2011, consulté le 24 avril 2012 à 15h07

²⁸¹ *Ibid.*

²⁸² FREUND Julien, *Sociologie du conflit*, *op.cit.*, p.59

*pour la polémologie (bonnes questions) »*²⁸³. Cette remarque rejoint Bouthoul lorsqu'il dénonce l'ensemble des fictions juridiques dans l'ouvrage *Huit mille traités de paix*²⁸⁴. À l'origine de nombreuses institutions internationales dont l'objectif est de promouvoir la paix, ce n'est pas un sain questionnement qu'il faut retrouver mais de bons sentiments. Ce n'est certainement pas ce royaume qui peut commander l'anarchie internationale. En outre, Bouthoul précise que la guerre ne peut être résolue par le droit et les traités internationaux : ces formes passent quand la guerre, elle, reste.

D'après Freund, « *Du moment que le monde est divisé en une pluralité d'unités politiques indépendantes, maîtresses de leur politique étrangère, un système international de sécurité restera toujours précaire* »²⁸⁵. C'est la paralysie inhérente aux institutions juridiques internationales comme la SDN ou l'ONU qu'il veut ici pointer du doigt. Car la sécurité collective passe par le maintien d'un *statu quo* à l'échelle mondiale que les unités politiques, instables et mouvantes par nature, remettent constamment en cause. La puissance leur appartient, et non aux organisations internationales ; or « *Qu'est-ce-que le droit sans force ?* »²⁸⁶.

²⁸³ HUYGHE François-Bernard, HUYGHE François-Bernard, « Polémologie : au risque de la nécrologie », *Médium*, 2 juin 2010 : http://huyghe.fr/actu_209.htm, consulté le 7 avril 2012 à 16h.

²⁸⁴ BOUTHOU L Gaston, *Huit mille traités de paix*, Paris, René Julliard, 1948, 249 pages

²⁸⁵ FREUND Julien, *L'essence du politique*, op.cit., p.629

²⁸⁶ *Ibid.* p.630

§2. Désaccords

Freund et Bouthoul ne partagent cependant ni les mêmes approches théoriques ni les mêmes desseins. La méthode et l'intention finale les séparent. Peut-être Freund est-il plus pessimiste que Bouthoul dont les analyses restent teintées d'un optimisme scientifique.

1. La guerre est-elle un jeu ?

La guerre trempe dans le sacré. Cette fonction sociologique qu'identifie Bouthoul lui permet d'arguer qu'avec la guerre les hommes entrent dans un temps totalement différent. L'ascenseur social, les valeurs sont non seulement bouleversées mais parfois inversées. La mort ou les actes insensés y trouvent glorifications : l'héroïsme, par exemple, confère une certaine prestance sociale. De ce constat de sacré découle une essence festive, ludique de la guerre. Elle devient : « *un rite de destruction, [...] une consommation accélérée et non productive, accompagnée de transes collectives plus ou moins violentes* »²⁸⁷. D'après Bouthoul, l'étude des sociétés primitives et traditionnelles démontre que la frontière entre guerre et jeu est ténue. Beaucoup de divertissements avaient pour but de simuler la guerre : tournois, naumachies, combats de gladiateurs... La guerre est l'occasion d'une aventure collective, c'est un « *sport dangereux* »²⁸⁸ présentant une certaine esthétique dans laquelle s'exalte la jeunesse. Par conséquent, chaque société gaspille dans les sentiments victorieux ou les impuissances de la défaite, ses excès d'hommes et ses surplus économiques (biens, stocks...). En guise d'analogie, on peut mobiliser l'image d'un organisme qui se purge. Bouthoul considère que l'homme ne serait pas le maître de la guerre mais la subirait. Il inverse donc la proposition de Clausewitz selon laquelle « *la guerre n'est rien que la continuation de la politique par d'autres moyens* »²⁸⁹.

Avec l'*Essence du politique*, Freund rappelle que la guerre est sérieuse. Elle ne porte pas ses propres buts en elle-même mais les calque sur ceux que lui trace le politique. Clausewitz a établi une parenté entre la guerre et le jeu qu'il explique par l'élément du hasard. La théorie des jeux est aussi mobilisée pour instaurer un lien entre les deux phénomènes.

²⁸⁷ BOUTHOU L Gaston, *L'Economie des besoins*, Bordeaux, Imprimerie Bière, 1957, p.6

²⁸⁸ BOUTHOU L Gaston, *Le phénomène guerre*, op.cit., p.72

²⁸⁹ Julien Freund, traducteur de nombreux auteurs en langue allemande, propose cette formulation. Il explique que la phrase traditionnelle : « la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens » est imparfaite, car elle laisse une marge d'interprétation trop grande permettant de revisiter le postulat de Clausewitz selon lequel la guerre est subordonnée au politique qui l'encadre et la limite.

Pour Freund, le jeu se fonde sur un ensemble de conventions. Les activités ludiques se déroulent dans un champ clos²⁹⁰ d'où la violence est exclue. La guerre est de toute autre nature, bien qu'elle puisse comporter des éléments ludiques et des conventions. La différence essentielle réside dans le recours à la violence et ses corollaires que sont l'ascension aux extrêmes et la mise à mort. La guerre ne se soumet pas à des règles mais les crée elle-même sans cesse, dans son déroulement. Elle n'est pas un loisir, car elle exige des efforts pénibles.

2. La guerre peut-elle être résorbée ?

Le projet de Bouthoul est déterminé par une exigence rationaliste : en finir avec l'objet guerre et trouver à ses fonctions sociologiques des substituts. La polémologie est la science qui permet « *de trouver aux conflits armés des substituts moins atroces* »²⁹¹.

Bouthoul est inspiré par la tradition sociologique française, issue d'Auguste Comte et d'Émile Durkheim, encourageant la transformation de la société par les sciences sociales. Ses recherches s'inscrivent dans le courant qui vise à libérer l'homme de ses penchants violents, de ses impulsions belliqueuses. « *Il peut paraître vain, après tant d'espairs déçus, de prétendre s'affranchir du cercle infernal de la guerre sans avoir acquis préalablement une idée précise de cet étrange phénomène* »²⁹².

Admettant la possibilité de sa substitution par des ersatz moins sanglants, Bouthoul constate cependant que la guerre est périodique. Chaque cycle guerrier renvoie à des facteurs structurels variables (géopolitiques, historiques, démographiques, économiques ou autres) dits « belligènes », qui favorisent les montées de violence collective dont les guerres ne sont que les plus extrêmes. Leur étude permettrait une anticipation des conditions qui favorisent leur déclenchement. Certes, la guerre est périodique, mais elle est aussi instable, dans le sens où jamais elle ne s'annonce.

Freund considère la guerre et le conflit comme des phénomènes inéluctables. Aucune forme sociale ne pourra jamais s'y substituer. Cette inspiration, il la tire de « l'approche compréhensive » de Weber²⁹³ : il faut analyser le monde sans vouloir le changer. Nous l'avons compris : « *La véritable raison de la perpétuité des guerres dans l'humanité découle*

²⁹⁰ FREUND Julien, *Sociologie du conflit*, op.cit., p.306

²⁹¹ BOUTHOU L Gaston, *Traité de polémologie*, op.cit., p.539

²⁹² BOUTHOU L Gaston, *Le phénomène guerre*, op.cit., p.19

²⁹³ HOLEINDRE Jean-Vincent, « Penser la ruse avec Julien Freund », op.cit., p.56

de l'essence du politique »²⁹⁴. Perpétuelle, la guerre n'est cependant ni permanente ni continue.

3. La paix ?

S'éloignant volontairement des faux-éclats du pacifisme, les deux hommes n'en abordent pourtant pas plus la paix de manière unanime.

La paix envisagée par le pacifisme scientifique

Gaston Bouthoul appréhende l'étude de la guerre comme le chemin visant à « instaurer et à préserver la paix »²⁹⁵. Inspiré de Proudhon, il pense que « la connaissance de la paix est tout entière dans l'étude de la guerre »²⁹⁶.

Quand Freund dénonce les illusions de tout pacifisme, Bouthoul s'autorise à penser qu'une version scientifique de l'idée de paix peut se construire. Contrairement au pacifisme de l'époque pour qui penser la guerre c'est déjà la justifier, le projet de Bouthoul est justement d'atteindre la paix en comprenant mieux ce qui caractérise son absence. Il est plus aisé de cerner les raisons de la création de la polémologie à l'éclairage particulier du désenchantement durable que le second conflit mondial a produit sur l'esprit de ceux qui croyaient avoir connu la « der des der ». « Plus jamais la guerre » adjuraient pêle-mêle les pacifistes et anti-militaristes. Objurgations de la morale, professions de foi iréniques, élans du cœur... cette surabondance de bons sentiments au lendemain de la Première Guerre se noie dans la guerre de 1939-45. « L'aspiration à la guerre devient d'autant plus angoissante et impérieuse que les moyens de destruction deviennent plus atroces. -Mais elle n'avancera pas d'un pas si nous continuons à piétiner dans les ornières séculaires du pacifisme rhétorique et sentimental. Il nous faut mettre sur pied un pacifisme scientifique. Mais celui-ci passe nécessairement par la Polémologie »²⁹⁷. Pour parvenir à un « véritable pacifisme fonctionnel »²⁹⁸, Bouthoul s'est efforcé de trouver une méthode plus efficace que celle qui mêle les errements de l'humeur au moralisme. À rebours des solistes de la colère, il a compris qu'il fallait d'abord ôter à la guerre cette aura surnaturelle qui encourage une contemplation aveuglante. La guerre doit être analysée froidement, sans aucune fascination.

²⁹⁴ FREUND Julien, *L'essence du politique*, Paris, Sirey, [1965], 4^e éd., Paris, Dalloz, 2004, p.610

²⁹⁵ BOUTHOU L Gaston, *Traité de polémologie, op.cit.*, p.534

²⁹⁶ PROUDHON Pierre-Joseph, *La guerre et la paix*, Paris, Rivières, 1927, p.311

²⁹⁷ BOUTHOU L Gaston, *Le phénomène guerre, op.cit.*, p.19

²⁹⁸ BOUTHOU L Gaston, *Traité de polémologie, op.cit.*, p.539

La paix ou l'équilibre des inimitiés

La pensée de Freund prend son fondement dans l'idée que la paix n'est pas l'opposé de la guerre : « *Guerre et paix sont des notions corrélatives et non des contraires purement logiques* »²⁹⁹. La paix n'est qu'un simple concept politique et par là un élément accouchant, dans la dialectique ami/ennemi, de la lutte. En conséquence, on imagine parfaitement que la guerre y décèle son origine, tout simplement car la paix n'est pas une notion uniforme. La manière de la mener, sa nature exacte, sa conformité avec d'autres engagements... sont autant de possibilités de divergence. Il y a donc « des paix », changeantes selon le contexte, la position de domination, les conditions des traités... À la suite de Freund, renonçons aux mirages de la paix : elle n'est pas un état normal, elle n'est pas l'absence de guerre non plus que l'intervalle entre deux conflits armés ou la suspension de la rivalité. En paraphrasant Clausewitz, Freund décrit la paix comme un moyen, une continuation de la politique qui n'utilise pas la violence mais le compromis, la discussion. Or, certaines négociations peuvent porter en elles les germes d'une action belliqueuse³⁰⁰. La paix procède d'une apparence trompeuse, d'une négation et d'une dissimulation de sa nature dans les termes de sa définition. Pour autant, elle n'est pas inexistante. Seulement, il faut garder à l'esprit que sans relation hostile au départ, il ne peut y avoir de paix. Pour être effective, la paix comprend la conciliation de deux volontés opposées. Conjoncturelle, une paix ne dure jamais dans le temps puisque les unités politiques sont en perpétuel développement et leurs ambitions se transforment. Elle est soumise au souhait des puissances prépondérantes. Et souvent, les grandes guerres éclatent parce que « *l'une de ces puissances cherche à transformer sa prépondérance en hégémonie ou qu'une unité politique de second ordre, se sentant assez forte, tend à faire partie du concert des Grands* »³⁰¹. Or la puissance ne sera enchaînée que lorsque les unités politiques seront égales. Ce qui est impossible³⁰². L'archétype de la paix n'existe pas : il y a des paix correspondant aux multiples formes des rapports de force et de puissance. L'aventure humaine comprend la figure de l'ennemi. Si les guerres tuent, elles ne suppriment jamais tous les ennemis. « *Mais aussi la paix ne sera jamais l'amitié pleine et authentique qu'elle vise ; elle restera un équilibre entre les inimitiés* »³⁰³.

Enfin, bien des guerres trouvent leur source dans des conceptions divergentes de la paix.

²⁹⁹ FREUND Julien, *op.cit.*, p.620

³⁰⁰ *Ibid.* « *Il s'en faut donc de beaucoup que la paix soit toujours pacifique* », p.622

³⁰¹ FREUND Julien, *L'essence du politique*, *op.cit.*, p.626

³⁰² ARON Raymond, *Paix et guerre entre les nations*, 5^{ème} édition revue et corrigée, Paris, Calmann-Lévy, 1962.

Selon Aron, « *Aucun système international n'a jamais été égalitaire et ne peut l'être* » p.626

³⁰³ *Ibid.* p.633

CHAPITRE 4

*LA CONCEPTION FREUNDIENNE
DE LA POLÉMOLOGIE : DE LA
SCIENCE DE LA GUERRE À LA
SCIENCE DU CONFLIT*

SECTION I. GUERRE ET CONFLIT

Guerre et conflit sont deux notions abondamment utilisées par Freund. Si jusqu'à présent nous les avons approchées séparément, il est désormais utile de les confronter et de voir quelles sont leurs relations dans la pensée freudienne, donc sous les auspices du politique.

§1. Le conflit selon Julien Freund

Comment caractériser le conflit ? La polysémie de ce mot empêche la constitution d'une définition précise. Freund propose une approche conceptuelle confrontant le conflit à des notions connexes : crise, guerre, discorde, violence, jeu, passion, lutte, combat... La distinction conceptuelle entre guerre et conflit que propose Julien Freund est-elle opératoire ?

1. La définition

Dans son ouvrage *Sociologie du conflit* Freund met en œuvre son approche conceptuelle et phénoménologique des faits conflictuels.

Genèse

Le conflit trouve son origine dans les relations sociales. Par conséquent, non propre aux sociétés modernes, il est historiquement intrinsèque à l'existence humaine. Le conflit ne se limite pas à la seule sphère du politique, puisqu'il peut gagner toutes les autres essences (science, religion...) et même se retrouver dans des conventions (droit, morale...).

Le conflit n'est pas un accident mais fait partie intégrante de la vie des sociétés. Il se retrouve dans l'affrontement ou le heurt volontaire entre deux individus de même espèce. Freund conclue donc que le conflit est de « *nature intra-spécifique* »³⁰⁴. L'intentionnalité conflictuelle implique une volonté hostile d'ordre émotionnel et de nature transitoire à ne pas confondre avec l'agressivité qui relève d'une sorte d'instinct naturel et animal. L'objet du conflit est en général le droit³⁰⁵ : toute société est, en effet, composée de normes qui font du conflit un phénomène inévitable de leur développement. « *Car une norme exprime aspirations, mécontentements, espérance, inquiétudes...* »³⁰⁶.

³⁰⁴ FREUND Julien, *Sociologie du conflit*, Paris, PUF, coll. « La politique éclatée », 1983, p.66

³⁰⁵ *Ibid.* Freund précise « *mais non point toujours* », p.67

³⁰⁶ *Ibid.* p.93

En tant que tentative de briser la résistance de l'autre, le conflit est la manifestation d'une puissance. Sans cesse, l'affrontement conflictuel flirte avec le risque d'entrer dans le champ de l'escalade dont la limite extrême peut être l'anéantissement de l'autre.

Composantes et déroulement

Le conflit comprend trois éléments majeurs : la règle transgressée, les volontés opposées et les circonstances³⁰⁷. Surgissant de façon aléatoire, il envisage toujours la violence, qui peut venir le parachever.

Le seuil qui mène au conflit est franchi lorsque les tensions les revendications et les antagonismes, jusqu'alors juxtaposés dans une relative tolérance, passent de la situation de multipolarité à celle de bipolarité, sous la forme du couple ami-ennemi. Cette exacerbation dualistique trouve sa source dans une cristallisation et une crispation qui font monter les enchères, au point d'atteindre un degré d'intensité qui ne laisse plus d'autre issue que l'escalade vers la violence.

Chaque conflit est unique et se déroule en fonction de nombreuses variables (spatio-temporelles, réaction de l'adversaire, initiative des chefs...). Jamais un conflit ne se reproduit tel quel : *« les causes qui, à un moment donné, ont provoqué un conflit peuvent ne pas le reproduire à un autre moment, même lorsque la constellation apparaît comme la même »*³⁰⁸. Le conflit ne se déroule pas de façon continue sur un même rythme, avec une ampleur et une intensité toujours égales. Il y a des alternances de phases de gradation (ascension) et de dégradation (descente). Trois facteurs capitaux agissent sur ces phases, selon Freund : idéologie, transgression et impact de la foule. L'idéologie, pensée polémique, permet à chaque camp de fortifier son hostilité contre son adversaire : elle trouve un terrain favorable dans la politique, dont l'un des présupposés est la distinction ami-ennemi³⁰⁹. En suscitant une situation exceptionnelle, le conflit devient indirectement une incitation à la transgression. Et lorsqu'il ne contrôle plus la violence qu'il a déchaînée, le conflit devient une « transgression indéfinie »³¹⁰. La foule impacte le conflit. Elle peut en être l'initiatrice, sans préméditation (émeute convulsive et chaotique : violence furieuse et cruelle) ou l'objet (des idéologies

³⁰⁷ HINTERMEYER Pascal, « Montée aux extrêmes, circonstances, décision » in RAYNAUD Philippe, DELANNOI Gil, HINTERMEYER Pascal, TAGUIEFF Pierre-André., *Julien Freund, La dynamique des conflits*, Paris, Berg International, 2010, p.23

³⁰⁸ *Ibid.* p.25

³⁰⁹ *Ibid.* p.23

³¹⁰ Julien Freund emprunte cette expression à : CAILLOIS Roger, *L'homme et le sacré*, Paris, 2e éd. Gallimard, 1950. Chap. IV : «Le sacré de transgression : théorie de la fête», pp. 151-153.

rivales se disputent ses faveurs)³¹¹. Enfin, la foule peut entrer dans un conflit sans en être l'initiatrice. Cela conduit à modifier totalement le conflit et lui donner une forme bien spécifique, que l'on retrouve dans la Révolution française. Freund explique qu'il ne faut lui attribuer ni détermination positive ni détermination négative. La foule n'est ni morale ni immorale, mais a-morale³¹².

Ainsi Freund définit-il le conflit comme : « *un affrontement ou heurt intentionnel entre deux êtres ou groupes de même espèce qui manifestent les uns à l'égard des autres une intention hostile, en général à propos d'un droit, et qui pour maintenir, affirmer ou rétablir le droit essaient de briser la résistance de l'autre, éventuellement par le recours à la violence, laquelle peut le cas échéant tendre à l'anéantissement physique de l'autre* »³¹³.

Épilogue

Le conflit, loin d'être un facteur de désintégration des rapports sociaux, joue le rôle de régulateur de la vie sociale pouvant même favoriser l'intégration³¹⁴. Contrairement à de nombreux théoriciens, Freund affirme qu'il ne faut pas tenter d'en protéger la société comme d'une maladie.

Quatre aboutissements du conflit sont mis en exergue par Freund : l'issue amorphe (le problème initial n'est pas résolu, mais les parties sont fatiguées), la victoire ou la défaite, le compromis et la reconnaissance, et la négociation. La récurrence des guerres peut s'expliquer par la dimension contagieuse du conflit : un conflit principal peut en susciter des secondaires.

2. Influence de Georg Simmel

Georg Simmel est considéré comme « *l'une des figures les plus importantes de la sociologie allemande classique* »³¹⁵ aux côtés de Max Weber. Promoteur de la « *sociologie formelle* »³¹⁶, il signifie par cette démarche que pour appréhender une réalité insaisissable et complexe, parce que résultant d'une multitude d'actions individuelles, il est nécessaire de s'appuyer sur des modèles, des constructions mentales qui permettent de comprendre les réalités sociales. Le seul moyen de procéder passe nécessairement par une simplification de la

³¹¹ FREUND Julien, *Sociologie du conflit*, op.cit., p.212

³¹² *Ibid.* p.214

³¹³ *Ibid.* p.65

³¹⁴ *Ibid.* p.88

³¹⁵ BOUDON Raymond, « SIMMEL Georg (1858-1918) », Encyclopédie Universalis, article consulté le 1 mai à 9h30 <http://www.universalis.fr/encyclopedie/georg-simmel/>

³¹⁶ *Ibid.*

réalité *via* des modèles, des « formes », qui unifient dans un même concept la diversité des cas empiriques.

Pionnier de la sociologie de l'action, il s'intéresse cependant moins aux motifs et au sens de l'action qu'aux formes qu'elle revêt, et il est même plus préoccupé par l'action réciproque, c'est-à-dire l'interaction, que par l'action elle-même. Philosophe, adepte d'une approche transdisciplinaire, Simmel est pourtant peu reconnu par le monde universitaire. Il achève sa carrière à l'université de Strasbourg où il obtint une chair de professeur.

D'après Simmel, le conflit est directement une forme de socialisation, donc nécessaire à la vie et la subsistance des sociétés. Cette idée inverse le lieu commun selon lequel une société, pour bien se structurer, doit exclure le conflit. Cette forme est marquée par l'antagonisme, le « *jeu du pour et du contre* »³¹⁷, et se caractérise par « *le double mouvement de l'offensive et de la défensive* »³¹⁸. Son issue réside dans la victoire, la résignation ou le compromis. Même s'il reconnaît qu'il ne s'agit que d'une entente précaire, Simmel exalte le compromis, qu'il ne faut confondre avec la compromission, comme « *une des plus grandes inventions de l'humanité* »³¹⁹. Cette solution a sa préférence, puisqu'elle peut se muer en une réconciliation.

C'est par l'intermédiaire de Raymond Aron que Freund est amené à découvrir les travaux de Georg Simmel. Ce dernier l'a beaucoup influencé dans la mesure où il « *a mis en évidence l'apport positif des conflits dans la vie sociale au sein de laquelle ils renaissent sans cesse sous d'autres formes et avec une intensité plus ou moins ravageuse* »³²⁰. Freund, préfacier de plusieurs ouvrages de Simmel en Français, a multiplié les efforts pour le faire mieux connaître. Aujourd'hui encore, sa pensée est étudiée dans le cadre de l'Institut de Polémologie de Strasbourg³²¹.

³¹⁷ FREUND Julien, « Préface » in SIMMEL Georg, *Le Conflit*, trad. fr. S. Muller, Dijon-Quetigny, Circé Poche, 2003, p.10

³¹⁸ *Ibid.*

³¹⁹ *Ibid.* p.17

³²⁰ *Ibid.* p.8

³²¹ « La sociologie de G. Simmel - Approche anthropologique des conflits - Sociologie criminelle » est le titre d'un enseignement de 60 heures, niveau licence, délivré à l'Institut de Polémologie de Strasbourg : <http://www.unistra.fr/index.php?id=373>

3. La « dynamique conflictuelle »

Freund entend élargir son approche des phénomènes violents et par cette démarche mieux définir ce qu'est la guerre. À cette fin, il situe cette dernière dans le contexte d'un groupe d'activité sociale auquel elle semble appartenir : le conflit.

Porteur d'une dynamique et à ce titre facteur prédominant du changement et de la mobilité sociale, le conflit permet de comprendre les mutations et les mouvements en jeu dans et hors des sociétés. Weber le définit comme une relation sociale ; pour Simmel il est une forme sociale. Empruntant l'expression à J. Beauchard³²², Freund identifie une « *dynamique conflictuelle* »³²³ au sens où le conflit entretient la vie d'une société et détermine son devenir. Cette dynamique est cependant ambivalente : ses effets sont positifs (développement, épanouissement) et négatifs (destruction, désintégration). Toujours est-il que les conflits provoquent des changements dans les mœurs et les manières de vivre. Le souci de les prévenir ou de les résoudre initie de nouvelles procédures et techniques juridiques : « *le conflit favorise l'innovation et la créativité en même temps qu'il fait obstacle au règne de la routine* »³²⁴.

Intégrateur, le conflit a donné directement naissance à diverses institutions comme l'armée, la police ou encore les syndicats et les classes. Une intégration du conflit suppose qu'au préalable soient désintégrées les structures qui refusent l'intégration et qui opposent une résistance. En général, ces dernières ne sont brisées que par un conflit ou une guerre, souvent une guerre civile.

³²² BEAUCHARD Jacques, *La dynamique conflictuelle : comprendre et conduire les conflits*, Paris, Ed. Réseaux, 1981, 286 pages

³²³ FREUND Julien, *Sociologie du conflit*, op.cit., pp.113 et 117

³²⁴ *Ibid.* p.118

§2. La guerre est-elle un conflit ?

La guerre, certes, est un conflit. D'un type bien particulier. Mais la grammaire conflictuelle ne s'arrête pas aux luttes armées. Faut-il alors considérer la guerre comme une forme parmi d'autres du conflit et de la violence ou a-t-elle une spécificité qui empêche de l'apparenter aux autres formes sociales du conflit ?

1. Norme et situation exceptionnelle

Le sens commun veut que le conflit soit anormal et perturbateur. Or, et contrairement à ce que beaucoup pensent, le conflit est l'état normal des sociétés³²⁵, nous dit Julien Freund. Dans les sociétés traditionnelles, le rite constitue, par exemple, un mécanisme de défense: il substitue au conflit réel un conflit simulé³²⁶. Nos sociétés modernes octroient ce rôle aux normes juridiques. Mais, et là réside le problème, le droit n'est efficace que dans les situations ordinaires. Quand tel n'est plus le cas, alors la politique intervient pour veiller à ce que l'inimitié ne tourne pas à l'hostilité. Souvent nécessaire le conflit introduit une rupture et du même coup peut débloquer une situation. « *Il y a un appel de liberté dans le conflit* »³²⁷. Une société sans conflit tient prisonnière la liberté.

La guerre se différencie du conflit dans la mesure où elle caractérise une situation exceptionnelle. Et cette singularité, elle la tire en partie du moyen exceptionnel qu'elle emploie : la violence. Certes le conflit provoque une irrégularité, mais pour autant il ne fait pas figure d'exception. Reprenant la distinction établie par Freund, nous pouvons affirmer dans une certaine mesure que la guerre est un conflit prémédité, qui se distingue donc des conflits sociaux spontanés, engendrés par une situation. En ce sens, la guerre est un conflit différent : elle est un conflit institutionnalisé, non aléatoire et n'est pas le pur produit des circonstances³²⁸. Gestion et préparation sont autant de composantes de la guerre qui n'apparaissent pas forcément dans le conflit social. D'où la place de la stratégie que Freund définit, à la suite du général Beaufre, comme : « *l'art d'employer le conflit pour "atteindre les objectifs fixés par la politique en utilisant au mieux les moyens dont on dispose"* ». »³²⁹.

³²⁵ FREUND Julien, *Sociologie des conflits*, op.cit., p.88

³²⁶ René Girard parle de conflit mimétique

³²⁷ FREUND Julien, *Sociologie des conflits*, op.cit., p.89

³²⁸ *Ibid.* p.159

³²⁹ *Ibid.* p.164

2. La guerre : un type de conflit

Un conflit belliqueux

Du latin *bellum*, lui-même issu de *duellum* (duel), le conflit belliqueux désigne la guerre. Tous les conflits ne sont pas belliqueux car justement ce phénomène n'est pas marqué par une unicité de forme qui serait celle du *bellum*. Ne se résumant pas à la guerre, le conflit peut donc être non belliqueux et prendre d'autres aspects : revendications, conflits sociaux...

La différence majeure réside dans l'issue : alors que le conflit non belliqueux ne recherche que le compromis, le but interne de la guerre est la victoire qui, comme le signale Clausewitz, réside dans la soumission de l'adversaire à notre propre volonté³³⁰. Ainsi l'entente n'est pas envisageable en guerre et l'épilogue est absolu : défaite totale ou victoire. La situation de l'adversaire est toujours symétriquement inverse : la victoire de l'un suppose irrémédiablement la défaite de l'autre, et réciproquement. L'entre deux n'existe pas. Le conflit non belliqueux, quant à lui, peut comporter un flou : la victoire peut être des deux côtés, la défaite aussi. Il n'y a pas d'issue certaine qui serait absolue. La guerre ne se résume pas non plus à une explosion unique, non programmée : consciente, elle dure et s'inscrit dans une perspective à plus ou moins long terme.

L'utilisation d'armes et le progrès technologique font que la guerre n'est ni un conflit social, ni un jeu. Comme conflit extrême, elle présuppose la mort, l'anéantissement chaotique, la transformation du corps et de l'esprit de l'adversaire en chair. La guerre c'est la possibilité « *d'administrer la mort collective* »³³¹ mais c'est aussi la possibilité de la « *mort organisée* »³³².

Elle n'est pas uniquement un conflit militaire

En tant que polémologue, Freund invite à compléter les réflexions sur les multiples guerres qui se sont produites dans l'histoire par une comparaison avec d'autres formes de conflits, notamment l'antagonisme entre les classes sociales.

Il serait abusif de dire qu'elle est historiquement un conflit militaire, à savoir uniquement pratiqué par des professionnels d'une institution : l'armée. En effet, les mercenaires ont

³³⁰ CLAUSEWITZ Carl von, *De la guerre*, Paris, Les Editions de Minuit, 1955, p.25

³³¹ HUYGHE François-Bernard, « Polémologie : forces et signes » in : KLINGER Myriam (dir.) *Héritage et actualité de la polémologie*, Téraèdre, 2007, p.106

³³² *Ibid.*

toujours existé³³³ alors que les armées professionnelles non. De plus, l'exemple des deux guerres mondiales nous démontre que les soldats mobilisés ne sont pas tous des professionnels. Comme le note Münkler, les nouvelles guerres « *s'affranchissent des formes de violence militaire* »³³⁴. La catégorie du conflit établie par Julien Freund est donc opérante à cet égard.

3. Intensité et politique

Le conflit n'est pas nécessairement politique. Cependant il le devient dès qu'il atteint le degré d'intensité qui met en cause l'existence de l'autre. La guerre n'étant que « *l'actualisation ultime de l'hostilité* »³³⁵, nous pouvons affirmer qu'elle est un conflit politique ayant dépassé un certain « *degré d'intensité* »³³⁶. Le but ultime de la guerre est commandé par des considérations politiques comme la recherche de puissance par exemple. En ce sens elle se différencie de la révolution pure qui poursuit un but transcendant, eschatologique et idéologique. Toutefois, la révolution peut prendre la forme de « guerre des partisans » quand ses buts ultimes sont dévoyés par des motivations d'ordre matérialiste³³⁷.

La distinction entre conflit et guerre repose entre les mains de la politique. Le rôle de celle-ci est de créer les conditions de sécurité permettant aux autres activités humaines (économique, religieuse, artistique, scientifique, esthétique) de se développer en empêchant que les conflits internes ne dégénèrent en guerres. « Protéger » signifie préserver les individus de la mort violente et épargner à une collectivité d'être soumise par la violence à une collectivité étrangère. La politique n'accomplit efficacement son but que si elle prend les mesures nécessaires pour éviter les conflits internes et sortir victorieuse des guerres : la politique « *doit savoir envisager le pire et se donner la capacité d'empêcher qu'il n'arrive* »³³⁸. La pire des politiques consiste à n'envisager que le mieux c'est-à-dire une paix idéale ou perpétuelle.

Possible dans l'ordre interne, la montée aux extrêmes est encore plus à craindre dans les relations internationales, lieu privilégié de la guerre. Celle-ci se produit donc entre unités

³³³ MÜNKLER Herfried, *Les Guerres Nouvelles*, Alvik, 2003, cite notamment les *condottieri*, mercenaires italiens du Moyen-âge et les lansquenets allemands (XV^{ème} au XVII^{ème} siècle) pour qui la guerre était un commerce. pp.87-88. THUCYDIDE, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, livre VII, Paris, Garnier Flammarion, 1966 : Plus loin encore, on peut penser aux mercenaires Thraces alliés à Athènes contre Syracuse dont Thucydide rapporte les méfaits contre la ville de Mycalessos.

³³⁴ MÜNKLER Herfried, *Les Guerres Nouvelles*, Alvik, 2003, p.11

³³⁵ SCHMITT Carl, *La notion de politique – Théorie du partisan*, Paris, Champs classiques, 2009, p.70

³³⁶ FREUND Julien, *Sociologie du conflit*, op.cit. C'est ce que Freund nomme le « *seuil conflictuel* » p.172

³³⁷ Force est de constater que dans la majorité des cas, l'histoire prouve que ces buts révolutionnaires ont toujours été des prétextes et n'ont jamais été atteints, que ce soit la dictature du prolétariat ou autre chose.

³³⁸ FREUND Julien, *Sociologie du conflit*, op.cit., p.363

politiques, entre États. Mais, et Julien Freund le souligne, l'État n'est qu'une « *des “physionomies” historiques par laquelle une collectivité affirme son unité politique et accomplit son destin, c'est-à-dire se fait volonté cohérente et commune* »³³⁹. L'État n'est pas éternel, contrairement au politique à qui il est souvent assimilé. Freund s'insurge contre les intellectuels qui réduisent toute analyse politique à une simple théorie de l'État, comme ceux qui en font une réalité essentiellement juridique³⁴⁰. Car s'il est établi que « *Le concept d'État présuppose le concept de politique* »³⁴¹, la réciproque est fautive. Contrairement au conflit, la guerre suppose une collectivité organisée : « *le combattant se reconnaît comme membre d'une communauté matérialisée qui dispose de sa vie et lui confère le droit de tuer* »³⁴².

³³⁹ FREUND Julien, *L'essence du politique*, Paris, Sirey, [1965], 4^e éd., Paris, Dalloz, 2004, p.555

³⁴⁰ *Ibid.* À cet égard, Freund critique Hans Kelsen qui « *fait dépendre l'Etat de sa propre hypothèse posée comme norme originelle et fondamentale d'où découleraient toutes les autres normes, de sorte qu'il se définirait comme le système des normes juridiques réellement en vigueur* » p.556

³⁴¹ SCHMITT Carl, *La notion de politique – Théorie du partisan*, Paris, Champs classiques, 2009, p.57

³⁴² HUYGHE François-Bernard, *op.cit.*, p.107

SECTION II. LA POLÉMOLOGIE SELON J. FREUND

À la suite des fondateurs de la sociologie, Freund considère la société comme irréductiblement plurielle, instable et conflictuelle. Avec la polémologie il se propose d'élargir le champ des recherches sur la guerre en abordant, à travers tous les types de conflits, une question fondamentale : qu'est-ce qui peut conduire les hommes à vouloir tuer leurs semblables ?

§1. Les apports de la polémologie freundienne

Freund donne au concept de « polémologie » un sens plus général : « *j'entends par polémologie non point la science de la guerre et de la paix, mais la science générale du conflit, au sens du polemos héraclitéen* »³⁴³. Par cette dernière référence, Freud inscrit au registre de son analyse non seulement la guerre mais également la discorde, la dissension, les antagonismes et les tensions.

1. Une sociologie purifiée

Tous ne lui reconnaissent pas cette qualité³⁴⁴, mais Julien Freund a bien modifié en profondeur la polémologie, en lui donnant un certain élan et en élargissant son horizon.

Sous son influence la discipline a fini par s'éloigner d'un modèle dont la référence à la psychologie était latente, avec notamment l'étude des « complexes belligères » ou de la nature de l'animosité, pour adopter une approche sociologique plus pure, appuyée sur l'étude des interactions et non plus celles des « pulsions » agressives³⁴⁵.

Le passage d'une sociologie de la guerre à une sociologie des conflits marque moins un changement d'objet qu'une multiplication des objets. D'où l'enjeu de la définition exacte de ce terme. Qu'y inclut-on ? La définition du conflit de Freund prend le relais de la définition de la guerre de Bouthoul, s'appuyant sur des notions synonymes : caractère dual, revendication de droit... Tout compte fait, Freund opère le passage d'une polémologie classique à une

³⁴³ FREUND Julien, « Observation sur deux catégories de la dynamique polémogène – De la crise au conflit », *Communications*, 1976, n°25, p.112

³⁴⁴ SARFATI Georges-Elia, « De la sociologie des guerres (Bouthoul) à la sociologie du conflit (Freund). Quelques remarques sur une dette intellectuelle méconnue » in RAYNAUD Philippe, DELANNOI Gil, HINTERMEYER Pascal, TAGUIEFF Pierre-André, *op.cit.*, Selon Sarfati, Bouthoul a fondé une sociologie générale, marquée par le primat du thème antagonique et du thème conflictuel. Il s'est ensuite consacré à l'édification conceptuelle et méthodologique d'une sociologie des guerres. Sarfati critique donc Freund lorsque ce dernier explique avoir conçu la polémologie comme une science du conflit en général, et non plus comme une science de la guerre et de la paix : Bouthoul l'avait déjà fait. p.40

³⁴⁵ KLINGER Myriam (dir.), *Héritage et actualité de la polémologie*, Téraèdre, 2007, p.36

polémologie générale. Le phénomène guerre devient une des figures possibles de la conflictualité sans pour autant perdre sa spécificité symbolique et historique. Les deux hommes s'insèrent chacun dans un contexte d'analyse spécifique : celui des conflits mondiaux pour Bouthoul et celui des conflits sociopolitiques pour Freund³⁴⁶. Ce sont les deux versants de la même sociologie, et Freund n'exclut pas l'analyse de conflits mondiaux, comme le démontre sa thèse. Guerre et conflit définissent un continuum engageant les mêmes composantes. Il est faux de dire que Freund a considéré le conflit sous son seul jour antagonique, en occultant la dimension belliqueuse, et inversement pour Bouthoul³⁴⁷.

2. L'état agonal et l'état polémologique

La signification minimale de la politique est de transformer la lutte indistincte en combat règlementé.

Distinction

Freund explique : « *J'ai été amené à faire la distinction entre état agonal et état polémologique, le premier se caractérisant par la domestication de la violence au moyen de l'établissement de règles de jeu que l'ensemble social respecte relativement, le second étant un état installé dans la violence, soit sous forme de guerre, soit sous celle du terrorisme* »³⁴⁸. Le conflit ne doit pas être confondu avec la compétition ou la concurrence, les deux derniers excluant le recours à la violence³⁴⁹.

Dans l'état polémologique, les protagonistes s'affrontent en ennemis, avec une intention hostile. Cet état tend à n'opposer que deux camps. Dans l'état agonal, les protagonistes sont adversaires. Le sport est un exemple au même titre que l'économie ou l'administration... Cependant la stabilité de l'état agonal est fragile. Aujourd'hui, il se réclame du régime démocratique qui refuse d'emblée la dualité polémogène en reconnaissant le droit des tiers. Dans cette distinction, Georges Elia Sarfati voit une « *grande conquête [...] de l'œuvre polémologique de Julien Freund* »³⁵⁰. Elle amène la conclusion qu'il ne saurait exister de solution de continuité entre guerres et conflits, ni inversement, le phénomène guerre étant ce qui précède ou ce qui suit une ou des situations de conflit.

³⁴⁶ SARFATI Georges-Elia, *op.cit.*, p.41

³⁴⁷ *Ibid.* p.42

³⁴⁸ FREUND Julien, « Préface à la réédition de 1978 », *op.cit.*, p.X

³⁴⁹ Il est cependant utopique de vouloir éliminer toute violence : l'exemple des compétitions sportives le prouve

³⁵⁰ SARFATI Georges-Elia, *op.cit.*, p.43

Peur et crainte

Dans un régime stable, le citoyen obéit par crainte. Freund y voit « *le commencement de la sagesse* »³⁵¹. Dans l'état agonal, la crainte est fondée sur une raison, un intérêt, un espoir. Lorsque l'hostilité se manifeste et agit, elle dévie en peur, un état d'alarme, une obsession du péril : cela marque le passage de l'agonal au polémologique. Peur et crainte « *occupent les positions extrêmes d'un arc tendu entre entente et discorde, entre sécurité et violence* »³⁵². Finalement, si l'homme obéit c'est par crainte que l'indiscipline et le désordre qu'elle engendre ne se muent en insécurité et que s'ensuive un état de peur.

3. Le rôle du tiers

De ses lectures de Georg Simmel, Julien Freund puise « *l'importance du chiffre trois comme condition de la socialisation* »³⁵³.

La vision de G. Simmel

Tout conflit se traduit par la dissolution du tiers à cause de la réduction caractéristique des groupes dans la dualité ami-ennemi. « *Le conflit est la relation sociale marquée par le tiers exclu* »³⁵⁴. Déjà, Machiavel avait conscience de cette importance du tiers³⁵⁵. Georg Simmel distingue trois types de tiers³⁵⁶. Tout d'abord, il y a « *le tiers impartial* », sollicité pour mettre fin ou juger le conflit. Sans parti, cet élément ne prend position pour aucun des adversaires, ce qui lui confère un rôle de médiateur, d'arbitre ou d'intermédiaire. Puis, le « *tertius gaudens* » réfère au « *troisième larron* » : le tiers n'est pas directement impliqué dans le conflit mais en tire profit pour lui-même. Les deux adversaires cherchent à s'attirer ses faveurs, ou entrent en conflit à cause de lui. Enfin, le « *divide et impera* » : le tiers intervient lui-même dans le conflit et l'attise car il y trouve un intérêt, ou pense acquérir une position dominante en divisant pour mieux régner.

³⁵¹ FREUND Julien, *L'essence du politique*, op.cit., p.529

³⁵² KLINGER Myriam, « Crise et inquiétude dans « la dynamique polémogène » selon Julien Freund », in RAYNAUD Philippe, DELANNOI Gil, HINTERMEYER Pascal, TAGUIEFF Pierre-André, op.cit., p.31

³⁵³ Ibid. p.32

³⁵⁴ FREUND Julien, *Sociologie du conflit*, op.cit., p.288

³⁵⁵ MACHIAVEL Nicolas, *Le Prince*, Paris, Libro, 2011. Dans le chapitre 26 fait référence au « *troisième ordre* », l'ordre tiers de l'infanterie, capable d'échapper aux défauts des infanteries suisses et espagnoles grâce au « *genre des armes et à la variation des ordres* », p.121

³⁵⁶ PAPILLOU Christian, *La réciprocité: Diagnostic et destins d'un possible dans l'oeuvre de Georg Simmel*, Paris, L'Harmattan, coll. : « Logiques sociales », 2003, pp. 150-152

Critique par Julien Freund

Freund se pose la question de la pertinence du troisième type observé par Simmel. Le tiers peut-il être l'instigateur d'un conflit en tant que tiers et en le restant jusqu'à la fin ? Un tiers ne peut participer à un conflit sans susciter la bipolarité car « *il ne saurait y avoir de conflit entre trois camps en même temps* »³⁵⁷. Freund propose donc une autre classification reposant sur la distinction entre deux types de tiers : soit il est partie prenante dans le conflit, soit il ne l'est pas.

Dans le premier cas de figure, le tiers participe au jeu des alliances (coalition, ligue, entente, bloc...) et intervient directement dans le conflit, s'inscrivant par là dans le cadre de la bipolarité³⁵⁸. Les coalisés peuvent entrer dans des rapports de tension entre eux car l'entente n'est jamais parfaite. Il faut donc souligner le caractère fondamentalement polémogène de l'alliance. Le tiers peut aussi jouer le rôle de protecteur d'un des camps en conflit, par exemple en le ravitaillant en armes. Dans le second cas, le tiers n'est pas partie prenante dans le conflit (« *vae neutrīs* »). Soit il joue un rôle dissuasif et empêche le conflit en brandissant la menace d'intervenir. Soit il y tient la figure du modérateur et s'efforce de dénouer un conflit dans lequel il n'est pas partie prenante. Une dernière configuration est celle du médiateur neutre, au sens politico-social du terme. Cependant la neutralité peut devenir une idéologie et perd donc là son sens³⁵⁹. Comme l'a montré l'exemple de la Guerre Froide, la neutralité, ici le non-alignement, peut être une posture de façade afin de mieux obtenir d'un bloc ce que l'autre refuse d'accorder. Une société où le tiers n'est pas reconnu vit dans le conflit permanent. Elle peut devenir totalitaire. « *La stabilité d'une société et la concorde qui y règne sont conditionnées par ce que j'ai appelé ailleurs la reconnaissance du tiers. Cela veut dire que le refus du tiers fait surgir une situation caractérisée par une relation duale qui est fondamentalement polémogène, c'est-à-dire source de conflits* »³⁶⁰.

³⁵⁷ FREUND Julien, *Sociologie du conflit*, op.cit., p.290

³⁵⁸ *Ibid.* p.291

³⁵⁹ *Ibid.* p.299

³⁶⁰ FREUND Julien, « Préface à la réédition de 1978 », in : *L'essence du politique*, op.cit., p.X

§2. Portée de la polémologie dans l'analyse des nouveaux conflits/guerres

La polémologie dans sa version freundienne, est-elle mobilisable pour analyser les nouvelles formes de guerre et leurs évolutions ?

1. Crise du politique, crise de la guerre ?

Freund est sensible au continuum entre crise et conflit.³⁶¹

La notion de crise

La notion de crise est polysémique. Pour Freund, elle désigne un « *processus lent ou soudain qui rompt avec la situation jusqu' alors connue et reconnue, en ce sens qu' une partie de la population n' adhère plus aux règles et aux institutions habituelles, du fait qu' il y a souvent émergence d' une potentialité et d' un style nouveau qui troublent les consciences* »³⁶². En conséquence, les formes traditionnelles subissent une dissolution continue et graduelle accompagnée d' une perturbation de l' équilibre existant. De façon générale, la crise est liée au changement social. Mais, alors que des crises lourdes ne suscitent pas de conflits des crises plus brèves y conduisent avec précipitation³⁶³.

La crise est-elle annonciatrice du conflit ? D' après Freund, une crise devient un conflit quand le tiers est dissout dans une forme duale. « *Le conflit libère de l' incertitude propre à la crise en bipolarisant les relations sociales* »³⁶⁴. In fine, il faut voir la crise comme une situation sociale désordonnée et critique avec inclusion du tiers quand le conflit l' exclut.

Actualité de la relation politique-guerre

Doit-on aujourd' hui parler de crise du politique et de crise de la guerre ? Force est de constater une dilution du temps de guerre dans le temps de crise et un mélange des frontières entre guerre et paix.

J. Freund a démontré que dans toute guerre l' affrontement est soumis à des règles et des conventions qui portent sur son déclenchement, son déroulement ou son issue. Même déchaînée, la violence y est contrôlée et soumise à certaines limites. C' est l' œuvre de

³⁶¹ KLINGER Myriam, « Crise et inquiétude dans « la dynamique polémogène » selon Julien Freund », *op.cit.*, p.30

³⁶² FREUND Julien, *Sociologie du conflit*, *op.cit.*, p.313

³⁶³ C' est la différence entre la dépression issue de la crise de 1929 et la Première Guerre mondiale qui trouve son origine dans la crise de Sarajevo en 1914. Toutefois, on peut voir dans la crise de 1929 les prémises lointains de la Seconde Guerre mondiale.

³⁶⁴ HINTERMEYER Pascal, *op.cit.*, p.23

politique. Faut-il observer dans la transformation de la guerre une crise du politique ? Entendons nous sur les termes : si crise il y a, c'est une crise de la politique et non du politique. Le danger que représente la tyrannie du politique pour l'homme, pour ses valeurs, sa liberté et sa spiritualité en est une cause. Mais la peur du tout politique ne doit pas verser dans l'extrémité opposée qui aboutirait à sa négation. Il est nécessaire de récuser ceux qui veulent mettre le politique de côté car n'étant plus adapté aux conditions d'existence du monde moderne ; la fin du politique n'est qu'une illusion. La transformation de la guerre est permise par la transformation de l'État dont l'usage monopolistique de la violence est remis en cause par l'arrivée et la multiplication de nouveaux acteurs privés. La dialectique freudienne privé/public joue à plein : aujourd'hui, dans la guerre, le privé semble grappiller sur le public. Mais rappelons nous que cette dialectique est indépassable et que jamais le privé fera disparaître le public, ni réciproquement, car le politique est une essence. Si la guerre n'a plus pour unique forme la guerre interétatique, elle existe toujours, car l'État ne sera jamais qu'une émanation du politique historiquement située.

Certains auteurs vont encore plus loin et remettent en cause le paradigme politique de la guerre sur lequel reposait l'analyse de Clausewitz. À titre d'exemples : John Keegan, qui en fait un problème de culture³⁶⁵, ou encore Martin Van Creveld. Ce dernier critique Clausewitz sous l'aspect de l'incertitude³⁶⁶ : son œuvre dénote l'ambition d'éliminer le hasard propre à la guerre et la friction par le facteur technique³⁶⁷. Par là il s'oppose aux nombreux épigones de Clausewitz, ardents défenseurs de l'actualité de son œuvre. Il faut voir dans cette opposition la prégnance de deux cultures stratégiques différentes : « *l'une idéale ou théorique, et l'autre opérationnelle ou scientifique* »³⁶⁸. Pour la première, la guerre a un rôle et une efficacité : c'est un phénomène socio-politique dont la compréhension ne repose pas sur des lois générales mais sur l'étude de sa singularité historique. La seconde vise à modifier le comportement des acteurs. La guerre est ainsi présentée selon un modèle doctrinal qui « *fait de l'art de la guerre une science parfaite et universelle, comme tentèrent de le faire Jomini, mais aussi J.F.C Fuller, Basil Liddel Hart et les tenants d'un jargon technique* »³⁶⁹. Freund

³⁶⁵ Selon John Keegan, historien, la théorie de Clausewitz est dangereuse, car elle déforme du tout au tout la nature et les causes de la guerre. La guerre n'est pas « le simple prolongement de la politique par d'autres moyens », mais un phénomène culturel antérieur au système étatique moderne. Keegan est d'avis que les politiques doivent rester, mais que la guerre doit être abolie. Cf. *Histoire de la guerre du Néolithique à nos jours*

³⁶⁶ VAN CREVELD Martin, *La transformation de la guerre*, coll. « L'Art de la guerre », Editions du Rocher, 1998, pp. 55-90

³⁶⁷ *Ibid.*

³⁶⁸ ARBOIT Gérard, « Clausewitz à l'ère des opérations d'information », in KLINGER Myriam (dir.), *op.cit.*, p.154

³⁶⁹ *Ibid.*

l'avait identifié, il faut se prévenir d'une « tacticisation » de la stratégie, qui exclurait la politique du cycle de décision de la guerre. La guerre ne doit pas dépendre uniquement des militaires.

Cette « *antinomie fondamentale entre idée et réalité, entre droit et force, est cause aussi des troubles dans les différents domaines de la vie politique* »³⁷⁰. La crise de la politique est causée par sa négation ontologique de la guerre : « *Ainsi, la guerre est-elle devenue un concept politiquement contesté* »³⁷¹.

Opérant un retour sur Clausewitz nous pouvons conclure que « *les transformations de l'art de la guerre proviennent donc des transformations de la politique* »³⁷².

2. À l'heure de la mondialisation

L'actualité c'est aussi la mondialisation, l'accélération des phénomènes, la multiplication sans cesse croissante des flux de tous types, le contact entre les nations, la technologie, la diffusion sans précédent des informations, des idées et des images.

L'économique

Julien Freund avait anticipé ce mouvement dès la rédaction de son *Essence de l'économique*, ouvrage qu'il n'aura pu achever. C'est le professeur belge Piet Tommissen, également son exécuteur testamentaire, qui eut l'honneur d'y apporter les ultimes touches.

Dans l'*Essence de l'économique*, Julien Freund procède selon la méthode de la théorie des essences : « *Nous estimons qu'il y a une spécificité de l'économie, laquelle doit être appréciée selon ses normes et ses fins propres qui ne sont pas assimilables aux normes et aux fins d'une autre activité* »³⁷³. Identifiant dans le besoin la donnée de l'économique, il explique que deux dimensions le composent : psychophysiologique et philosophique. Au plan psychophysiologique, le besoin exprime un manque accompagné d'une tendance à y faire face. L'homme est en tension intérieure avec son environnement. Dès ce premier niveau émerge l'ambivalence du besoin : le manque est indissociable de son contraire, la satiété. Les deux pôles, inséparables, entraînent les mêmes effets: violence, fatigue... Au plan philosophique, le besoin, manifestation vitale, éveille l'attention vis-à-vis de la totalité de la

³⁷⁰ FREUND Julien, « La crise du politique », *Revue française de science politique*, 1^e année, n°4, 1951, p.589

³⁷¹ MÜNKLER Herfried, *Les Guerres Nouvelles*, Alvik, 2003, p.11

³⁷² CLAUSEWITZ Carl von, *De la guerre*, trad. L. Murawiec, éd. Abrégée et présentée par G. Chaliand, Paris, Perrin, 1999, p.329

³⁷³ FREUND Julien, *L'essence du politique*, op.cit., p.815

vie. Il sort de la dimension quantitative pour entrer dans le champ de la conscience où il prend la forme du désir soumis aux chatoiements de l'évaluation. L'analyse du besoin ne peut être séparée d'une bonne connaissance de l'environnement dans ses multiples dimensions. Les trois présupposés de l'économie sont la relation du maître à l'esclave, la relation de la rareté et de l'abondance et la relation de l'utile et du nuisible. Ensemble, ils déterminent la finalité de l'économie : le bien-être.

Le thème de la « guerre économique » est en vogue. Ouvrages³⁷⁴, instituts, écoles³⁷⁵... émergent sur cette idée que les rapports de force s'articulent essentiellement autour d'enjeux économiques. Dans la guerre, il est vrai que l'économie est une arme aux mains des politiques et des militaires. Une analyse plus profonde serait indispensable pour établir si la concurrence économique débridée et violente peut-être assimilée à une guerre. En reprenant la distinction de Freund, force est de remarquer que nous sommes aujourd'hui plutôt dans un état agonal que polémologique. Il serait donc plus juste de parler de conflits économiques.

Pouvons-nous dire que le politique est remplacé par l'économique ? Faut-il conclure que l'épuisement des ressources, la surpopulation... sont autant de facteurs qui appellent une guerre qui serait menée non pour des fins politiques, à savoir l'organisation des sociétés, mais pour améliorer le bien-être ? L'« *idée de l'essence du politique ne serait-elle pas vouée à devenir archaïque étant donné que les tendances nouvelles de la politique ne se laisseraient plus subsumer sous cette notion ?* »³⁷⁶. Rappelons que dans la théorie de Freund, chacune des essences est autonome, mais peut influencer l'autre sans jamais pourtant modifier sa nature. La guerre économique n'est pas impossible dans la mesure où elle est un infléchissement des « *logiques politico-militaires [...] à la réalisation d'ambitions commerciales, industrielles et financières* »³⁷⁷. Ce serait alors bien une guerre dont les buts ultimes sont soumis au politique, mêmes si les buts intermédiaires sont économiques.

En 2011, Laurent Artur du Plessis publie *De la crise à la guerre : La faillite des élites*³⁷⁸. Dans cet ouvrage l'auteur analyse le lien de cause à effet entre les crises économiques et l'avènement de guerres. Faisant le parallèle avec la situation économique mondiale actuelle, il conclut que nous marchons vers une nouvelle « guerre mondiale ». Si

³⁷⁴ DELBECQUE Éric, HARBULOT Christian, *La guerre économique*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2011, 125 pages

³⁷⁵ L'École de Guerre Économique : <http://www.ege.fr/>

³⁷⁶ FREUND Julien, *L'essence du politique*, op.cit., p.814

³⁷⁷ DELBECQUE Éric, HARBULOT Christian, op.cit., p.10

³⁷⁸ ARTUR DU PLESSIS Laurent, *De la crise à la guerre : La faillite des élites*, Paris, Jean-Cyrille Godefroy, 2011, 166 pages

elle relève largement de la prophétie, la thèse de l'ouvrage demande cependant de poser un regard sur l'histoire et permet de constater des similitudes. Les guerres mondiales ont eu des causes et des conséquences économiques, même si celles-ci ne suffisent pas pour expliquer ces événements majeurs.

De la violence à la terreur

La violence observe un regain dans nos sociétés. L'incompréhension face à sa persistance, y compris dans sa forme guerrière est grandissante³⁷⁹. Le phénomène de la mort est de moins en moins accepté par les collectivités, qui désormais, par les médias, le vivent en direct. La violence est « *déterritorialisées, émiettée, privatisée et désinstitutionalisée* »³⁸⁰, mais toujours sanglante. La volonté de ne plus remporter une victoire décisive, mais de nuire dans la durée caractérise le passage vers la terreur.

Organisée méthodiquement, préméditée et utilisée avec une lucidité insensible et presque démoniaque, soit comme instrument de gouvernement, soit comme moyen destiné à alarmer et harceler un gouvernement en place, la terreur devient terrorisme. Comme l'utopisme, le terrorisme marque le passage de la rationalisation à l'intellectualisation des sociétés contemporaines : le « *terroriste "réinvente l'homme et le monde"* »³⁸¹. Du même acabit que le révolutionnaire, le terroriste pense que seule sa violence est dogmatique et bénéfique : c' « *est le système qui consiste à faire peur pour faire croire* »³⁸². Freund identifie plusieurs formes : le terrorisme d'occasion et le terrorisme de principe, le terrorisme individuel et le terrorisme collectif, et enfin, le régime de dictature.

La première distinction se fait entre le terrorisme de circonstance, par exemple celui des Résistants lors de la Seconde Guerre mondiale, et le terrorisme de principe qui s'engage délibérément dans cette voie au milieu d'une société libre, pour la combattre « *au nom d'un utopisme subjectif, en dehors de tout contexte de violence caractérisé* »³⁸³. Le terrorisme d'occasion se donne un but empiriquement réalisable et qui une fois atteint met fin à l'action terroriste. Le terrorisme de principe a un but indéfini et indéterminé parce qu'il veut régénérer l'homme indépendamment de toutes les conditions spatio-temporelles, au nom d'une abstraction futuriste et d'une conviction eschatologique qui fait litière de conditions

³⁷⁹ PORTERET Vincent, « Lire le *Traité de polémologie* à l'heure du temps de crise et du primat de la sécurité », in KLINGER Myriam (dir.), *op.cit.*, p.47

³⁸⁰ *Ibid.*

³⁸¹ FREUND Julien, *Utopie et violence*, Paris, Marcel Rivière et Cie, 1978, citant Paulhan, p.199

³⁸² *Ibid.* p.203

³⁸³ *Ibid.* p.209

empiriques. La seconde distinction se fait entre terrorisme individuel, pratiqué par un individu isolé (anarchistes...) et terrorisme collectif dont Lénine reste le principal théoricien. « *Il faut distinguer chez Lénine deux versions du terrorisme collectif : la théorie qu'il a élaborée en vue de la conquête du pouvoir et la justification qu'il en a donnée une fois parvenu au pouvoir* »³⁸⁴. Pour Lénine, le terrorisme est une arme capitale, à condition de l'utiliser à bon escient. Le terrorisme individuel compte libérer l'humanité en assassinant des individus, le terrorisme collectif en liquidant des collectivités ou une classe. Enfin, pour Freund, la dictature est un système politique du terrorisme : elle « *créée d'elle-même la situation exceptionnelle* »³⁸⁵ qui justifie son existence, et provoque la violence pour perdurer. La dictature est un véritable régime belliqueux, une institution violente de guerre.

Figure de l'ennemi

Dans le contexte actuel, l'ennemi est plus diffus et moins identifiable. Il n'en existe pas moins et est même plus dangereux puisqu'il fait croire à sa disparition. Ses intentions sont déguisées, son hostilité dissimulée. La contrainte de la volonté de l'adversaire passe moins par une violence physique directe mais est plus retors. Une grande partie de la stratégie est désormais dévolue à l'identification de la volonté hostile de l'autre, à la supposition de sa nature à titre préventif³⁸⁶.

Le partisan est l'homme du terrorisme : le franc-tireur de la guerre de 1870, le révolutionnaire professionnel de Lénine, les *fellagas* de la guerre d'Algérie, les *guérilleros*, les *feddayins*, les *moudjahidines*... C'est un être qui se dévoue totalement à sa cause. Il se distingue du soldat en ce qu'il mène une guerre hors de toute loi et essaie d'imposer la sienne suivant des procédés qu'il choisit lui-même. D'abord antirévolutionnaire (chouans...) la figure du partisan évolue avec Lénine : tantôt il sert de couverture révolutionnaire à une guerre de conquête, en tant que soldat d'une armée régulière, tantôt il se voue à une tâche exclusivement terroriste. Étant un homme de guerre et un agent politique, le partisan doit faire triompher son idée à tout prix. Finalement, « *Le partisan est l'agent politique qui par son extrémisme devient négation de la politique. Il n'y a en effet de politique que si l'on accepte le tiers, sous toutes ses formes, parce que, par son essence même, la société est un ensemble de tiers* »³⁸⁷. La guerre de partisans est cependant différente du terrorisme actuel, dans la mesure où elle

³⁸⁴ *Ibid.* p.222

³⁸⁵ *Ibid.* p.232

³⁸⁶ D'où l'importance des services de renseignement

³⁸⁷ FREUND Julien, *Utopie et violence, op.cit.*, p.248

représente une forme défensive d'usage asymétrique de la force, quand le terrorisme en représente la forme offensive. « *La guerre de partisans provoque l'asymétrie en ralentissant la guerre, tandis que le terrorisme l'accélère* »³⁸⁸.

L'ennemi n'est plus caractérisé par une symétrie, qu'elle soit de nature ou de finalité. De reflet du miroir, la réalité de l'ennemi devient un élément que dissimulent l'éclat des bons sentiments et l'idéologie du confort. D'après Freund, il est important d'identifier l'ennemi public, sans pour autant le criminaliser. Cela conduirait à une guerre totale. Pourtant, la qualité de soldat, de guerrier peut-elle être reconnue à un terroriste aujourd'hui ? La « guerre contre le terrorisme » est-elle crédible ?³⁸⁹ D'un côté certains disent qu'il ne faut pas criminaliser l'ennemi, de l'autre on affirme que tout ennemi ne mérite pas la qualité de soldat. Et là résident les questions essentielles : comment identifier le bon ennemi, c'est-à-dire l'ennemi public et non privé ? Comment le qualifier sans ni le criminaliser ni l'avantager ? La confusion de l'hostilité avec la haine ne fait-elle pas courir un risque croissant ? Le poids non négligeable des questions économiques, l'affaiblissement des frontières entre privé et public, la confusion entre violence politique et criminelle rendent la réponse difficile. Reste que toute guerre n'est pas un conflit militaire et tout ennemi public n'est pas un soldat.

3. L'héritage d'une pensée

Les formes contemporaines de la guerre tendent à remettre en cause les distinctions classiques en relations internationales, notamment la distinction hobbesienne entre l'ordre interne et l'anarchie internationale, distinction à laquelle Freund était très attaché. Son approche « réaliste » est-elle dépassée ?

Pour être chevillé à l'actualité, considérons le conflit afghan. Il ne correspond pas aux guerres telles que Freund les concevait : il y a certes un ennemi, mais il est difficile de le reconnaître pour des raisons tenant à la fois de la politique et de la stratégie. L'approche de Freund prend un sens dans ses exhortations à ne pas considérer la guerre en dehors de la société conflictuelle dans laquelle elle s'inscrit³⁹⁰. Freund a apporté la méthode et les outils pour décrire et interpréter les conflits actuels, ainsi qu'une grille d'analyse, toujours valable, fondée sur le politique. Bien sûr ni les relations d'hostilité ni les passions belligères n'ont

³⁸⁸ MÜNKLER Herfried, *Les Guerres Nouvelles*, Alvik, 2003, p.53

³⁸⁹ ANDRÉANI Gilles, « La guerre contre le terrorisme, le piège des mots » : sur le terroriste « *l'emploi du mot « guerre » grandit l'adversaire et lui confère une légitimité qu'il ne mérite pas* ». <http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/IMG/pdf/FD001270.pdf> p.103

³⁹⁰ HOLEINDRE Jean-Vincent, « De la guerre au conflit. Sur l'œuvre polémologique de Julien Freund », in : RAYNAUD Philippe, DELANNOI Gil, HINTERMEYER Pascal, TAGUIEFF Pierre-André., *op.cit.*, p.63

disparu. Peut-être se sont-elles même disséminées, notamment avec l'apparition de nouvelles situations intermédiaires entre la guerre et la paix. L'élan donné par Freund à l'étude de la guerre ne doit pas se briser. Pour poursuivre ce mouvement, il semble désormais falloir s'intéresser plus sérieusement à un élément qu'avait déjà pressenti Freund : le protagoniste de l'action violente.

Nombreux sont ceux qui pensaient que la guerre disparaîtrait avec l'avènement universel de la démocratie, dans une « *fin de l'histoire* »³⁹¹. Or les agresseurs subsistent, l'agression aussi. Et c'est ce qu'avait compris Julien Freund : il faut nécessairement étudier l'être humain et la dimension sociale de l'agressivité car y résident les réponses aux questionnements incessants de l'homme. La guerre a dépassé toutes les limites de temps, d'espace... qui avaient été fixées. Diffuse, hybride, elle n'en existe pas moins et il ne faut pas renoncer à la saisir. Servons nous des outils à notre disposition : la polémologie, en la transformant, en la modernisant, en l'adaptant, mais aussi intéressons-nous à la pensée critique d'auteurs comme Julien Freund.

³⁹¹ FUKUYAMA Francis, *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion, 1993, 451 pages

CONCLUSION : QUELLE ACTUALITÉ ?

SECTION I. LA PENSÉE DE J. FREUND EST-ELLE OBSOLÈTE ?

L'analyse freundienne de la guerre repose sur un double exercice : celui d'une pensée sans brides, à travers la philosophie, et celui plus règlementé de la science, proprement polémologique. Assemblés, ils constituent à notre sens le degré maximal d'effectivité que réclame toute approche rationnelle, froide et sensée d'un phénomène. Ce duopole des racines profondes et de la *praxis* caractérise les démarches honnêtes. C'est le meilleur moyen d'éviter les aveuglements de l'idéalisme et ses errements qui n'annoncent que les grandes désillusions. À cet égard, se pose aujourd'hui le problème des média et des visions qui y sont véhiculées sur la guerre. Reflet au mieux d'une naïveté, dans les faits d'une réelle méconnaissance des problématiques, le déploiement des nouvelles techniques médiatiques appauvrit le traitement et les perceptions de la guerre. À notre époque, la société en guerre repose sur un centre de gravité qui est l'opinion publique, forçant l'ouverture du champ de la politique à la publicité³⁹². Cela n'a rien d'extraordinaire si l'on considère l'historicité des techniques de propagande. Cependant il faut noter les effets pervers possibles liés aux langages et techniques de la publicité : raccourcis évocateurs, adressés à un imaginaire, à une convoitise³⁹³ ... formant un ensemble assourdissant qui recouvre la voix de l'ennemi.

Sa conclusion majeure étant que la guerre est un phénomène social et politique, Freund va donc choisir de l'appréhender à partir de l'homme, de la société et de leurs évolutions. Ses recherches sur l'origine et la finalité, il les complète par des réflexions sur les effets de la guerre. Plusieurs aspects de la réflexion inchoative de Freund sur la guerre peuvent aujourd'hui être remis en cause. Toutefois, il existe dans son approche des points d'appui possibles pour repenser la guerre et ses transformations. Son travail sur la sociologie du conflit peut se révéler utile pour comprendre les transformations de la belligérance. Si anachronisme il y a aujourd'hui, ce n'est pas celui de la pensée de Julien Freund, mais celui de son objet. D'ailleurs la guerre est-elle uniquement un objet ? C'est aussi un sujet, et on ne peut reprocher à Freund d'en avoir eu conscience, lui qui l'a vécu au premier chef.

³⁹² FREUND Julien, « Appendice », 1985, in *L'essence du politique*, Paris, Sirey, [1965], 4^e éd., Paris, Dalloz, 2004. Freund critique les relations entre média et politique, p.821

³⁹³ *Ibid.*

SECTION II. PERSPECTIVES : UNE NOUVELLE POLÉMOLOGIE ?

La polémologie avait pour vocation de rassembler les divers pans de l'étude de la guerre. À l'intersection de plusieurs disciplines, elle doit aujourd'hui se renouveler, s'actualiser et suivre les chemins ouverts par quelques éclaireurs contemporains³⁹⁴. Pour cela il faut prendre en compte les nouvelles problématiques qui interfèrent dans la guerre, qu'elles soient sociologiques, médiatiques, économiques... En s'attelant « à une sociologie des acteurs de la coercition »³⁹⁵, la polémologie trouvera un nouveau souffle.

Les écueils à éviter sont toujours les mêmes et ont trait notamment à une dilution de l'objet polémologique dans l'étude généralisée des conflits. Penser la catégorie du conflit ne doit se faire qu'en vue d'un objectif : mieux cerner ce qui doit rester son centre d'étude, à savoir la guerre. « Si la guerre devient floue, il est logique qu'une discipline qui en fait son objet finisse elle-même par perdre en netteté »³⁹⁶. En effet, l'hybridation du phénomène guerre pousse à l'atomisation des recherches. La polémologie doit être un carrefour, sans pour autant se diluer.

SECTION III. CONCLUSION GÉNÉRALE

Vouloir décrire la guerre dans ses constantes est un chemin difficile. Car peut-être la guerre n'est-elle pas constante ou alors simplement ses constantes évoluent. Afin d'éviter les fausses routes, il faut analyser la manière dont est pratiquée la guerre dans une société donnée, ce qu'a compris Freund en lui prêtant les traits du conflit. Comportement des hommes en sociétés, jusqu'ici personne n'a pu pourtant prouver que la guerre était inhérente à la nature humaine, car jamais l'homme n'a été seul. Adam était-il violent ? Cette question comporte un degré d'abstraction trop élevé. Y répondre implique de remonter aux causes premières, au « pourquoi ? » de l'existence de l'homme. Ce chemin, nécessairement spirituel et théologique, n'engendre que des convictions, des certitudes intimes, dont la multiplicité est le sceau. L'enseignement qu'il faut garder de Freund c'est que la guerre est constante comme pratique, mais évolutive dans sa définition, dans sa nature. Sa forme et son essence profonde trouvent leurs racines dans l'énigme humaine. Pour cela la sociologie doit être mise à contribution, au

³⁹⁴ Le plus « médiatique » étant François-Bernard d'Huyghe, qui publie de nombreux articles sur la question, sur son blog : <http://www.huyghe.fr/>

³⁹⁵ SCHEHR Sébastien, « Polémologie et sociologie militaire, une articulation nécessaire pour penser conflits contemporains et nouveaux usages de la coercition », in : KLINGER Myriam (dir.), *Héritage et actualité de la polémologie*, Téraèdre, 2007, p.141

³⁹⁶ SCHMOLL Patrick, « Guerres introuvables et guerres innommées : Pour un retour sur l'objet polémologie », in : KLINGER Myriam (dir.), *op.cit.*, p.130

même titre que toutes sciences étudiant le comportement de l'homme. « *La polémologie a eu la capacité de saisir cet aspect profond, inconscient, non calculé, du phénomène de la guerre. Ce n'est pas un hasard si les études ultérieures ont plutôt cherché à oublier cet aspect, pour revenir aux considérations conventionnelles sur la stratégie ou sur le droit ou l'économie. Ce n'est pas un hasard si la peur de ces passions étreint les universitaires modernes. Car ces passions sont des passions qui se réfèrent au divin, à des essences trans-personnelles, comme cela se manifeste dans toutes les guerres* »³⁹⁷.

Laissons J. Freund clore, quelques temps avant sa disparition : « *Je peux désormais me livrer sans entraves à la méditation et à la recherche sur l'essence de l'économie, sur l'essence de l'art ou du religieux, sur les problèmes du droit, d'épistémologie et de polémologie. Le programme que je me suis tracé est immense. Et pourtant, si jamais je devais choisir, je serai prêt à abandonner tous ces projets, pourvu que je puisse contribuer efficacement au renouvellement de la pensée métaphysique* »³⁹⁸.

³⁹⁷ RISÉ Claudio, professeur de polémologie en Italie, in « Entretien sur la guerre postmoderne », *Nouvelles de Synergies Européennes* n°24, déc. 1996

³⁹⁸ FREUND Julien, « Ébauche d'une autobiographie intellectuelle », *Revue européenne des sciences sociales*, Tome XIX, 1981, n°54-55, p.47

BIBLIOGRAPHIE THÉMATIQUE

SECTION I. L'ŒUVRE DE JULIEN FREUND

Les références sont ici classées selon l'ordre chronologique. Pour une bibliographie exhaustive, se référer à l'article du Pr. Piet Tommissen, « Bibliographie de Julien Freund », in : *Revue européenne des sciences sociales*, Tome XIX, 1981, n°54-55, pp. 49-70

A. Ouvrages

- *L'essence du politique*, Paris, Sirey, [1965], 4^e éd., Paris, Dalloz, 2004, 867 pages
- *Qu'est-ce-que la politique ?* Paris, Seuil, 1965, 187 pages
- *Le Nouvel âge. Éléments pour une théorie de la démocratie et de la paix.* Paris, Marcel Rivière, 1970, 247 pages
- *Les théories des sciences humaines*, Paris, PUF, coll. « Le philosophe », 1973, 164 pages
- *Utopie et violence*, Paris, Marcel Rivière et Cie, 1978, 262 pages
- *La Fin de la Renaissance*, Paris, PUF, coll. « La politique éclatée », 1980, 155 pages
- *Sociologie du Conflit*, Paris, PUF, coll. « La politique éclatée », 1983, 382 pages
- *La décadence. Histoire philosophique et sociologique d'une catégorie de l'expérience humaine*, Paris, Sirey, coll. « Philosophie politique », 1984, 408 pages
- *Politique et impolitique*, Paris, Sirey, 1987, 426 pages
- *L'Aventure du Politique. Entretiens avec Charles Blanchet*, Paris, Critérim, 1991, 249 pages
- *L'essence de l'économique*, Presses Universitaires de Strasbourg, 1993, 160 pages

B. Articles

- « La crise du politique », *Revue française de science politique*, 1^e année, n°4, 1951, pp. 586-593.
- « Guerre civile et absolutisme. Contribution historique à une sociologie de la politique », *Archives européennes de sociologie*, t. IX, n°2, 1968, pp. 307-322
- « Contribution historique à une sociologie de la politique: II. Théologie et politique », *Archives européennes de sociologie*, t. X, 1969, pp. 306-322
- « Polémologie, science des conflits », *Études polémologiques*, Paris, avril 1972, n°4, pp. 22-29

- « Décision et société conflictuelle », *Politica* (Louvain), vol. 23 , n° 3 , septembre 1973, pp. 268-282
- « Le rôle du tiers dans les conflits », *Études polémologiques*, n°17, juillet 1975, pp. 11-23
- « Guerre et politique. De Karl von Clausewitz à Raymond Aron », *Revue française de sociologie*, vol. 17, 1976, pp. 643-651
- « Observation sur deux catégories de la dynamique polémogène – De la crise au conflit », *Communications*, 1976, n°25, pp. 101-112
- « La finalité de l'armée », *Études polémologiques*, n° 20-21, avril-juillet 1976, pp. 31-47
- « Topique de la polémologie », *Res publica*, vol. 19, n°1, 1977, pp. 43-70
- « Préface » in MAFFESOLI Michel, PESSIN Alain, *La violence fondatrice*, Champ urbain, 1978, pp. 7-13
- « Ébauche d'une autobiographie intellectuelle », *Revue européenne des sciences sociales*, Tome XIX, 1981, n°54-55, pp. 1-47
- « Que veut dire : prendre une décision ? », *Nouvelle école*, n°41, automne 1984, pp. 50-58
- « Le droit sous menace », *L'Analyste*, Montréal, n°17, printemps 1987
- « Les lignes de force de la pensée politique de Carl Schmitt », *Nouvelle école*, n° 44, printemps 1987, pp. 11-27
- « Le conflit dans la société industrielle », *Nouvelle école*, n°45, hiver 1988-89, pp. 104-115
- « Réflexions sur l'idée de guerre dans la philosophie présocratique », *Revue de métaphysique et de morale*, 95^e année, n°4, octobre-décembre 1990, pp. 518-523
- « Préface » in : SIMMEL Georg, *Le Conflit*, trad. fr. S. Muller, Dijon-Quetigny, Circé Poche, [1992] 2003, pp. 7-17
- « L'institut de polémologie de Strasbourg », *Revue des sciences sociales de la France de l'est*, (Strasbourg), 1975, n°4, pp. 333-338
- « La guerre dans les sociétés modernes », in : POIRIER Jean, *Histoire des mœurs*, coll. « Folio histoire », Paris, Gallimard, [1991] 2002, vol.1, pp. 382-458
- « Préface » in : SCHMITT Carl, *La notion de politique – Théorie du partisan*, Paris, Champs classiques, [1992] 2009, pp. 7-38

SECTION II. SUR JULIEN FREUND

À présent, les références sont disposées selon l'ordre alphabétique du nom de l'auteur.

A. Ouvrages, Revues :

- DE LA TOUANNE Sébastien, *Théorie politique et philosophique du droit chez Julien Freund*, dir. Philippe Raynaud, Thèse de Doctorat, Droit public, Université Paris 2 Panthéon ASSAS, 2002, 2 volumes, 624 pages
- RAYNAUD Philippe, DELANNOI Gil, HINTERMEYER Pascal, TAGUIEFF Pierre-André, *Julien Freund, La dynamique des conflits*, Paris, Berg International, 2010, 314 pages
- TAGUIEFF Pierre-André, *Julien Freund, Au cœur du politique*, La Table Ronde, Paris, 2008, 154 pages
- *Revue européenne des sciences sociales*, « Critique des théories du social et épistémologie des sciences humaines. Études en l'honneur de Julien Freund », tome XIX, 1981, n^{os} 54-55

B. Articles :

- CHENESEAU Xavier, « Entretien avec Julien Freund », *Vouloir*, n°61-62, 1990, p.30
- DE BENOIST Alain, « Julien Freund », *Le Spectacle du monde*, juillet 2008
- DELSOL Chantal, « Un philosophe contre l'angélisme », *Le Figaro*, 19 février 2004
- M. G. LEVY Paul, WAGNER Jean Georges, FREDDY Raphaël, WATIER Patrick, « Hommage à Julien Freund », *Revue des sciences sociales de la France de l'Est*, n°21, 1994, pp. 136-139
- PAOLI Paul-François, « Julien Freund, l'inconformiste capital », *Le Figaro*, 16 janvier 2008
- QUESNAY Bernard, « La grande leçon politique de Julien Freund », *Éléments*, n°111, décembre 2003, pp. 42-26
- RENAUD Gilles, « Julien Freund : la guerre et la paix face au phénomène politique » disponible à : http://www.stratisc.org/strat72_Renaud2.html#Note1 (dernière consultation le 01 mai 2012 à 10h41).
- ROY Jean, « In Memoriam Julien Freund », *Archives de philosophie du droit*, t.38, 1993, pp. 4-9

- TAGUIEFF Pierre-André, « Postface », in : FREUND Julien, *L'Essence du politique*, Paris, Dalloz, 2004, pp. 829-867

SECTION III. GUERRE ET POLÉMOLOGIE

A. Ouvrages

- ARON Raymond, *Paix et guerre entre les nations*, 5^{ème} édition revue et corrigée, Paris, Calmann-Lévy, 1962, 794 pages
- ARON Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz*, t. I : *L'âge européen*, Paris, Gallimard, 1976, 472 pages
- BOUTHOU L Gaston, *Le phénomène guerre*, Paris, Payot, 1962, 283 pages
- BOUTHOU L Gaston, *L'infanticide différé*, Paris, Hachette, 1970, 254 pages
- BOUTHOU L Gaston, *Histoire de la sociologie*, Paris, PUF, 1950, 128 Pages
- BOUTHOU L Gaston, *Traité de polémologie. Sociologie des guerres*, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque scientifique Payot », [1951] 1991, 560 pages
- BOUTHOU L Gaston, *L'Économie des besoins*, Bordeaux, Imprimerie Bière, 1957, 19 pages
- CHALIAND Gérard, *Le nouvel art de la guerre*, Paris, L'Archipel, 2008, 150 pages
- CLAUSEWITZ Carl von, *De la guerre*, Paris, Les Editions de Minuit, 1955, 755 pages
- CLAUSEWITZ Carl von, *De la guerre*, trad. L. Murawiec, éd. Abrégée et présentée par G. Chaliand, Paris, Perrin, 1999
- COUTAU-BÉGARIE Hervé, *Traité de stratégie*, 2^{ème} édition revue et augmentée, Économica, Paris, 1999, 1005 pages
- DELBECQUE Éric, HARBULOT Christian, *La guerre économique*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2011, 125 pages
- DELMAS Philippe, *Le bel avenir de la guerre*, Paris, NRF essais, Gallimard, 1995, 276 pages
- DURIEUX Benoît, *Relire De la guerre de Clausewitz*, Stratégies & Doctrines, Économica, 2005, 171 pages
- GUIBERT Jacques, comte de, *Écrits militaires, 1772-1790*, Paris, Editions Copernic, 1977, 302 pages
- JÜNGER Ernst, *La guerre comme expérience intérieure*, Paris, Christian Bourgeois, coll. « Titres », 2008, 165 pages

- KLINGER Myriam (dir.), *Héritage et actualité de la polémologie*, Téraèdre, 2007, 260 pages
- MONTAGNON Guillaume, *Genèse de la polémologie*, dir. Cumin David, Mémoire de recherche, Science-Politique, Université Lyon III, 2010, 96 pages
<http://www.theatrum-belli.com/archive/2011/07/26/genese-de-la-polemologie-memoire-de-guillaume-montagnon.html>
- MÜNKLER Herfried, *Les Guerres Nouvelles*, Alvik, 2003, 255 pages
- PROUDHON Pierre-Joseph, *La guerre et la paix. Recherches sur le principe et la Constitution du droit des gens*, Paris, Rivières, 1927, 514 pages
- SIMMEL Georg, *Le Conflit*, trad. fr. S. Muller, Dijon-Quetigny, Circé Poche, 2003, 159 pages
- THUCYDIDE, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, trad. fr. J. Voilquin, Paris, Garnier Flammarion, 1966, 372 pages
- VAN CREVELD Martin, *La transformation de la guerre*, coll. « L'Art de la guerre », Editions du Rocher, 1998, 318 pages

B. Articles

- ANDRÉANI Gilles, « La guerre contre le terrorisme, le piège des mots »
<http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/IMG/pdf/FD001270.pdf>
- BAECHLER Jean, « Éléments de sociologie de la guerre »,
http://www.resmilitaris.net/ressources/10122/49/3_res_militaris_article_baechler_texte_int_gral.pdf
- BATTISTELLA Dario, « Guerres et conflits dans l'après guerre froide », Paris, *La documentation française*, mars 1998, (Problèmes politiques et sociaux, n° 799-800), 120 pages
- BATTISTELLA Dario « Le retour de la guerre », *Raisons politiques* 1/2004 (n° 13), pp. 5-7
- BEAUCHARD Jacques, « L'affaire Lip et la dynamique conflictuelle ». *Revue des Sciences Sociales de la France de l'Est*, Strasbourg, n° 4, 1977, pp. 310-332
- BEAUCHARD Jacques, « De la société conflictuelle », <http://www.revue-des-sciences-sociales.com/pdf/rss10-beauchard.pdf> (dernière consultation le 11 mai 2012 à 10h).
- BOUTHOU Gaston, « Les baromètres polémologiques », *Études polémologiques*, n°1, juillet 1971, pp. 1-27

- HUYGHE François-Bernard, « Sommes-nous en guerre ? ». Publié le 25 juillet 2007 à : http://www.huyghe.fr/actu_278.htm (dernière consultation le 17 décembre 2011 à 9h).
- HUYGHE François-Bernard, « Polémologie : au risque de la nécrologie », *Médium*, 2 juin 2010 : http://huyghe.fr/actu_209.htm (dernière consultation le 7 avril 2012 à 16h).
- INSTITUT FRANÇAIS DE POLÉMOLOGIE, « Une méthode de recherche », *Guerres et Paix*, n°1, 1966
- SAVON Hervé, « Bouthoul Gaston, (1896-1980) », *Encyclopédie Universalis*, disponible à : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/gaston-bouthoul/> (dernière consultation le 04 avril 2012 à 10h41).

SECTION IV. AUTRES

A. Ouvrages

- ARTUR DU PLESSIS Laurent, *De la crise à la guerre : La faillite des élites*, Paris, Jean-Cyrille Godefroy, 2011, 166 pages
- BATTISTELLA Dario, *Théories des relations internationales*, 3^{ème} édition mise à jour et augmentée, Presses de la fondation nationale des Sciences-Politiques, 2009, 694 pages
- FILIU Jean-Pierre, *La véritable histoire d'Al-Qaïda*, Pluriel, Paris, 2011, 366 pages
- LYOTARD Jean-François, *La phénoménologie*, coll. *Que sais-je ?* PUF, 1999, 127 pages
- MACHIAVEL Nicolas, *Le Prince*, Paris, Librio, 2011, 124 pages
- MAFFESOLI Michel, PESSIN Alain, *La violence fondatrice*, Champ urbain, 1978, 189 pages
- PAPILOUD Christian, *La réciprocité: Diagnostic et destins d'un possible dans l'oeuvre de Georg Simmel*, Paris, L'Harmattan, coll. : « Logiques sociales », 2003, 280 pages
- RAMEL Frédéric, CUMIN David, MALLATRAIT Clémence, VIANÈS Emmanuel, *Philosophie des relations internationales*, 2^{ème} édition mise à jour et augmentée, Paris, Presses de la fondation nationale des Sciences-Politiques, 2011, 519 pages
- SCHMITT Carl, *La notion de politique – Théorie du partisan*, Paris, Champs classiques, 2009, 323 pages
- SCHMITT Carl, *Théologie politique*, Paris, Gallimard, [1922] 1988, 182 pages

- WEBER Max, *Le Savant et le politique*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1963, 186 pages

B. Articles

- DE REALS Marie, « VI^{ème} congrès mondial de Sociologie (Évian, 4-11 sept. 1966) », *Revue française de sociologie*, 1966, 7-4. pp. 532-534
- GAUCHET Marcel, « Le politique versus la politique ». Publié le 25 octobre 2007 à : <http://gauchet.blogspot.fr/2007/11/le-politique-versus-la-politique.html> (dernière consultation le 30 avril 2012 à 10h30).
- LHOTELLIER Alexandre et ST-ARNAUD Yves, « Pour une démarche praxéologique », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 7, n° 2, 1994, pp. 93-109

TABLE DES MATIÈRES

<u>INTRODUCTION GÉNÉRALE</u>	1
<u>SECTION I. PRÉSENTATION</u>	1
<u>SECTION II. LES DONNÉES</u>	6
<u>SECTION III. MÉTHODOLOGIE, PROBLÉMATIQUE ET PLAN</u>	9
<u>TITRE I. LA GUERRE, AU CŒUR DU POLITIQUE</u>	11
<u>PRÉLIMINAIRES</u>	12
<u>SECTION I. LES NOTIONS DE « GUERRE » ET DE « POLITIQUE »</u>	12
<u>SECTION II. UNE VIE IMPREGNÉE DE CES DONNÉES : BIOGRAPHIE DE J. FREUND</u>	14
<u>CHAPITRE 1. À LA GENÈSE DE LA PENSÉE FREUNDIENNE, DANS L'ANTRE DU POLITIQUE</u>	18
<u>SECTION I. LE POLITIQUE EST UNE ESSENCE</u>	19
<u>§1. Épistémologie et méthodologie freundienne</u>	19
1. <i>Caractériser l'essence : phénoménologie, philosophie et métaphysique</i>	19
2. <i>Les outils de la conceptualisation de l'essence</i>	21
3. <i>La théorie des essences conflictuelles : un système de pensée ?</i>	22
<u>§2. L'intuition majeure : l'essence du politique</u>	24
1. <i>La donnée</i>	24
2. <i>Les présupposés du politique</i>	24
3. <i>La finalité du politique</i>	26
<u>SECTION II. LA VISION CONFLICTUELLE DE J. FREUND</u>	28
<u>§1. Au cœur du politique : le <i>polemos</i></u>	28
1. <i>La place du conflit dans l'épistémologie freundienne</i>	28
2. <i>Violence et politique</i>	29
3. <i>Quand point la guerre</i>	31
<u>§2. Une pensée de la guerre inspirée</u>	32
1. <i>Au départ, il y a C. Von Clausewitz</i>	32

2. Les « deux maîtres » : Raymond Aron...	33
3. ... et Carl Schmitt	34
<u>CHAPITRE 2. LA NATURE PROFONDE DE LA GUERRE SELON FREUND : VISION INCHOATIVE ET PÉRENNE</u>	35
<u>SECTION I. LE CONCEPT DE « GUERRE » DANS LA PENSÉE DE JULIEN FREUND</u>	36
<u>§1. Introduction de la guerre dans l'essence du politique</u>	36
1. La guerre dans l'architecture conceptuelle freundienne	36
2. La guerre, type même de la dialectique ami/ennemi.....	37
3. Le politique englobe la guerre	40
<u>§2. La guerre révélatrice de la nature du politique</u>	42
1. Une contrainte mobilisant la violence	42
2. La guerre a une logique et un but propres.....	43
3. Réalité de la guerre	44
<u>SECTION II. LA SIGNIFICATION DE LA GUERRE</u>	47
<u>§1. La guerre est inhérente donc perpétuelle</u>	47
1. La guerre est un phénomène social.....	47
2. Paradoxes de la guerre	49
3. La guerre a perpétuité.....	49
<u>§2. De l'analyse des invariants de la guerre</u>	51
1. Les invariants identifiés par Freund	51
2. Envers et revers de l'approche.....	52
3. Pourquoi retenir l'analyse de Freund ?	53
<u>TITRE II. GUERRE ET PRAXÉOLOGIE : JULIEN FREUND POLÉMOLOGUE</u>	56
<u>PRÉLIMINAIRES</u>	57
<u>SECTION I. L'ÉTUDE SCIENTIFIQUE DE LA GUERRE</u>	57
<u>SECTION II. GUERRE ET SOCIOLOGIE</u>	59

<u>CHAPITRE 3. CONTRIBUTION À LA MISE EN PLACE DE LA POLÉMOLOGIE</u>	61
<u>SECTION I. L'AVENTURE POLÉMOLOGIQUE</u>	62
<u>§1. Les débuts de la polémologie</u>	62
1. <i>Création de la polémologie</i>	62
2. <i>Raisons et finalités de la polémologie</i>	64
3. <i>Une science de la guerre ?</i>	67
<u>§2. La rencontre de deux penseurs : Julien Freund et Gaston Bouthoul</u>	69
1. <i>Une amitié intellectuelle</i>	69
2. <i>Institut Français de Polémologie et publications</i>	70
3. <i>Polémologie, un chapitre refermé ?</i>	71
<u>SECTION II. CONVERGENCES ET DIVERGENCES</u>	73
<u>§1. Visées communes</u>	73
1. <i>Nécessité d'étudier scientifiquement la guerre</i>	73
2. <i>Effets de la guerre</i>	74
3. <i>Critique de l'utopie pacifiste</i>	75
<u>§2. Désaccords</u>	78
1. <i>La guerre est-elle un jeu ?</i>	78
2. <i>La guerre peut-elle être résorbée ?</i>	79
3. <i>La paix ?</i>	80
<u>CHAPITRE 4. LA CONCEPTION FREUNDIENNE DE LA POLÉMOLOGIE : DE LA SCIENCE DE LA GUERRE À LA SCIENCE DU CONFLIT</u>	82
<u>SECTION I. GUERRE ET CONFLIT</u>	83
<u>§1. Le conflit selon J. Freund</u>	83
1. <i>La définition</i>	83
2. <i>L'influence de G. Simmel</i>	86
3. <i>La « dynamique conflictuelle »</i>	87
<u>§2. La guerre est-elle un conflit ?</u>	88
1. <i>Norme et situation exceptionnelle</i>	88

2. <i>La guerre : un type de conflit</i>	89
3. <i>Intensité et politique</i>	90
<u>SECTION II. LA POLÉMOLOGIE SELON J. FREUND</u>	92
<u>§1. Les apports de la polémologie freundienne</u>	92
1. <i>Une sociologie purifiée</i>	92
2. <i>L'état agonal et l'état polémologique</i>	93
3. <i>Le rôle du tiers</i>	94
<u>§2. La portée de la polémologie dans l'analyse des nouveaux conflits/guerres</u>	96
1. <i>Crise du politique, crise de la guerre ?</i>	96
2. <i>À l'heure de la mondialisation</i>	98
3. <i>L'héritage d'une pensée</i>	102
<u>CONCLUSION : QUELLE ACTUALITÉ ?</u>	104
<u>SECTION I. LA PENSÉE DE FREUND EST-ELLE OBSOLÈTE ?</u>	104
<u>SECTION II. PERSPECTIVES : VERS UNE NOUVELLE POLÉMOLOGIE</u> ...	105
<u>SECTION III. CONCLUSION GÉNÉRALE</u>	105
<u>BIBLIOGRAPHIE THÉMATIQUE</u>	107
<u>SECTION I. L'ŒUVRE DE JULIEN FREUND</u>	107
<u>SECTION II. SUR JULIEN FREUND</u>	109
<u>SECTION III. GUERRE ET POLÉMOLOGIE</u>	110
<u>SECTION IV. AUTRES</u>	112
<u>TABLE DES MATIÈRES</u>	114